

GÉRARD GUÉGAN

Soudain, l'amour

roman

Grasset

GÉRARD GUÉGAN

Soudain, l'amour

roman

Grasset

OceanofPDF.com

© Éditions Grasset & Fasquelle, 2003.

978-2-246-78985-7

OceanofPDF.com

DU MÊME AUTEUR

Dans la série « Seul Ensemble »

LA RAGE AU CŒUR, Champ Libre, 1974 (épuisé), et Points-Roman, Le Seuil, 1995.

LES IRRÉGULIERS, Jean-Claude Lattès, 1975 (épuisé).

TECHNICOLOR, Sagittaire, 1975, et Babel/Actes Sud, 1998.

À FEU VIF, Jean-Claude Lattès, 1976 (épuisé).

PÈRE ET FILS, Grasset, 1997.

OUI MAI, Sagittaire, 1978.

L'AVENIR EST EN RETARD, Albin Michel, 1978 (épuisé).

ON REVIENT TOUJOURS CHEZ SOI, Alfred Eibel, 1979 (épuisé).

UNE FEMME COINCÉE, Grasset, 1982.

LA VIE EST UN VOYAGE, Christian Bourgois, 1983.

POUR TOUJOURS, Grasset, 1986.

LA TERREUR, Grasset, 1987.

PÈRE ET FILS SUITE, Ramsay, 1988.

LE DERNIER DES RÊVEURS, Flammarion, 1990.

UN CAVALIER À LA MER, François Bourin, 1992 (épuisé).

GAME OVER, Série Noire, Gallimard, 1993.

SUR LE SENTIER DE LA GUERRE, L'Olivier, 1993.

EURYDICE NE RÉPOND PLUS, L'Olivier, 1995.

DEBORD EST MORT, LE CHE AUSSI, ET ALORS ? EMBRASSE TON AMOUR SANS LÂCHER TON FUSIL, Cahier des Saisons, 1995 (épuisé), et Librio, 2001.

LES VIVANTS SONT CEUX QUI LUTTENT, LA HAINE DE CLASSE AU CŒUR, Cahiers des Futurs, 1996 (épuisé).

LA DEMI-SŒUR, Grasset, 1997.

MARKUS WOLF AVAIT UNE SŒUR, JE L'AI AIMÉE, Grasset, 1997.

LES IRRÉGULIÈRES, *suivi de* LES IRRÉGULIERS, Flammarion, 1999.

ASCENDANT SAGITTAIRE, Parenthèses, 2001.

TERRORISTEN ! (v.f.), Parenthèses, 2002.

OceanofPDF.com

roman

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

OceanofPDF.com

***Le pouvoir sur ta vie
tu le tiens
de toi-même.***

OceanofPDF.com

PREMIÈRE PARTIE

Que faire pour s'estimer soi-même ?

OceanofPDF.com

Un

IL A UN NOM. Pas celui qu'il a reçu à sa naissance. Max Logane a inventé le sien lorsqu'il en a eu par-dessus la tête de s'entendre comparer à son héros de père. Il venait d'avoir dix-huit ans. Ce n'était pas la première fois qu'il cherchait à renier sa famille. Furieux que la nature lui eût accordé la beauté d'une mère inapprochable à moins de compter au nombre de ses amants, il s'était appliqué à s'enlaidir dès la prime jeunesse. Tout lui avait été bon : les défis imbéciles en cour de récréation, les plaquages à haut risque quand son père l'inscrivit au rugby, et les bagarres de rue pour un regard de trop. De même, plus tard, il ne rata aucune des expéditions punitives contre la corpo de Droit. Un nez cassé, une mince cicatrice sous le menton, quelques dents ébréchées n'ont cependant rien changé, l'empreinte maternelle a été la plus forte. Les femmes ont donc beaucoup aimé Max Logane. Il ne les a jamais découragées sans penser un seul instant à se garder des jaloux. Empressée à confondre recherche du plaisir et volonté de domination, l'opinion collective a eu tôt fait de le ranger parmi les machos. Il en a ri jusqu'au jour, voilà peu, où il s'est réveillé seul dans son lit. Max Logane n'a plus d'amis, les deux seuls qui comptaient sont morts. Même si la dizaine de personnes qu'il s'oblige à fréquenter se réclament de son amitié, il ne leur rend pas la pareille. Plus le temps passe, plus il est conscient que ses chances s'amenuisent de retrouver les égaux auxquels il pardonnerait de lui ressembler. Là-dessus, Max Logane s'est mis à vieillir, et il l'a accepté d'autant plus volontiers que chacun, autour de lui, s'efforce de ne plus paraître son âge. S'il était davantage soucieux de sa réputation déclinante, Max Logane se tuerait. Il n'en a pas la moindre envie. Il s'accroche. Il l'a toujours fait. Quand ses pièces de théâtre suscitaient l'intérêt du parti intellectuel, et qu'il avait été sommé par un animateur de télévision de choisir le mot qui le peignît en entier, il s'était déclaré soiffard. La modération lui est restée étrangère. Le sens des réalités aussi. Déjà du temps, assez court en comparaison de ce qu'il a ensuite vécu, où Max Logane se pliait à la discipline du groupe, il ne se

fiait qu'à l'intuition. Or, malgré sa solitude, il lui semble qu'il n'a pas joué toutes ses cartes.

– Reconnais au moins que ces dix pages de résumé, tu aurais pu me les écrire.

– J'y réfléchis.

– Ça fait six mois que tu y réfléchis.

– Et six mois que tu me paies... Je suis conscient de tout cela.

– Ce dont tu n'es sûrement pas conscient, ce sont les mensonges que je dois à ton sujet débiter à mes bailleurs de fonds.

– Ça t'est si difficile, Meyer, de ruser?

– Pas plus qu'à toi, Logane.

– Tu as pourtant été à meilleure école. Toi, tu mentais pour faire triompher ce que tu appelais la vérité alors que, moi, je me suis toujours satisfait de bluffer contre le cours prévisible des événements.

– Arrête avec le passé. Il est derrière nous. Loin, très loin.

– Vraiment?

– Écoute, pour jouer Stendhal je crois que j'ai trouvé l'acteur... Que dirais-tu de Patrick Timsit?

– Bravo! Le théoricien de la cristallisation transformé en vendeur de couscous merguez, pour une idée de génie, c'en est une.

– Je me doutais que tu serais contre.

– Parfois, je me demande pourquoi tu es venu me chercher ?

– Parce que Stendhal, c'est ta vie. On peut même dire que sans lui on ne se serait jamais rabibochés. Rappelle-toi, tu voulais adapter *De*

l'amour avec ma sœur. Bon sang, nous as-tu assez bassinés avec ça dans le passé...

– Tu vois qu'on n'y échappe pas.

– À quoi?

– Donne-moi du feu, tiens.

– Tu fumes trop.

– C'est ma façon de résister... Je vais te dire, moi, qui serait remarquable dans le rôle de Stendhal, c'est Brando, lui au moins ferait le poids. Ou alors Danny DeVito.

– Ne raconte pas n'importe quoi.

– Et si tu le jouais? Même taille, même corpulence...

– S'il te plaît, Max, change de registre. Démontre-moi, même pour une poignée de minutes, que je ne te file pas mon fric en pure perte. Oui, s'il te plaît, sors-moi quelque chose de chiadé, le genre de truc qui flatte un producteur.

– D'accord, essayons. Qu'est-ce qui te ferait plaisir ? Mieux, qu'est-ce qui te permettrait de briller en société ? Ne tire pas la tronche. Je ne cherchais pas à être déplaisant... Attends, je crois que j'ai ce qu'il te faut. D'après toi, quel âge avait Stendhal, le 22 mars 1842, quand il perd connaissance rue Neuve-des-Capucines, à deux pas d'ici, entre parenthèses? Ne cherche pas, loin de moi l'idée de tester tes connaissances, non, je voulais juste, en te posant cette question, attirer ton attention sur le fait suivant : Stendhal avait notre âge, mon vieux.

– Et alors?

– Allons, allons, j'ai peine à croire, Meyer, que tu ne songes jamais à la mort.

– Attention, ne cède pas à la subjectivité. Ne ramène pas tout à toi.

– Mérimée l'a bien fait.

– Dans quoi?

– Tu ne retiens rien de ce que je te dis?

– Forcément que je trie, vu que tu parles trop. Eh bien, qu'a-t-il fait de si remarquable, ce salopard de Mérimée ?

– Il a écrit.

– Quoi ?

– Un opuscule d'une vingtaine de pages modestement intitulé *HB*.

– C'est un code d'accès ?

– Ne te fais pas plus ignare que tu n'es, tu sais très bien que ce sont les initiales d'Henri Beyle, le patronyme de Stendhal.

– Il faut que je le lise, son truc ?

– Pas la peine.

– Dis-moi une chose, combien d'exemplaires Mérimée a-t-il vendus de son chef-d'œuvre ? Un millier ?

– Beaucoup moins. Une cinquantaine tout au plus qu'il a d'ailleurs offerts à ses amis. Reste que si tu possédais un exemplaire dédié de l'édition originale, tu n'aurais plus à t'inquiéter de tes fins de mois... Enfin, pendant quelque temps.

– Ça va chercher lourd ?

– Assez.

– Le problème, c'est que je ne suis pas libraire d'occasions, je suis producteur. Ce que je fabrique doit marcher tout de suite. Te rends-tu compte qu'avec notre film, on va s'adresser à trois millions, minimum, de téléspectateurs, rien que le soir de la première diffusion ?

– Tu devrais changer de scénariste.

– Pas question, c'est toi que je veux.

– Et si j'en étais incapable ? Mon genre, lorsque j'en avais un, c'était l'hermétique, l'abscons, le nébuleux. Quant au seul roman que j'ai réussi à terminer, aucun éditeur n'en a voulu. On m'en a dit de toutes les couleurs : « Vos personnages manquent d'épaisseur psychologique, vos enchaînements frisent l'indigence », etc., etc.

– Sauf que tu n'écris pas un roman. J'attends de toi un scénario. C'est-à-dire une suite de dialogues débarrassés de ces descriptions qui ne sont très souvent que du remplissage. Quasiment une pièce de théâtre en moins bavard. En plus, je te rappelle que c'est toi qui as choisi la trame. Moi, j'aurais préféré, tu le sais, Stendhal soldat de Napoléon partant à la conquête de l'Italie, mais, bon, maintenant, ton idée, je l'ai vendue...

– Cher?

– Tu touches des chèques, non?

– Tu ne pourrais pas y ajouter un zéro? Non, hein? Pourtant, je bosse... Tiens, par exemple, je sais maintenant d'où sortait Stendhal quand il a eu son attaque.

– Des bras d'une femme, j'espère, parce que ce serait superbe. On le traiterait façon Scorsese dans *Le temps de l'innocence*. C'est le type de scène qui fait monter un taux d'audience.

– La plupart des historiens s'accordent à penser que Stendhal a rendu visite, ce jour-là, à l'épouse d'un académicien non pour l'enfiler mais pour examiner avec elle de quelle façon ils allaient s'y prendre afin qu'il coiffe à son tour le bicornes.

– Ça, c'est moins drôle.

– Tu dis ça, toi qui as hésité entre un académicien et moi?

– Ne raconte pas n'importe quoi. C'est vrai, comme je n'arrivais pas à te mettre la main dessus, j'avais pensé à Brossard, mais ça s'arrête là.

– De toute manière, c'est dans la matinée que Stendhal a rencontré Virginie Ancelot, rue Joubert.

– Laisse tomber. La vérité historique, la chronologie, on s'en fout. Ce qui compte, c'est que le film sonne juste. Depuis le début, je te dis d'inventer.

– Justement, c'est là que je coince. J'ai lu trop de choses sur Stendhal, et...

– Oublie.

– Plus facile à dire qu'à faire.

– Tu ne m'as toujours pas dit d'où il sortait.

– Ça vient. Allons, encore un peu de patience... La dernière fois qu'on s'est vus, je t'ai parlé, je crois, de ses jeunes amies, les sœurs Montijo, de petites Espagnoles qu'il adorait prendre sur ses genoux quand il leur racontait la vie de l'empereur... Vie qu'il inventait d'ailleurs. Dommage que tu ne puisses pas le ressusciter, Stendhal, vous auriez gagné des cent et des mille ensemble.

– Ce jour-là, tu m'en avais tant dit, surtout sur tes difficultés à t'acclimater à l'Ardèche, que c'est assez vague dans mon souvenir.

– Dans l'un de ses livres, Martineau, qui se veut l'inventeur sinon le propriétaire de Stendhal, proteste par avance contre toute interprétation crapoteuse, freudienne, écrit-il, de ce goût immodéré pour les adolescentes. Quoique Nabokov n'eût pas encore publié sa *Lolita*, Martineau pressentait le danger. Son Stendhal ne pouvait avoir des penchants pédophiles. Malheur à qui y songerait. Du coup, personne n'a osé.

– Mais, toi, tu brûles d'envie de t'y coller.

– Je n'ai encore rien décidé.

– Dommage qu'on tourne pour la télé, parce que sinon, Stendhal sortant d'une maison de passe un peu spéciale, ce serait...

– Pourquoi ce bordel ne serait-il qu'un peu spécial ? Décidément, s'il y a une locution adverbiale qui définit notre époque, c'est bien ce « un peu ». C'en est plein les pages dans le roman de ce type, comment c'est déjà son nom? Zut, aide-moi, il a failli avoir le Goncourt.

– L'ordure antisémite?

– J'avais cru comprendre qu'il était anti-arabe.

– C'est la même chose. Si tu vomis les Arabes, c'est que tu détestes les Juifs mais que tu n'oses pas le dire.

– Putain, vous les feujes, vous êtes compliqués.

– Un peu... seulement.

– Il ne baisait plus, il bandait mou, il était fini, Stendhal. Mais il se souvenait qu'il avait aimé d'amour l'amour, comme disait je ne sais plus

qui. À mon avis, cette fin d'après-midi-là, il est allé à l'Opéra assister à un cours de danse... Pense à ce qu'il a dû ressentir au spectacle de ces jeunes ballerines, au corps encore plein de promesses, s'efforçant maladroitement de tendre à la perfection. La vraie vie était là sous ses yeux tandis qu'il agonisait.

– Fourre ça dans ton scénario. Creuse cette idée. Les femmes vont adorer.

– Même si elles entendent Stendhal murmurer des obscénités ?

– Logane, pourquoi t'efforces-tu de vouloir tout gâcher, tout salir ?

– Parce que le sexe est sale, et que c'est même sa première vertu... Là-dessus, je retourne à l'usine et, privilège du producteur qui fume de gros cigares, je te laisse régler l'addition.

– Quand nous revoyons-nous ?

– Je te ferai signe, Meyer.

OceanofPDF.com

Deux

AVENUE DE L'OPÉRA, Max Logane hésite entre un taxi et le métro. Quelques secondes, guère plus. C'est sous terre que ça se passe, camarade, pas le cul posé sur la banquette arrière d'une Mercedes. Va pour le métro et la station Pyramides ! La foule manque à Max Logane. Sous le tilleul de son ancien presbytère, il lui arrive d'avoir la nostalgie de la nasse. Dans le coude à coude, il se reprend à haïr les marionnettistes qui tirent les ficelles. Et puis, tu as du temps devant toi. Ce n'est qu'à dix-huit heures que tu dois retrouver au bar de l'hôtel Regina le journaliste qui désire t'interviewer sur l'assassinat du notaire Jelen. Voici Max Logane sur le quai. La rame arrive. Et s'il en descendait quelque nymphette? se dit Max Logane en s'empêchant de croiser les doigts. Raté. Il n'est bousculé que par des touristes japonais en quête des usines à soupes de la rue Sainte-Anne. Bien qu'il puisse encore monter dans le wagon de tête, il lui tourne le dos et s'absorbe dans la contemplation des grandes affiches publicitaires. Chercherait-il à en percer le secret de fabrication? Se livre-t-il à quelque analyse du sens ? Il pourrait en donner l'impression mais, en réalité, il ne les voit pas. Elles ne lui apprendraient rien qu'il ne sache déjà. La chanson n'a pas varié malgré l'arrivée de nouveaux arrangeurs sur le marché. Il s'agit toujours d'acheter pour mieux se vendre et de vendre pour mieux appauvrir l'acheteur. Max Logane a autre chose en tête qu'un constat sociologique. Il s'efforce, sans s'aider du plan mural, de reconstituer mentalement le tracé d'une ligne de métro. Celui de la 7 en direction du sud de la capitale. On se tromperait de nouveau en se fiant aux apparences. Cet exercice de mémoire ne vise pas à rassurer Max Logane sur l'état de ses neurones. Il ne se sent pas menacé par le gâtisme. Sa conversation l'atteste assez. C'est l'histoire de sa vie qu'il est en train de se remémorer. Il essaie de se rappeler à quel endroit précis de cette ligne il aura été le plus heureux. Est-ce à l'île Saint-Louis, station Pont-Marie, du temps où, se faisant passer pour un intime de Julian Beck, il avait mis le grappin sur une actrice richissime, jamais en panne d'audaces, qu'il avait par manière de plaisanterie

surnommée Vanina Vanini ? Ou, quinze ans plus tard square René-Le-Gall, station Gobelins, quand il rejoignait pour de furieuses embrassades l'épouse d'un ministre de Fabius épouvantée de se découvrir amoureuse d'un malappris, antisocialiste fervent, tandis que lui-même, cessant d'imiter le trop prévisible Julien Sorel, tombait sous le charme de ses yeux blessés ? Dans ces années-là, Max Logane ne s'éprenait plus que des femmes frisant comme lui la quarantaine. À défaut de leur dire la vérité, plus d'ailleurs par jeu que par nécessité, il se satisfaisait de pouvoir au moins partager avec elles le fonds commun de leur génération, le rock and roll, Godard et Pollet, le Living Theater, les ultimes mélos hollywoodiens, Francis Ponge, ou la mode des happenings. Max Logane n'a pas refermé la porte des liaisons éphémères. Il ne s'est pas replié sur lui-même. C'est le hasard qui l'évite. Peut-être aussi qu'il ne sait plus comment l'amadouer ? Quand l'envie lui vient de reprendre la main, de coller davantage à ce qui s'entend, se joue, se dit, et qu'il quitte sa vallée de l'Ardèche pour une escapade à Lyon, Avignon ou Marseille, il réintègre sa maison, encore plus désabusé mais le sac de voyage bourré de DVD. Preuve qu'il n'est pas hostile au progrès technique grâce auquel resurgissent, comme neuves, des images qu'il craignait disparues. Il lui arrive alors de penser qu'il a plus de chance que Stendhal dans son consulat de Civita-Vecchia. Contraint de s'intéresser aux cargaisons que transportaient les grands voiliers mouillant sous ses fenêtres afin d'en livrer à son imbécile de ministre l'inventaire précis, le malheureux diplomate courait ensuite se réfugier dans l'évocation solitaire de ses soirées à la Scala, en s'aidant des partitions que lui procurait un antiquaire de Rome. Ce sentiment d'être logé à meilleure enseigne que son cher Stendhal ne dure guère. Max Logane retourne vite à la seule théorie dont il ne s'est pas débarrassé : on n'écrit de grands romans qu'après les avoir vécus, fût-ce en imagination.

– Un express... Serré, s'il vous plaît... Une seconde, vous auriez des cigarettes ?

– Des blondes, uniquement.

- Pas de gauloises ?
- Il est sourd, le client ? Je n'ai que des blondes.
- Pourriez-vous répéter?
- Vous cherchez à me faire marcher, hein?
- Plus fort, je n'entends pas.
- Y a pas écrit Tabac, là sur le front! Non, mais des fois !... Bon, je recommence, je n'ai que des blondes, compris ? Et maintenant je vais vous chercher votre café, et basta.
- Excusez-le, monsieur, son cheval n'a même pas fini la course. Du coup, il n'est pas à prendre avec des pincettes.
- Tandis que le vôtre, j'imagine qu'il a gagné?
- Je n'ai pas joué aujourd'hui, je me suis levé trop tard. Une gitane, ça vous dirait?
- Je ne dis pas non. Merci. Et bon appétit!
- J'ai presque fini, je mange peu dans la journée, je me rattrape la nuit. Vous êtes de passage dans le quar tier ?

- Pourquoi, vous connaissez tout le monde?
- Presque... Je passe mes après-midi dans ce bar et j'ai l'œil.
- Voilà un bon métier, physionomiste de bistrot. Et vous gagnez bien votre vie ?
- Je ne me plains pas. Je ramasse souvent la mise.
- Ah!

- Ne vous trompez pas, les canassons, c'est juste pour exercer mon intuition. Non, mon gagne-pain, c'est le poker. Et vous, vous aimez ça, le jeu?
- Modérément.

- Mais vous jouez quand même, j'en suis certain.

- À quoi le voyez-vous ?
- J'ai l'œil, vous ai-je dit.
- Et à quoi je joue, d'après vous?
- Aux échecs, non?
- Perdu.
- En bourse, alors?
- En ai-je l'air?
- Non, pour autant qu'on puisse se fier à votre allure, mais je n'en démords pas, vous aimez le jeu.
- Si je voulais me moquer de vous, je vous dirais que je joue au pharaon...
- C'est un vieux jeu italien, n'est-ce pas?
- Vous en savez des choses.
- Cette fois, oui, vous vous moquez de moi.
- Je peux vous emprunter l'un de vos journaux?
- Lequel ? *L'Équipe* ou *Le Figaro*?
- *L'Équipe*.
- Volontiers... Donc, vous faites du sport, ou vous en avez fait.
- Je vous parais si décati pour que vous me classiez parmi les croulants?
- Si je vous répons par la négative, vous allez penser que je vous flatte. Eh bien oui, c'est vrai que je vous vois mal courir le marathon.
- À cause de ma canne?
- J'aurais tort de le penser. Je vous ai vu entrer, et j'ai pu observer qu'elle ne vous était pas d'une grande utilité. Elle ne doit vous servir que pour tromper votre adversaire. Pour l'apitoyer.
- Avant de jouer au poker, vous faisiez quoi?
- J'enseignais la philo.
- Détestable profession.

– Chic, alors, voilà bien la sorte de procès dont je raffole en fin de repas.

– N'espérez rien de tel. Je ne tiens pas à ce que l'on discute mes convictions.

– Soit, pas de débat! Mais dites-moi au moins pourquoi joueur de poker est un état préférable à celui de professeur de philo?

– Je ne vous réponds qu'à cause de la gitane. N'en profitez pas pour me donner la réplique. Donc, l'argent étant selon moi le moteur de l'existence, lorsque vous misez, c'est votre vie que vous mettez en jeu. Pas celle de vos élèves. Si j'en avais le pouvoir, je frapperais d'interdit l'enseignement de la philosophie. À cause de vous et de vos semblables, des milliers de jeunes niais finissent banquiers, ministres, professeurs d'université en citant Hegel ou Heidegger qu'ils se seront contentés de parcourir sans les comprendre.

– Je vais tout de même vous dire une chose qui vient à l'appui de votre thèse... J'aurais pu enseigner en fac, j'avais le bon profil, deuxième à l'agrég et un doctorat avec la mention qui compte, et pourtant j'ai choisi le lycée. Savez-vous pourquoi? Parce que j'avais l'ambition de pervertir les jeunes esprits.

– En somme, vous étiez un saboteur conscient.

– Oui, mais j'ai échoué.

– Moi aussi.

– Quoi, j'ai bien entendu? Vous aussi, vous avez été prof? Ça, c'est trop fort. Et ce qui serait encore plus fort, ce serait que vous eussiez enseigné la philo. Un bon mouvement, avouez.

– Prof? Certainement pas. Non, je bricolais dans l'idéologie. Attention, pas dans la grande. Mon domaine, c'était l'éloge des tabous.

– Et vous y avez renoncé ? Vous n'écrivez plus ?

– J'écris encore à mon propriétaire, à l'inspecteur des impôts... Pour tout vous dire, je n'ai pas toléré que mes lecteurs, du moins ceux qui prenaient la peine de se référer à mes écrits, se servissent de mes

opuscules afin de justifier leur répugnante courtisanerie. La déréglementation des sens à laquelle j'appelais devenait sous leur plume le moyen le plus sûr de faire carrière sans mauvaise conscience.

– Il est peut-être temps qu'on se présente, même si on n'est pas appelés à se revoir. Je m'appelle Jean-Jacques Fleury mais, pour mes partenaires de jeu, je suis Jiji, tout simplement.

– Je peux encore vous soutirer une gitane ? Tenez, je vous rends votre journal, finalement je n'ai plus envie de le lire. Je viens de me rappeler que j'avais un rendez-vous.

– Ma compagnie vous déplaît-elle à ce point?

– Mais non! Comment le pourrais-je d'ailleurs? Mine de rien, vous m'avez donné une idée.

– Et, bien sûr, vous n'allez pas me dire votre nom.

– Si vous y tenez... Disons que je m'appelle Forgues.

– Pas de prénom?

– Hélas ! oui... Robert. Pour autant, n'essayez pas Bob, je suis allergique aux diminutifs.

– Vous n'êtes pas le Robert Forgues de...? Pas celui que je lisais lorsque j'étais étudiant? Comment s'appelait déjà votre apologie de Reich et du Velvet Underground? Un titre des moins ordinaires, me semble-t-il... N'était-ce pas quelque chose comme *Orgasmons-nous* ?.. Bizarre, je ne vous imaginais pas ainsi... Vous reprenez un café? À moins que vous préféreriez un cognac? C'est ma tournée.

– Il faut que j'y aille. D'ailleurs, votre gitane, je ne vais pas la fumer tout de suite. Je la garde pour plus tard. Comme ça, je penserai à vous.

– À quoi jouez-vous ?

– Vous êtes obstiné.

– Ça dépend avec qui. Mais j'y songe, êtes-vous libre, ce soir? Vous m'accompagneriez. Ce ne devrait pas vous ennuyer. La partie est organisée par un avocat très connu.

– La vue des cartes me donne la migraine.

– Comme je ne vous crois pas, je vous écris mon numéro de portable sur *L'Équipe*. Qui sait, peut-être que l'envie de le lire vous reprendra et qu'ensuite, autre miracle, vous me téléphonerez?

– Puisque vous insistez... Eh bien, au revoir, monsieur le joueur de poker.

– Au plaisir, monsieur Forgues, quoique à la réflexion je doute que vous soyez le vrai Robert Forgues. Aussi permettez-moi encore une question.

– La dernière, alors.

– Après avoir cessé d'écrire et avant de devenir l'homme à la canne, comment avez-vous occupé votre temps? Je veux dire, quel métier avez-vous exercé? C'est qu'il faut bien faire bouillir la marmite. Je pencherais pour espion, ou, sans vouloir vous offenser, pour prestidigitateur...

– Un peu tout ça, et plus encore.

– Et les cheveux, vous les portez aussi longs depuis que vous avez adopté une identité qui n'est pas la vôtre ?

– Navré, vous n'aviez droit qu'à une question. Dans mon jeu, il n'y a pas de joker. Il n'y en a jamais eu.

– J'écoute toujours mes messages et je leur donne suite.

– Il n'y aura pas de suite.

OceanofPDF.com

Trois

CE TYPE-LÀ l'aurait amusé autrefois. Ni crédule, ni aveugle. Forgues dont Max Logane s'était décidé à prononcer le nom par manque subit d'inspiration ne l'avait abusé que quelques instants. La canne idem. Dès les premiers rayons de soleil, il pourrait s'en séparer. Sa hanche ne le fait plus souffrir, sinon quand il se penche, sans penser à fléchir les jambes, pour ramasser un fruit tombé de l'arbre. Un faux mouvement que les trottoirs de Paris lui épargnent. Reste que Max Logane n'appellera pas le joueur de poker. Il lui faudrait accepter qu'entre dans sa vie un élément imprévisible. C'est un risque qu'il ne prend plus depuis qu'il a renoncé au théâtre. Rue du Tage, en passant devant la poubelle d'une boucherie chevaline, il jette *L'Équipe* dedans. Adieu, Jiji. Et encore merci de m'avoir mis sur la voie du stade Charléty. Il y a de ça une éternité, Max Logane y avait disputé, mais oui, la demi-finale du championnat universitaire du 5 000 mètres, avant d'y revenir, un jour de 1968, conspuer les Kerenski et les Noske de l'époque. Si par extraordinaire les accès aux pistes ne sont pas plus surveillés que par le passé, il se promet une agréable fin d'après-midi. À la télé, il ne regarde que par vague à l'âme les retransmissions sportives. Le spectacle des corps en fusion ne le bouleverse que s'il les entend gémir. Il n'a que faire des performances muettes. Dans cette force dont chacun s'émerveille devant son récepteur, il ne veut voir et entendre que l'aveu de la faiblesse humaine. Comme dans l'amour. Entre ses maîtresses et lui, la mort s'est toujours tenue en embuscade. Dans le souffle de l'amante, il percevait le danger et le défiait en criant à l'unisson. L'année dernière, cédant à la pression, Max Logane avait acheté ce livre dans lequel une dame jusqu'alors insoupçonnable racontait ses partouzes. Il ne s'en était ni indigné ni émerveillé. Il l'avait comparée à un lave-linge dont l'utilisateur espère qu'il sera silencieux, programmable et d'un bon rendement. Pénétrée par des milliers de verges, la femme-machine avait rempli le contrat. Sans désir autre que fonctionnel. Et sans jouissance, à moins de considérer la comptabilité comme la forme ultime de l'orgasme.

– Hep, où allez-vous ?

– Je me promène.

– Ce n'est pas un jardin public, ici.

– Vous craignez quoi? Regardez-moi, je traîne la patte, j'ai plus de cheveux blancs que vous n'en aurez jamais, mes papiers sont en règle, je ne suis pas recherché par la police, et vous pouvez me fouiller, je ne porte aucune arme à feu sur moi...

– Mais vous n'avez pas d'autorisation?

– J'ai mieux que ça.

– Faites voir.

– Vingt euros, ça vous irait?

– Quoi?

– Je double la mise. Vingt pour vous, et vingt pour votre collègue dans la guérite, à moins que vous préfériez tout garder.

– Et s'il vous arrive quelque chose, qui c'est qui va trinquer? Bibi, pas vrai?

– Il ne m'arrivera rien. Je vais aller m'asseoir sur le banc de touche et je me tiendrai tranquille.

– Vous avez dit cinquante?

– Non, quarante, mais ne chipotons pas. Banco pour cinquante.

– Envoyez, mais je vous avertis, si mon chef vient faire sa tournée, je vous vire, et n'essayez pas de lui parler de ce billet, je vous traiterai de menteur.

– Ça marche.

– Dites, vous avez l'air d'un artiste. Attention, les dessins comme les photos sont interdits.

– Vous craignez quoi? Que je repère les lieux en vue d'un attentat... ?

– C'est comme ça. On applique le plan Vigipirate. Vous ne suivez pas l'actualité?

– En résumé, je serai bien protégé? Personne ne pourra attenter à mes jours?

– Bien sûr, puisqu'on est là.

– Il y a beaucoup de monde qui s'entraîne?

– Assez peu en ce moment. Ce sont les vacances scolaires.

– Même pas un petit club?

– On est mardi, non? Donc, le mardi, quand les lycéens de Gabriel-Fauré coincent la bulle, ben, ce doit être, attendez que je réfléchisse, ouais, ce sont les cadets du Club omnisports du X^e qui s'entraînent.

– Il y a de bons éléments parmi eux?

– Qu'est-ce que vous voulez que j'en sache? Je ne regarde pas l'athlétisme. C'est trop long, trop répétitif, avec tous ces essais qui n'en finissent pas. Parlez-moi d'un match de foot, ça oui!

OceanofPDF.com

Quatre

IL SORT LA GITANE DE SA POCHE. Elle a perdu la moitié de son tabac et fait peine à voir. Tout juste s'il parviendra à en tirer deux ou trois bouffées. Quel imbécile ! Il aurait dû en prendre soin. C'est à ce type de détails cliniquement absurdes, un cylindre de papier mutilé, que Max Logane évalue son déclin, et non aux symptômes indiscutables de la sénescence, hanche foutue, aorte en perdition, que lui énumèrent les médecins lorsqu'il les consulte. Quant à écouter et suivre leurs recommandations, tintin ! Hier matin encore, au Val-de-Grâce, Max a pris à la blague les conseils du général. Il n'est pas près de s'arrêter de fumer et de boire. D'accord, il ne s'alignerait pas au départ d'un marathon, mais il peut encore taper sans trembloter dans un punching-ball. Il ne se freine qu'avec les femmes. Par choix plutôt que par défaillance. Les Métilde, les Clémentine, les Giulia sont aussi rares dans l'Ardèche chiraquienne que dans les États pontificaux de Stendhal. À moins que ces belles tentatrices t'aient fui sans t'accorder le moindre regard, se dit Max Logane en écrasant ce qui est déjà devenu un mégot. Assis sur l'herbe, le dos appuyé aux montants de la barrière, il ne lui reste plus qu'à passer en revue les adolescents des deux sexes en train de s'échauffer avant de se mesurer au saut en hauteur. Dommage qu'il ait dû accepter l'argent du producteur. Il n'aurait pas lâché son traité du voyeurisme qu'il envisageait de dédier à Bakounine et à Bresson. Ceux-là seuls auront partagé son goût de la chair fraîche.

- Monsieur, s'il vous plaît.
- Oui, mademoiselle, mais peut-être dois-je dire madame ?
- Mademoiselle, si ça vous amuse !... Au risque de vous paraître indiscrete, que faites-vous ici ?
- Je passe.

– Vous ne pouvez pas rester là.

– Et pourquoi donc ? À quel titre d'ailleurs m'interrogez-vous ? Vous êtes assistante sociale, bonne sœur, ministre de la Famille, quoi d'autre, dites-moi ?

– Je suis leur entraîneuse.

– Le féminin est parfois à double sens.

– Écoutez, je n'ai pas le temps de plaisanter. Si ça peut vous satisfaire, sachez que je suis aussi fonctionnaire de l'Éducation nationale et que...

– Vous travaillez au black, alors ?

– Ça suffit, je suis prof de gym à Jacques-Decour et en plus j'entraîne ce club. D'accord ? Pas d'objection ?... Sur ce, vous allez devoir partir, puisque je doute fort que vous soyez le père de l'un de ces gamins.

– Ce serait mentir que de vous répondre par l'affirmative... Mon fils est mort, la semaine dernière, le jour du départ en vacances, et ses deux enfants aussi, tous tués par la faute d'un chauffeur de car.

– Que dites-vous là ? Mais quelle histoire abominable... Je suis... confuse. Non, c'est pire. Je me sens... Je ne sais plus trop quoi vous dire.

– Ne dites rien, et surtout ne vous sentez pas obligée de ne plus assumer votre rôle. Je vous en prie, continuez à m'interroger. Vous êtes en droit de le faire. Vous avez charge d'âmes, comme on dit. Il vous faut veiller sur ces enfants.

– Non, je ne veux plus rien savoir. Je crois avoir compris.

– Vous avez compris quoi ?

– Que... Que vous êtes ici parce que vous êtes triste et que vous avez besoin de vous changer les idées.

– Pour être franc, je ne sais pas moi-même pourquoi je suis ici.

– Vous êtes encore sur le coup de l'émotion, n'est-ce pas ?

– S'il vous plaît, aidez-moi à me relever.

– Et moi qui n'avais pas vu votre canne ! Je suis vraiment impardonnable. Attendez, appuyez-vous sur moi. Allez-y, je suis solide.

– Merci... Dites, c'est quoi, votre spécialité? La perche? Le triple saut?

– Pardon!

– Vos jambes... Elles sont puissantes et déliées.

– Comment pouvez-vous... ?

– Vous avez fait de la compétition?

– C'est incroyable. Pourquoi me posez-vous de telles questions ?

– Parce que je suis curieux.

– Ça, oui, on peut dire que vous l'êtes, mais peut-être pas dans le sens où vous l'entendez.

– Alors, la compétition?

– Je ne sais pas si je dois vous répondre, mais, c'est vrai, j'en ai fait avant de devenir prof, sauf que j'étais moyenne. Disons que je n'étais pas assez sérieuse. Je ne m'entraînais que lorsque j'étais libre et je ne l'étais pas souvent à l'époque.

– Une passion?

– Vous m'embarrassez.

– Voilà longtemps qu'une jolie femme ne m'avait pas adressé pareil compliment.

– Et vous en profitez lâchement pour m'en faire un, à votre tour.

– Vous êtes fâchée?

– Non, je suis surprise... Surprise et un peu mal à l'aise, si vous voulez tout savoir.

– Mais je parle, je parle, et je vous empêche de faire votre travail.

– Oui, un peu.

– Ne dites jamais « un peu ».

– Pourquoi ?

– Je vous en prie, retournez auprès de ces enfants qui sont en train de se demander ce que nous pouvons bien nous raconter.

– Ne souhaitez-vous pas que l'un d'entre eux vous reconduise jusqu'à la sortie ?

– Avec votre accord, si vous me le donnez, j'aimerais pouvoir encore rester un petit moment.

– Je devrais dire non, mais bon j'accepte.

OceanofPDF.com

Cinq

IL N'EST PAS LOIN DE CINQ HEURES de l'après-midi lorsque l'entraîneuse siffle la fin des épreuves. Pas une fois, elle n'a accordé un regard à Max Logane. Cette indifférence, trop affectée pour lui paraître fondée, est grisante. Il faut en tirer parti. Max sait d'expérience qu'il doit agir tout de suite, quitte à essuyer le refus auquel il va sans doute avoir droit. Il n'y a que chez Stendhal que les jeunes duchesses s'émeuvent d'être courtisées par de vieux diplomates. Et puis, comment pourrait-il rater son rendez-vous avec le journaliste ? Il n'est pas dans ses habitudes de se défilier.

– Voilà, c'est fini. Nous rentrons au club. Ce n'était pas fameux, n'est-ce pas ?

– Vous savez, je ne les ai pas vraiment regardés. J'avais la tête ailleurs.

– Je vous renouvelle ma proposition. Souhaitez-vous qu'après être passés à la douche, on vous raccompagne jusqu'à la sortie ?

– Non, ce n'est pas ce que je souhaite.

– Et que souhaitez-vous ?

– Deux choses impossibles.

– Dites toujours. Au point où nous en sommes...

– Avez-vous un portable ? Ne souriez pas. Pas encore. Je ne cherche pas à vous arracher votre numéro, j'ai un besoin urgent de téléphoner, il faut que je me décommande.

– J'en ai un dans mon sac à dos, là-bas, je vais aller le chercher.

– Attendez, il ne s'agissait que de la première chose. Je n'aurai aucun besoin de ce portable si vous dites non à la seconde.

– Vous êtes en train de vous moquer de moi ou... ? Ou alors vous êtes fou. Fou à lier en dépit des apparences. Il y a encore une demi-heure, vous me paraissiez rongé par le chagrin, c'est une image, j'en conviens, mais tout de même ! Et vous voici en train de me soumettre à je ne sais quel chantage. Tout bien pesé, vous n'êtes pas fou, vous êtes extravagant, voilà le mot, et j'ai bien tort de continuer à vous écouter...

– Permettez-moi de vous couper, je ne dirais pas ça comme ça. Ce que vous appelez un chantage n'est que ma façon à moi, désuète et maladroite je le reconnais, de vous faire tout bonnement la cour.

- N'est-ce pas trop rapide... et surtout inutile?

– Ne vous arrive-t-il jamais quand vous marchez dans la rue de croiser quelqu'un à qui vous aimeriez... ?

– Plaire?

– Un bien grand mot s'agissant de moi. Non, je dirais à qui vous aimeriez donner un nom.

– Et pourquoi ? Je ne suis pas collectionneuse.

– Il faut quand même que je vous parle de la seconde chose. Celle qui conditionne la première.

– Est-ce indispensable?

– J'aimerais que ce le soit.

– J'écoute.

– Mettez-vous une robe si je vous invite à dîner?

– Vous me prenez pour qui?

– Pour une femme qui a le choix entre me gifler, ce qui ne me déplairait pas puisque je me sentirais revivre, ou me prêter son portable, ce dont je me réjouirais davantage. Alors?

– Qu'est-ce qui vous permet de penser que je vis seule?

– Rien. Vous vivez seule?

– Non.

– Vous partez? Sans me gifler ? Vous me refusez la charité?

– Je vais chercher mon portable.

– Avez-vous des interdits alimentaires?

– Pas si vite, nous n'en sommes pas encore au choix du restaurant, si restaurant, il doit y avoir... Je peux vous faire de la peine?

– N'hésitez surtout pas.

– Vous me rappelez mon père.

– Je suppose que vous ne l'aimez pas sinon je ne vois pas où est le mal.

– C'est lui qui ne m'aime pas.

– Est-ce physiquement que je vous le rappelle?

– Non.

– Aurions-nous la même façon d'agir?

– Vous me le rappelez, un point c'est tout. Donc, commençons par le portable.

– Dites, dans votre sac, vous n'auriez pas des cigarettes ? Non, tant pis ! Et un nom, vous en avez un ?

Six

TANDIS QUE LE TAXI le ramène à son hôtel, Max se demande s'il n'a pas eu tort de donner rendez-vous à Jenny Monfray dans cette brasserie de la rive gauche. Il risque d'y croiser l'une ou l'autre de ces figures radoucies qu'il s'irrite de savoir encore en vie quand on en parle devant lui. Son humeur s'en ressentirait et le dîner serait fichu. Max regarde sa montre et se dit que, sitôt qu'il aura regagné sa chambre, il appellera Jenny et lui proposera un autre restaurant, loin, très loin de ses anciens territoires. Il se sent soudain mieux. Mais pas longtemps. C'est une mauvaise idée. Jenny sera chez elle, peut-être en train de mentir à l'homme qui partage son lit. En de telles circonstances, une femme que le remords ronge revient brutalement sur sa promesse si on lui en offre l'occasion. Il a déjà connu ça. Et puis, c'est elle qui a choisi le Balzar. Quand elle traînait au Quartier latin, elle n'avait jamais osé en pousser la porte. À l'idée de pouvoir enfin le faire, elle ne lui a pas dissimulé sa satisfaction. Elle en riait presque. Eh bien, advienne que pourra, se dit Max en laissant un gros pourboire au chauffeur du taxi qui ne l'en remercie pas. À la réception, le Roumain monosyllabique lui tend sa clé et une fiche sur laquelle il a mal orthographié le nom du général ainsi qu'un numéro de téléphone.

- Allô, bonjour madame, j'aurais aimé parler au général François Cartier, s'il est là.
- Ne quittez pas, je vous le passe.
- Allô, Cartier à l'appareil.
- Comment allez-vous ? C'est Max.

– Et vous? Profitez-vous pleinement de votre séjour à Paris ? Quoique sans excès, j'espère.

– Depuis la consultation d'hier matin, je ne me déplace plus qu'à pas comptés et si, d'aventure, une femme laisse tomber son foulard, je ne me baisse pas pour le ramasser.

– Je ne vous ai pas fait trop peur quand même? Une hanche, aujourd'hui, c'est un accessoire jetable.

– La mienne, j'y tiens.

– J'ignorais que vous étiez à ce point maniaque.

– Je le deviens.

– Seriez-vous en train de m'avouer que vous glissez vers l'égoïsme, premier stade de la réaction?

– Je m'efforce surtout de ne pas glisser sur la pente fatale, en l'occurrence les merdes de chien. Si c'est là être égoïste, voire réactionnaire, alors, oui, je le suis.

– Quoi ? Ne faites-vous pas confiance à notre nouveau maire? Il nous promet une ville si pimpante que nous irons bientôt pique-niquer sur son pavé tandis que ces salauds de pauvres seront repoussés vers quelque lointaine terre d'exil... Ah, celui-là, quel guignol!

– Vous avez pourtant voté pour lui.

– Aimable à vous de me le rappeler... Bon, j'ai étudié les notes que vous m'aviez laissées et je suis parvenu à un diagnostic. Il vaut ce qu'il vaut, mais je ne dois pas être loin de la vérité.

– Je suis tout ouïe.

– Votre ami Stendhal souffrait selon toute vraisemblance d'une artérite temporale. C'est une maladie rare, qu'on appelle aussi maladie de Horton, mais qui, si elle est traitée avec efficacité, se guérit en moins de deux années. De nos jours, bien entendu. Je serais plus pessimiste concernant le milieu du XIX^e siècle.

– Artérite temporale, cela veut-il dire que...?

– C'est tout simple, les parois des artères temporales sont le siège d'une réaction inflammatoire. D'autres artères, la coronaire et même l'aorte,

peuvent être elles aussi atteintes. L'origine de cette maladie est inconnue, bien qu'elle s'associe souvent à la pseudopolyarthrite rhizomélique... Vous êtes en train de noter, peut-être ? Inutile, je vais vous adresser un courrier... Et dans le cas de Stendhal, c'est l'évidence me semble-t-il. Si j'ai bonne mémoire, il s'est toujours plaint de rhumatismes qu'il disait avoir hérités de son grand-père.

– En effet, vous avez raison. Les raideurs dont il souffrait tant aux cuisses qu'aux épaules ou au cou l'ont plus d'une fois convaincu que, s'il ne ressemblait pas à son père, il était bien le petit-fils de son grand-père Gagnon.

– Qui était médecin, si je ne m'abuse.

– Exact... Comment en êtes-vous arrivé à cette conclusion ?

– Les symptômes que vous avez relevés à partir de sa correspondance sont parlants : maux de tête, fièvre qui dure, yeux brouillés, appétit déclinant, et surtout cette asthénie qui devient vers la fin son quotidien.

– Cette artérite temporale pourrait-elle être liée à la syphilis ?

– On ne peut pas l'exclure. Mais d'où tirez-vous que Stendhal était syphilitique ?

– J'ai lu quelque part il y a longtemps, mais sans pouvoir remettre la main sur ce texte, que non content d'avoir eu plusieurs blennorragies, Stendhal aurait aussi contracté la syphilis dans un bordel de Brescia. Je me souviens que j'ai découvert ça dans une brochure éditée par des médecins beylistes dans les années 50. L'un d'entre eux usait d'une formule qui m'avait frappé. Je cite de mémoire : « Il a en somme été un catalogue de maladies vénériennes. »

– Je plains ses conquêtes quand il se déculottait. Quel spectacle peu ragoûtant !

– Ça vous fait rire ?

– Mon cher, en face de la souffrance humaine, ou l'on est gai, et le moral du malade remonte, ou l'on est triste, et la fin vient plus vite que nous le souhaitons.

– Est-ce la raison pour laquelle vous êtes si gai avec moi ? Serais-je si mal en point ?

- Vous finirez centenaire, avec un joli cancer de la prostate, ça va de soi, mais nous vous maintiendrons jusque-là.
- Quel âge aurez-vous à ma mort? Quatre-vingt-quinze ans?
- Quatre-vingt-onze, s'il vous plaît.
- On aura l'air fins... Deux épaves bras dessus bras dessous.
- N'insultez pas l'avenir.
- À vos ordres, mon général.
- Rompez.
- Avec qui? Avec quoi?
- Vous les avez souvent divertis, vos petits camarades antimilitaristes, avec d'aussi foireuses plaisanteries ?
- Plus d'une fois.
- Dommage que je n'aie pas été le toubib de votre bataillon, vous en auriez bavé.
- Je ne suis pas certain que vous y fussiez parvenu. Et à supposer que oui, nous y aurions perdu l'un et l'autre.
- Bonsoir, et amitiés à votre hanche.
- Mes respects, mon général.

Sept

ILS DOIVENT SE RETROUVER à neuf heures du soir. Max aurait préféré une autre heure mais, craignant d'en donner la raison, il s'était tu. Déballe-t-on ses petites manies à une femme que l'on s'efforce de museler par le jeu des promesses ? S'il avait laissé voir quelle sorte d'homme il était quand il ne cherchait pas à séduire les inconnues, Jenny se serait, c'est certain, amusée à ses dépens, et tout aurait été à recommencer. On perd si facilement la face devant une rieuse. Il avait donc bien fait de lui cacher comment il avait organisé ses soirées depuis qu'il s'était retiré en Ardèche. Même lorsque les jours rallongent, Max s'empresse de passer à table avant que sept heures sonnent au clocher du village. Il n'y est pas poussé par la faim, il se contente de si peu désormais, un morceau de fromage ou une tablette de chocolat. Mais par la soif. Il attend ce moment depuis midi, heure à laquelle, la tête cotonneuse, il s'est assis devant l'ordinateur, souvent pour se rendormir dans le quart d'heure suivant, le nez sur l'écran. Jusqu'à la fin de l'après-midi, il ne se survit que dans l'attente de la cuite. D'abord, du vin, pas loin de deux bouteilles, que son estomac accepte mieux s'il s'oblige à grignoter quelque chose. Et, une fois vauté sur le canapé en face de la télé, du marc, celui que son voisin distille en toute illégalité, qu'il sirote en revoyant, parfois en accéléré, de vieux films dont il possède une riche collection. Voilà pourquoi Max Logane souffre de devoir changer de rituel à chacune de ses escapades parisiennes. Les premiers jours, surtout. Ensuite, il redevient l'homme sans habitudes qu'il a été dans une vie antérieure. Ce mardi soir de la mi-avril 2002, Max est entre deux eaux. Il a débarqué dimanche gare de Lyon et, comme son corps renâcle encore au changement, il n'y tient plus et quitte son hôtel tout de suite après le bulletin de France Info. Un quart d'heure plus tard, il est attablé dans l'arrière-salle d'un grand bouiboui du boulevard de Belleville qu'il a choisi à cause de sa clientèle bigarrée, commerçants maghrébins et sépharades hurlant à qui mieux mieux. Avec l'anisette, le garçon lui a apporté une assiette d'olives farcies à l'anchois

qu'il dévore avant même d'avoir sifflé son verre. Ça ne lui a pas suffi. Il essaie d'attirer l'attention du garçon quand l'imprévisible se produit.

– Ça alors! Pour une surprise... Vous ne me remettez pas ? Philippe Tambroni.

– Il le faut?

– Toujours aussi déstabilisant, hein? Vous ne changez donc pas, c'est très bien... Je vais vous aider. J'étais l'assistant de Robin. À l'époque, vous étiez très liés tous les deux. Vous m'aviez même félicité d'avoir si bien relu l'article que vous nous aviez donné pour notre numéro sur l'individualisme. Pour autant que je me souvienne, vous aviez attribué à Rilke un propos d'Ibsen. Ça vous revient? C'est vrai que ça remonte à une grosse quinzaine d'années.

– J'attends quelqu'un.

– Ne vous inquiétez pas, moi aussi. Quand je pense que je vous croyais à l'autre bout du monde. Pierre Schmidt – vous vous souvenez de lui, tout de même ? – m'avait dit que vous étiez parti vous établir au Brésil... J'ai d'ailleurs demandé après vous à Porto Alegre, mais personne n'a pu me renseigner.

– Schmidt? C'était bien ce chercheur du CNRS qui ne vivait que pour le XIX^e siècle? Vous le voyez encore ?

– Assez souvent. Nous sommes tous les deux membres d'Attac.

– Schmidt à Attac ! Il craint quoi ? Qu'on mondialise le romantisme?

– Demandez-le-lui. Vous voulez son téléphone?

– Je n'en suis pas certain.

– De toute manière, il n'est pas sur liste rouge, et grâce aux renseignements vous le trouverez sans difficulté... Évidemment, vous n'êtes pas obligé de répondre à ma question, mais pourquoi avez-vous renoncé au théâtre?

– Puisque je n'y suis pas obligé, je ne vous répondrai pas. En revanche, pourquoi ne m'avez-vous pas demandé si j'écrivais encore? Car, là, peut-

être que je vous aurais répondu.

– Je n'aurais pas osé.

– Je vais déroger à ma réputation, je vais être pédagogue. Ce sera ma façon de vous dire au revoir. J'ai en effet claqué une porte mais j'en ai ouvert une autre. Pour le moment, l'horizon est bouché, je distingue encore mal le paysage, mais je ne m'ennuie pas. Je vis.

– J'anime une émission de radio sur la bande FM. Vous ne voudriez pas venir nous parler de tout ça ? Ou de n'importe quoi d'autre, d'ailleurs.

– Je n'en dirai pas davantage.

– J'insiste quand même. Vous êtes encore une référence aujourd'hui, même si vos pièces, et je le regrette, ne sont pas souvent montées.

– Eh bien, on a tort. Je suis le mauvais exemple et je me satisfais de l'être. Je ne cherche plus à convaincre mais à décevoir. En voulez-vous une démonstration? Ouvrez bien vos oreilles : s'il vous plaît, tirez-vous, j'ai passé l'âge de devoir supporter la compagnie des admirateurs.

– De quel droit me traitez-vous de la sorte? Je proteste !

– C'est ça, protestez. Et pendant que vous y êtes, lancez une pétition contre moi. Allez, fichez le camp.

– Les gens amers, comme vous paraissez l'être devenu, me rendent triste, monsieur Logane.

– Encore une remarque de cette sorte et je t'assomme. Ah, garçon, enfin ! S'il vous plaît, remettez-moi une anisette.

– Avec des olives ou autre chose?

– Non, des olives. Que voulez-vous, je reste fidèle à ce que j'aime... Tu es toujours là, toi? Tu attends quoi?

– Je vous regarde. Sans doute pour la dernière fois, et je me demande comment j'ai pu vous admirer autrefois.

– Je vais te le dire. Autrefois, tu étais jeune.

– Parce que vous vous imaginez que vous n'avez pas vieilli, vous aussi?

- Je compte jusqu'à trois.
- Inutile, je m'en vais. Je me suis trompé, ce n'est pas de la tristesse que vous m'inspirez, mais du dégoût... Au fait, vous qui avez tout oublié, vos principes et les gens qui vous aimaient, est-ce que le nom de Carla vous évoque encore quelque chose?
- Lâche ton venin, p'tit con.
- Carla est morte. Elle n'a pas survécu à sa dernière overdose.
- Tu étais son fournisseur?
- Quel salaud vous faites !
- Heureux de te l'entendre dire. Il est si difficile de nos jours d'être un salaud.
- Un bon conseil, mourez vite, personne ne vous pleurera.
- Superbe ! Je m'incline. Tu pourras raconter à tes camarades que tu as eu le dernier mot.

Huit

DANS LES TOILETTES du Balzar, Max se passe de l'eau sur le visage. Il est arrivé avec dix minutes d'avance, la bouche pleine de cendres. Après les deux anisettes, il s'était enfilé trois doubles cognacs sans que s'efface le souvenir de Carla la Chilienne. Il avait vécu près d'un an avec elle jusqu'au jour où, convaincu à tort (comme il le découvrirait des années plus tard) qu'elle fliquait les milieux de l'émigration pour le compte des services de Pinochet, il avait cessé toute relation avec elle avant de la dénoncer auprès de leurs fréquentations. Encore aujourd'hui, Carla le hante. Il ne se pardonne pas d'avoir été insensible à ses dénégations et de lui avoir, sans l'ombre d'une hésitation, opposé les racontars d'une bande de sectaires. Lui qui s'impatiait de revoir Jenny, le voici qui voudrait se rendre invisible afin d'échapper à son regard tandis qu'assise face à l'escalier d'où il débouche, elle le dévisage avec le sourire d'une femme qui se sait désirée. Maudit passé!

– Assez parlé de moi. Parlons de vous.

– Logane, Max, cinquante-sept ans et de grosses poussières, anciennement assassin.

– Assassin et violeur, ou juste assassin?

– Assassin et menteur.

– C'est là que je me lève et que je m'enfuis?

– À vous de voir.

– J'aime me sentir menacée. Donc, je reste.

– Vous pourriez le regretter.

– Je repose ma question : qui êtes-vous ?

– Vous savez fort bien qui je suis. Le sosie de votre père.

– Pas exactement, sauf pour les cheveux blancs, j'imagine, mais, lui, il n'a pas le nez cassé. Comment ça vous est arrivé? Une victime qui résistait?

– Vous avez de jolies mains.

– Bas les pattes ! On ne touche pas. Contentez-vous de faire des phrases... Vous allez donc avoir cinquante-huit ans. Si je compte bien, vous êtes né en 44.

– En effet, je suis né le 18 août 1944 dans les catacombes de Paris.

– C'est encore une blague?

– Pas du tout. Mon père, un universitaire communiste, appartenait à l'état-major du colonel Rol, le chef des FFI, et quand ma mère a été prise de douleurs, il n'a pas trouvé mieux que de la faire venir dans les catacombes où les résistants, en prévision des combats de la Libération, avaient installé un hôpital de campagne.

– Ça, c'est génial.

– Moins que de naître dans un chou.

– Je veux bien que vous cherchiez à m'effrayer mais cessez de me traiter en idiot en vous rabaissant. Le dérisoire, ça va un temps... Sachez que j'ai horreur qu'on se moque des choses sérieuses.

– Une autre question?

– Qui avez-vous assassiné ?

– Désolé, je n'ai pas emporté la liste avec moi.

– Pour le coup, vous êtes nul. Vous essayez de m'appâter avec un truc énorme, et puis, juste au moment où je semble prête à gober votre boniment, vous vous dérobez.

– Et si on reprenait tout depuis le début?

– Ah, non, s'il vous plaît, ne me refaites pas raconter ma triste vie d'étudiante.

– Vous aussi, vous êtes atteinte.

– De quoi?

– De dérisionnisme.

– Ça se dit, ça ?

– Oui, puisque je viens de le dire... Le début auquel je songeais ne commence pas ici dans ce restaurant mais à Charléty, où je vous ai menti

sur presque tout.

– Même sur votre fils et ses enfants ? Oui, hein ? Eh bien, je m'en doutais.

– Qu'attendez-vous pour déguerpir?

– Ne me regardez pas avec cette tête de chien battu. Je ne vais pas me mettre en colère. Moi-même, je suis parfois capable d'inventer n'importe quoi pour qu'on s'intéresse à moi.

– Qui pourrait ignorer une personne telle que vous?

– Les gens qui ont vécu

– Attention, je ne suis pas un monument qu'on visite.

– Alors, comme ça, vous avez cru que vous ressembliez à mon père?

– C'était un mensonge?

– Je n'ai plus vu mon père depuis le jour où il a quitté la maison. J'ai le vague souvenir de quelqu'un qui m'engueulait tout le temps. Paraît que je faisais trop de bruit, que j'occupais trop de place. Du coup, il s'est tiré, l'enfoiré, moins de deux mois après la naissance de ma sœur. Ça n'a pas été mieux ensuite. Ma mère s'est mise à la colle avec un pharmacien de Saint-Cloud, un gros con qui a pris le relais et m'a mené la vie dure. Celui-là, si j'étais comme vous, je l'aurais assassiné plus d'une fois.

– Vous admettez donc que je suis un assassin?

– Je veux croire ce que vous me dites quand vous le dites... Et sur quoi encore m'avez-vous menti?

– Sur mon handicap physique.

– Lorsque j'avais dix ans, je suis devenue sourde. Pour de rire, bien sûr, mais ça a pris quinze jours pour que ma famille et le médecin découvrent la vérité.

– Vous êtes dangereusement attirante.

– Pouvez-vous me le répéter, mais cette fois sans détourner le regard?

– D'accord, les yeux dans les yeux, je vous redis que vous êtes dangereusement attirante.

– C'est bien ce que je pensais, votre œil gauche est d'un vert plus foncé que le droit... Logane, c'est de quelle origine?

– Américaine. Non, attendez, une femme dangereusement attirante mérite mieux.

– Que quoi?

– Ce nom, je l'ai inventé. J'en avais marre d'être le fils de mon père. Après la mort de mon frère aîné, j'ai fichu le camp de chez moi et j'ai choisi de m'appeler Logane.

– Comment l'avez-vous trouvé ? Vous avez ouvert l'annuaire et fait confiance au hasard?

– Pas du tout, je me suis rappelé un western, *Johnny Guitare*... Peut-être l'avez-vous vu?

– Je n'aime pas les westerns.

– Celui-là, vous l'aimeriez. Bref, le personnage principal, que jouait un acteur de génie, Sterling Hayden, et que tout le monde appelle Guitare au début du film, portait un autre nom du temps où il jouait du revolver.

– Logane ?

– Oui, mais sans e à la fin. Je ne l'ai rajouté que pour qu'on prononce Logane et non Logan, si vous voyez ce que je veux dire.

– Et Max, ça vient d'où ?

– De Maximilien... Maximilien Robespierre, l'idole de mes parents, après Staline et Thorez.

– Eh bien, mister Logane, parlez-moi de vos crimes. Et, s'il vous plaît, n'omettez pas les détails.

Neuf

ILS DESCENDENT LE BOULEVARD SAINT-MICHEL avant de tourner sur la gauche. La nuit est douce. Paris se gorge d'un printemps qui paraissait l'avoir oublié. Jenny regrette de s'être changée au dernier moment. Elle n'allait tout de même pas d'entrée de jeu se plier aux exigences d'un inconnu et garder cette robe qu'elle avait pourtant choisie avec soin. Avec la complicité du ciel, le vin blanc l'a punie. Dans son jean à pattes d'ef elle crève de chaud. En sortant de la brasserie, Max lui a pris le bras. Elle s'est laissé faire et s'est même abandonnée. Quand il a trébuché sur un sac-poubelle abandonné au pied d'un réverbère, Jenny l'a retenu en se pressant contre lui. Elle voulait qu'il sente ses seins. S'il a été troublé, il n'en a rien montré. Il a bêtement plaisanté sur la difficulté de se tenir droit quand on a l'âme retorse. À présent qu'ils viennent de dépasser le carrefour de l'Odéon, elle se demande pourquoi il tarde tant à l'embrasser.

– J'ai envie de boire.

– Pas moi. J'ai déjà la tête qui tourne.

– Juste un verre.

– Je me lève tôt demain matin.

– Voulez-vous que je vous mette dans un taxi?

– On ne se débarrasse pas de moi comme ça.

– Il faut que je boive.

– D'accord, mais ici, à cette terrasse. Asseyez-vous. Je reviens. J'ai besoin d'aller aux toilettes.

– Aux toilettes ou à la cabine de téléphone?

– Aux deux. Commandez-moi un café.

– Rien d'autre?

– Si, un orchestre... J'ai envie de danser.

– Pas très loin d'ici, je connais un endroit où il y a de la bonne musique. Je veux dire de la musique pour tous les âges.

– Pas très loin d'ici! Ne serait-ce pas du côté de la Bastille, à deux pas de votre hôtel?

– Redites-moi ça. Un instant, j'ai eu l'impression de me retrouver quarante ans en arrière, au temps béni où je ne savais trop comment m'y prendre pour inviter une dame à venir dans ma chambre.

– Alors qu'aujourd'hui...

– Je vous attends.

– N'oubliez pas l'orchestre.

OceanofPDF.com

Dix

IL A FERMÉ LES YEUX. Il sent l'odeur de Jenny sur le revers de sa veste de cuir. Il a toujours aimé ce moment de solitude où l'imagination reprend le dessus et lui permet de ne plus se détester. Comme par magie, le besoin de vouloir sans cesse donner le change l'abandonne, il ne craint plus de paraître désarmé et soumis.

– C'est quoi ce qu'il y a dans votre verre?

– Du vitriol.

– Vous devriez vous assoupir plus souvent.

– Pardon ? Je ne comprends pas.

– Ça fait un petit moment que je vous observe depuis l'intérieur. Les yeux fermés, vous paraissez plus humain.

– Je me suis commandé du rhum blanc avec un trait de citron et mélangé à de l'eau gazeuse... Les Cubains appellent ça un *mojito*.

– Pourquoi ne restez-vous pas plus longtemps à Paris?

– Impossible, j'ai, je vous l'ai dit tout à l'heure, du travail qui m'attend en Ardèche. Mon producteur s'impatiente.

– Vous pourriez l'écrire n'importe où, votre scénario.

– Chez vous?

– Je vous répète que je partage mon appart avec quelqu'un.

– Est-ce l'homme à qui vous venez de téléphoner pour vous excuser d'être en retard?

– Vous avez tout faux. Un, je vis en compagnie d'une femme, plutôt une jeune fille, et deux, ce n'est pas elle que je cherchais à joindre, elle est d'ailleurs souvent en vadrouille à cette heure-ci, ou alors elle révisé chez des amis à elle. Non, j'ai appelé un répondeur.

– Je vous crois.

– Ce n'est pas la réaction que j'espérais.

– Je suis sans imagination.

– À d'autres! Mais vous auriez quand même pu me demander pourquoi, sur le coup de minuit, j'ai eu besoin de laisser un message sur un répondeur.

– Je le demande.

– C'était pour remettre à plus tard mon bilan de santé annuel. J'avais en effet rendez-vous demain, c'est-à-dire tout à l'heure, avec les emmerdeurs de la médecine sportive.

– Quel motif avez-vous invoqué?

– Un deuil soudain dans ma famille.

– Vous m'imitiez.

– Je prends toujours ce qu'il y a de meilleur chez les autres.

– Excellent principe. Bref, nous avons du temps.

– Oui... à condition que vous ne le gaspilliez pas en persistant dans votre numéro du vieux machin revenu de tout. Un numéro des moins crédibles par ce que j'ai pu visuellement en juger quand vous vous êtes levé pour payer au Balzar.

– Vous êtes très directe.

– Comme l'époque... Dites oui, s'il vous plaît.

– Oui, mais à quoi?

– À partir de maintenant, vous n'avez plus le droit de vous défendre. On change les règles... Bon, où est l'orchestre ?

– Il était indisponible, mais je vais essayer de le remplacer. Tenez, vous qui vouliez que je vous raconte le sujet de mon scénario...

– C'était vrai, il y a une heure, mais maintenant je préférerais une autre musique.

– J'ai bien connu Elvis Presley.

– Pas terrible. Essayez de faire mieux.

– Je ne suis pas sûr de pouvoir vous aimer.

– Moi non plus.

– Mais je suis certain de ne pas vouloir vous faire du mal.

– Moi aussi.

– Souriez-vous le matin en vous réveillant?

– Pas toujours. Et vous?

– Rarement. Trop rarement... Alors pourquoi se hâter?

– Parce que vous partez après-demain et que je ne tenterai rien pour vous revoir.

– Et si je ne parlais pas?

– C'est que vous seriez tombé amoureux sans me connaître. Elvis Presley ne vous a pas appris à saisir le moment présent? Il en a pourtant profité outre mesure d'après ce que ses proches racontent.

– Je ne sais qu'une chose, je vais vous accompagner jusqu'à devant chez vous, je vous embrasserai sur le pas de la porte, et ensuite je vous appellerai toute la nuit pour entendre le son de votre voix.

– Vous tomberez sur le répondeur.

– Je vous laisserai plein de messages et, demain soir, quand je viendrai vous chercher pour aller dîner, je vous demanderai en mariage.

– Si votre scénario ressemble à ce genre d'histoire, vous allez faire un bide complet auprès de la jeune génération, la seule qui remplisse les salles de cinéma au cas où vous l'ignoreriez.

– Je m'en fous, j'écris pour la télé.

– Manque de bol, je ne la regarde que lorsqu'elle diffuse des films de cinéma.

- Il ne me reste plus qu'à vous le jouer.
- Partons, voulez-vous? C'est moi qui vous raccompagne.
- Vous ne m'épouserez donc pas?
- Je peux toucher votre nez?
- Si vous le désirez...
- Vous avez souffert lorsqu'on vous l'a cassé?
- Après, surtout, quand j'embrassais et que je ne pouvais plus respirer par la bouche.
- Vous me tentez. Bon, ce n'est pas tout ça. Dans quelle espèce d'hôtel êtes-vous descendu? Luxueux ou mal famé? Je ne vous le demande que pour savoir s'il y a une salle de bains.

- Mal famé, puisque je l'ai choisi.
- Voilà votre meilleur argument de la soirée. Un détail, c'est moi qui paie la course.

Onze

C'EST LA MAUVAISE HEURE. Les cinémas viennent de fermer leurs portes, et il y a la queue à la station de taxis du carrefour de l'Odéon. Jenny a proposé le métro, mais Max s'y est refusé à cause du changement à Châtelet, une station, a-t-il dit, qui le déprime. En vérité, il applaudirait des deux mains si les taxis se mettaient en grève. La perspective de se retrouver avec Jenny dans une chambre d'hôtel ne lui plaît qu'à moitié. Bien qu'il ait envie d'elle, il redoute la scène suivante, le moment où les mots reprennent le dessus. Mentir quand on débande est si naturel chez lui. Mais qu'inventer d'autre si l'on souhaite prolonger le charme?

– Jenny, qu'est-ce que tu fous là? Dis donc, toi dehors à minuit passé, c'est la révolution!

– Et toi, c'est comme ça que tu révises pour le concours?

– J'en sors à peine. J'ai travaillé chez Sacha du début de l'après-midi jusqu'à maintenant ou à peu près.

– Travaillé, vraiment?

– Eh oui, travaillé... Tu me présentes?

– Max Logane... Ma petite sœur, Laura.

– Salut!

– Bonsoir, mademoiselle.

– Je n'ai pas rêvé, c'est bien Logan, votre nom? Comme Wolverine, le mutant de *X-Men*?

– Vous me flattez. Un mutant, moi?

– Laissez tomber. Dis, Jenny, tu prends... Pardon, vous prenez un taxi? Je peux en profiter?

– Ben...

– Naturellement. C'est avec plaisir qu'on vous déposera en passant.

– Pourquoi? Tu ne rentres pas, Jenny?

– Si. Mais Max...

– J'avais proposé à votre grande sœur de boire un dernier verre dans un cercle de jeu que tient un de mes amis, mais pour ma part je suis prêt à y renoncer à moins que vous souhaitiez nous accompagner.

– Dans quel quartier?

– Les Ternes.

– Quoi! Là-haut, dans ce désert, sûrement pas. Et un cercle de jeu, ce doit être d'un sinistre. Que des dorés sur tranche en train de claquer leur thune en fantasmant sur le bon numéro! Non, merci, ce n'est pas le genre de la maison. D'ailleurs, depuis quand, Jenny, tu aimes ça, les jeux d'argent?

– Je voulais voir.

– Remarque, je ne t'en empêche pas.

– Encore heureux!... Et puis, non, tu as raison. Je rentre moi aussi. Max, vous voulez bien nous déposer?

– Volontiers. Je commence par qui?

– Jenny ne vous a pas dit que je squattais son cinquante mètres carrés?

– Je n'en ai pas eu le temps. Tu ne le sais sans doute pas, mais Max a été mon professeur de philo à Lakanal. On ne s'était pas revus depuis le bac, et c'est en sortant du cinéma, il n'y a même pas une demi-heure, que...

– Que votre sœur m'a reconnu, parce que, moi, comme je n'ai pas la mémoire des visages, je serais passé devant elle sans la saluer.

– Surtout que Jenny a changé en dix ans. Et qu'est-ce que vous avez vu?

– *Johnny Guitare.*

– Le film de Nicholas Ray? On va de surprise en surprise. D'abord, un cercle de jeu, et maintenant un western, genre que tu détestes. Encore la semaine dernière, quand je t'ai proposé de m'accompagner à la cinémathèque voir la version intégrale de *Rio Lobo*, tu m'as envoyée balader.

– Il m'arrive de changer d'avis.

– Bon, voici un taxi, vous venez?

– Je me mets au milieu.

– Vous allez être mal assise, Laura.

– Justement, ce n'est pas à vous avec votre canne...

– Et si tu montais à l'avant, petite sœur?

– La place du mort, et puis quoi encore?

– Elle est pour moi, je la prends.

– Max, non, je vous en prie.

– Alors, m'sieurs-dames, vous vous décidez ou vous passez votre tour?

– S'il vous plaît, monsieur, puis-je m'asseoir à côté de vous?

– C'est interdit, mais vous me paraissez mal en point, alors, le règlement, hein!

Douze

PERSONNE NE PARLE dans la voiture. Pas même le chauffeur. Max fouille dans ses poches, en ressort un carnet dont avec lenteur, dans l'espoir de ne pas attirer l'attention, il arrache une feuille. Le chauffeur lui lance un regard, puis esquisse un geste vers le plafonnier. D'un signe discret de la main gauche, Max l'arrête dans son élan. Il a l'habitude d'écrire dans le noir, c'est une des choses qu'il a apprises quand il donnait ses rendez-vous dans les salles de cinéma de Bilbao. Assise derrière le chauffeur, Laura n'a pas perdu une miette de la scène, même si elle n'y accorde aucune importance. Elle a autre chose à penser. Sa sœur lui a menti. Pas un seul instant, elle n'a cru à cette histoire de prof de philo qu'on retrouve à la sortie du cinéma. C'est bien la première fois que Jenny ne lui dit pas la vérité depuis qu'elles vivent ensemble à Paris. Laura n'en conçoit pas d'amertume, elle aime trop son aînée, mais il lui tarde de se retrouver en tête à tête avec elle rue du Faubourg-Saint-Martin. Elle compte ne pas lui dissimuler sa déception de la voir en si piteuse compagnie. Elle si jeune, si séduisante, qu'a-t-elle besoin de s'afficher avec un vieil hippie qui doit en être encore à jurer par Barthes et Cie? Si Jenny veut repiquer à l'amour, ce ne sont pas les hommes qui manquent autour d'elle. L'architecte du second, par exemple, avec son look Johnny Depp, il en meurt d'envie. Laura le sait, elle lui a posé la question pas plus tard qu'avant-hier lorsqu'il est venu leur rapporter, en l'absence de Jenny, la cassette de *The Yards*. Et en plus, il a donné de l'argent pour la souscription.

– Nous voici arrivées. À la hauteur de cette camionnette, ce sera parfait. Laura, descends la première, je te rejoins.

– Fais court, je suis crevée.

– Non mais des fois, Laura. Et puis, tu pourrais remercier monsieur Logane.

– 'ci.

– Quelle peste! Excusez-la.

– Mais de quoi? De profiter des avantages de la jeunesse? Vous n'étiez pas grossière à son âge? Moi, si.

– Je vous en prie, Max, ne vous donnez pas la peine de descendre.

– C'est trop me demander. On ne va tout de même pas se quitter en se serrant la main par-dessus un siège. Qui sait quand nous nous reverrons?... De toute façon, je vais aller m'installer à l'arrière.

– Vous pouvez rester à côté de moi, monsieur, si ça vous chante. Maintenant que le mal est fait, un peu plus un peu moins.

– Non, je descends... Tenez, Jenny, c'est pour vous.

– Un carnet? Et tout neuf?

– Presque. Il manque quelques pages.

– Les écrivains font souvent de tels cadeaux?

– Je ne vous embrasse pas mais...

– Je n'aime pas les baisers d'adieu.

– Attendez, j'ai autre chose pour vous. Voici, mais soyez assez généreuse de ne pas lire devant moi ce que je vous ai écrit. Je me sens si ridicule.

– Vous ne m'en voulez pas?

– De quoi? D'avoir une sœur qui ne me supporte pas?

– Non, de manquer de courage.

– Pressez-vous de rejoindre Laura. Elle est si impatiente de vous confier tout le mal qu'elle pense de moi. J'espère d'ailleurs que vous me rapporterez ses propos. J'ai un faible pour la calomnie.

– Dites oui, et je laisse Laura en plan. J'ai encore le droit de choisir qui me plaît.

– Non, car elle finirait par se dresser entre vous et moi alors que, pour le moment, elle ne me reproche que d'être à l'origine de notre petit mensonge.

– Comment faites-vous... ?

– Pour deviner? Mettez ça sur le compte de l'âge. Ou de l'instinct de survie... Et puis, ne l'oubliez pas, je suis professeur de philosophie, donc il m'est naturel d'interpréter. Maintenant, rentrez chez vous.

– Que le diable vous emporte!

– Il ne m'emportera pas loin, je vais jeter l'ancre. Bientôt, c'est décidé, on ne verra plus que moi à Paris.

– Alors il ne me reste plus qu'à me mettre en congé maladie jusqu'à la rentrée de septembre.

– C'est une excellente idée, je vous soignerai.

OceanofPDF.com

Treize

« LA PEUR EST NOTRE MEILLEURE ALLIÉE. » Cette ultime phrase du trop court message de Max, Jenny ne cesse de la ressasser. Si elle n'est pas certaine d'en avoir saisi le sens, elle ne doute pas que l'emploi du possessif ne peut s'interpréter que comme la preuve d'une connivence tacite entre elle et lui. Laura, qui est en train de l'accabler de remontrances, lui paraît à des années-lumière de ce qu'elle ressent. Elle, si prompte à prendre la mouche, écoute sans colère sa petite sœur lui faire la leçon. Son indifférence finit par décontenancer Laura. La jeune fille espérait des cris, elle n'obtient qu'un sourire béat contre lequel ses arguments viennent se briser. Elle doit en convenir, Jenny est salement scotchée à ce mec. Voilà qui, en plus de la scandaliser, ne l'arrange pas. Elle se met à envisager le pire. La fin de leur cohabitation avec, pour conséquence, l'obligation de devoir vivre seule. Voire d'être contrainte à repartir en banlieue s'installer chez les parents. Et tout ça par la faute d'un salopard d'infirmier. Mais je suis ignoble, pense-t-elle, atterrée. Là-dessus, Jenny, estimant que la scène est terminée, s'empare du téléphone sans fil et se dirige, toujours sans un mot, vers la salle de bains. Laura se sent perdue. Si sa sœur l'appelle, à coup sûr il lui demandera de le rejoindre. Cela ne peut être ! Aussi ne parvient-elle plus à se contenir et donne-t-elle soudain libre cours à sa méchanceté. Il faut être sacrément chtarbée, rafale-t-elle, pour avoir envie de coucher avec un type qui ne tient même pas debout. Jenny se retourne aussitôt vers Laura, fait un pas dans sa direction, la main levée, prête à frapper sa cadette. Elle n'en a pas le temps. Laura éclate en sanglots et se précipite vers la cuisine.

– Allô, Max... Vous dormiez ?

– J'attendais votre appel.

- Max... C'est terrible!
- Vous pleurez? Bon sang, que se passe-t-il?
- Laura et moi, nous venons de nous... Et puis non, inutile que je vous raconte. Je vais raccrocher, je voulais juste entendre le son de votre voix. Reposez-vous maintenant. Je vous rappellerai dans la matinée.
- Dites-moi ce qui est arrivé. Vous vous êtes disputées ?
- S'il vous plaît, ne m'obligez pas à en parler. Je suis épuisée. Si ça continue, je vais tomber malade pour de bon.
- Et votre sœur, comment va-t-elle?
- Mal.

- Je suppose que je suis la cause de ce désastre, car il s'agit bien d'un désastre, n'est-ce pas? Voulez-vous me la passer? Je plaiderai coupable s'il le faut.
- C'est idiot. Taisez-vous.

- Vous ne pouvez pas me quitter ainsi. Jamais je ne trouverai le sommeil. Ni vous d'ailleurs.
- Max, plus un mot. Si vous continuez, je vais hurler. Je suis à bout.
- Je raccroche.
- Merci.

Quatorze

LA LUMIÈRE DU JOUR INONDE LA CHAMBRE. Quoique Max n'ait pas fermé l'oeil de la nuit, son visage, rasé de près, paraît moins fatigué qu'à l'ordinaire. En T-shirt et pantalon de pyjama, il regarde, allongé sur le lit à peine défait, la télévision en attendant qu'on lui monte le petit déjeuner. Sur le guéridon qui lui sert de bureau, son ordinateur portable est ouvert. Après le coup de fil de Jenny, il s'était mis nu afin de s'observer dans le grand miroir de la porte de la salle de bains. Ça ne lui était pas arrivé depuis la fois où Béa avait capitulé et fui la maison d'Ardèche. Il espérait alors comprendre pourquoi son corps n'acceptait plus les ruses grâce auxquelles les couples résistent à la monotonie. Il avait même envisagé, soûl comme il était, de surpasser Van Gogh en s'émasculant avec le rasoir sabre dont il n'a jamais su se servir sans se couper. Cette nuit, le constat avait été plus banal, il blanchissait de partout. Il ne s'en était pas attristé, il ne traite l'âge en ennemi que dans le dessein de vaincre la résistance des femmes qu'il aborde. Sitôt après s'être rhabillé, Max avait vidé le minibar de ce qu'il contenait à l'exception des deux bouteilles d'eau minérale. Mais au lieu de sombrer dans le lourd sommeil des ivrognes, il avait branché son ordinateur et commencé de pianoter sur le clavier, mais, très vite, comme à chacune de ses précédentes tentatives, il avait buté sur le même obstacle, la reconstitution minutieuse des pensées d'un homme dont chacun possédait une image différente. Malgré ce qu'il avait appris sur les derniers instants de Stendhal ou qu'il supposait probable, Max se sentit de nouveau pris au piège de la reconstitution. En s'appliquant à faire vrai, il patageait dans l'à-peu-près. La crainte de la fausse note le tétanisait. Il repensa à ce qu'il avait écrit à Jenny, « La peur est notre meilleure alliée », et expédia à la corbeille ce qu'il venait de relire. Dans la minute suivante, alors que, vaincu, il entamait sa lettre de rupture de contrat, le visage de Laura s'était, tel un message subliminal, intercalé entre les lignes. Il en avait été si troublé qu'il avait précipitamment refermé son ordinateur. Pourquoi pensant à Jenny se retrouvait-il en face de sa sœur? Aucune des réponses

qu'il se fit ne le satisfaisant, il s'était redéshabillé, avait pris une douche et essayé de s'endormir. Impossible. Laura ne le quittait pas. Autant pour la chasser de ses pensées que pour tuer le temps, il avait rallumé l'ordinateur et jusqu'à six heures du matin il n'avait plus cessé d'enchaîner les répliques.

– Allô, Stendhal, ici, c'est Balzac.

– Tu as donc reçu mon mail?

– Hélas, oui!

– Je t'écoute, Meyer. Vas-y, sois sans pitié. Tu as le pouvoir, ne te gêne pas.

– Max, tu es un chien. Absolument. Définitivement. Ton truc, c'est hyper-bandant, mais tu m'emmerdes.

– Si tu le dis.

– Ne m'interromps pas. Mets-toi un instant à ma place. Compte tenu de ce que tu m'avais fait miroiter, un mixte de Pialat et de Chéreau, le budget que j'avais décroché correspondait, bien que nous soyons à la télévision, au tournage d'un film historique, avec costumes, décors et tout le tralala. Or, là-dessus, tu me sors du Cassavetes de l'époque pure et dure qu'on peut mettre en boîte en trois semaines maxi. D'une, ça risque de les défriser, et de deux, s'ils ne se retirent pas, ils vont revoir l'addition à la baisse. Et qui l'aura dans l'os? Moi... Je ne vais tout de même pas leur rendre l'avance qu'ils m'ont consentie. Ce n'est pas dans ma nature.

– Résultat?

– Je suis dans la merde.

– Renvoie-moi. Dans mon contrat, je crois me souvenir qu'il est prévu que si mon premier jet ne correspond pas aux intérêts de la production – ce sont les termes exacts, non ? – tu es en droit de me remplacer.

– Arrête tes conneries. Tu es mal réveillé ou quoi? Tu n'as pas compris que j'étais enthousiaste. Mais ne compte pas sur moi pour te passer la brosse à reluire pendant deux plombs. Si la fin correspond au début, on va faire un triomphe... à la cinémathèque dans vingt ans.

– Que je sache, ce n'est pas ta clientèle.

– Mais si, dès lors que je n'en suis pas de ma poche.

– Explique.

– Je vais d'abord les convaincre que, réflexion faite, la mort de Stendhal, c'est mauvais pour l'audimat et qu'il vaudrait mieux laisser tomber tant qu'il est encore temps. Sûr qu'ils vont tirer la gueule. Mais c'est là que je sors mon joker. Je leur échange l'agonie de Stendhal contre la jeunesse de Proust, un sujet qui touche tous les publics, et singulièrement la bande de tarlouzes qui est majoritaire au conseil de la chaîne.

– Je ne te savais pas homophobe.

– En quoi je le suis? Pour avoir dit tarlouze ? Tu vas me dénoncer? Merde, ils le sont, oui ou non? Et si tu savais comment ils s'appellent entre eux...

– Dis-moi plutôt quel sort tu réserves à mon scénario? Tu vas l'encadrer? Le déposer à Beaubourg?

- Je le produis.

– Avec quel argent?

– Celui des spectateurs de cinéma pour commencer. C'est plein d'anciens gauchistes, l'Avance sur recettes. Il suffira de réactiver les réseaux.

– Ne compte pas sur moi.

– N'empêche que je me servirai de ton nom.

– L'Avance, ça suffira?

– Bien sûr que non, mais j'ai mon idée sur le complément. De toute manière, on le tournera en participation.

– Est-ce que ça veut dire que le bon Meyer va interrompre ses mensualités?

– J'y serai obligé, mais je ne te laisserai pas tomber. Je t'obtiendrai une aide à l'écriture, et avant ça, comme je te signerai un nouveau contrat, je t'allouerai une avance.

– De combien?

– Ne me la joue pas loquedu. Tu as de quoi tenir sans moi, j'ai mes sources.

– Tu es en retard, tes sources sont désamorçées. Comme mon compte en banque.

– Ne t'inquiète pas, je te dis. Ce film, on va le tourner, et tu ne manqueras de rien.

– Justement, j'ai décidé de rester à Paris pour écrire et je voudrais que tu prennes en charge mes frais.

– D'accord, mais tu changes d'hôtel.

– Tu m'expédies dans un foyer pour travailleurs immigrés?

– Tout de suite, les injures. Non, mon oncle est propriétaire à cinquante pour cent d'un palace près des Champs. Il t'offrira l'hospitalité.

– Donc, c'est bien.

– Erreur, ton truc, c'est très bien, surtout si je parviens à convaincre Noiret de jouer le rôle.

– Il n'ira pas, il respire la force et le contentement. S'il en était capable, Bernard Frank serait parfait.

– Ah, ça, c'est pas con. On va faire à fond dans le branché. Et tu n'as pas encore une idée de ce style pour les deux sœurs?

– Je ne vais plus voir les films français.

– Sauf que celui-là, ce sera le nouvel *À bout de souffle*.

– Sur le câble, je suis tombé sur le film de la fille de Coppola. Dedans, il y a une actrice qui ressemble assez à la petite sœur...

– Si tu penses à Kirsten Dunst, change de producteur. À propos, ni par l'âge, ni par leur tempérament, tes personnages ne ressemblent aux Espagnoles dont tu m'as parlé hier à déjeuner. D'où les sors-tu, celles-là?

– Tu le sauras en lisant le prochain épisode... Je déménage tout de suite?

– Laisse-moi quarante-huit heures, que je m'organise.

– On se rappelle ou...?

– Viens dîner à la maison vendredi.

– Je risque de ne pas être seul.

– Je la connais?

– Non. D'ailleurs, peut-être qu'elles seront deux.

– Ah! ah!

– T'excite pas. Tu verras bien vendredi.

– Attends, mais j'y pense. Si tu restes à Paris, tu ne vas pas pouvoir voter...

– Ai-je jamais voté?

– Déconne pas. Il faut sanctionner Jospin, le renégat qui ment comme il respire. Quand je pense qu'il va être élu président de la République...

– Ça t'apprendra à mieux choisir tes camarades.

– Il promettait beaucoup quand on l'a recruté. Sais-tu qu'il se voyait en grand épurateur de la bourgeoisie au lendemain de la révolution?

– Tant mieux alors qu'il ait changé ! Un politicard sans principes est toujours préférable à un Fouquier-Tinville ou à un Dzerjinski! Je déteste les gens vertueux, ils finissent tôt ou tard dans la peau du bourreau. Sur ce, à vendredi.

Quinze

JENNY L'APPELLE vers onze heures du matin. Juste pour lui dire qu'elle passera le chercher ce soir à son hôtel. Pourquoi pas tout de suite? Silence. Ou pourquoi pas dans l'après-midi? Cette fois, Jenny lui répond qu'elle lui en donnera la raison ce soir. Autant dire jamais, pense Max qui lui demande si elle s'est réconciliée avec sa sœur. Pas encore. Quand elle s'est réveillée, Laura avait déjà fichu le camp, mais elle va aller la cueillir à la sortie de la bibliothèque Sainte-Genève. Si chacune rentre ses griffes, elles déjeuneront ensemble. En quelle classe est Laura? En khâgne à Louis-le-Grand, pourquoi? Pour rien, à quelle heure, ce soir? Entre vingt heures trente et vingt et une heures, ça va, ce n'est pas trop tard? Parfait, je vous attends au bar. Je préférerais monter vous prendre dans votre chambre. À propos, je suis sur le point de changer d'hôtel. Ah bon, pourquoi? Ordre du producteur. Ce n'étaient donc pas des paroles en l'air, vous restez à Paris? Je ne reviens pas sur mes décisions. Moi, si, tout le temps. Nous allons bien nous entendre alors. Excusez-moi, il faut que j'aille prendre ma douche.

– Entre, Logane. Tu pardonneras le désordre, mais la soirée s'est prolongée et, en plus, elle a été assez agitée.

– Je vois.

– Tu veux un café?

– Un vrai ou du Nés?

– De l'arabica authentique, mon vieux.

– Dis-moi, Schmidt, tu les collectionnes, toutes ces affiches?

– Il m'arrive plutôt de les coller... Depuis que j'ai réussi à obtenir du CNRS un mi-temps, officiellement pour terminer mon dictionnaire du second rayon littéraire, je me consacre surtout au développement de SUD.

– Sauf qu'il n'y a pas que du matériel syndical, là-dedans.

– Depuis quand des mecs comme moi ne cotisent qu'à une seule organisation? J'ai beau avoir repiqué à l'action syndicale et faire de la figuration à Attac, je n'ai pas pour autant lâché la Ligue. Or, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, nos négociations avec Lutte Ouvrière pour une candidature unique ayant capoté, nous avons décidé de présenter un des nôtres à la présidentielle. J'espère d'ailleurs que tu vas voter pour lui.

– Tu en doutes?

– Sincèrement? Oui.

– Tu as quel âge, maintenant, Schmidt?

– Je vais avoir cinquante balais en septembre.

– Tu travailles toujours sur le XIX^e siècle?

– Plus que jamais.

– Tu connais des profs à Louis-le-Grand?

– Quelques-uns.

– Un seul sucre, s'il te plaît.

– Max, pourquoi t'intéresses-tu à ce lycée? Méditerais-tu quelque mauvaise action?

– Bien sûr. Ignorez-tu que le diable marche à mes côtés?

– Ciel, je tremble!

– Schmidt, je suis content de te revoir. Ce sont les bornés de ton espèce qui m'aident à faire front.

– Inutile que je te demande contre quoi, tu me baladerais... Cela dit, moi aussi, je suis content de te revoir, d'autant que je ne m'attendais pas à ce que tu me donnes signe de vie. On m'avait dit que tu ne voulais voir plus personne.

– J'essaie en effet de me protéger de la nostalgie. C'est mauvais pour les dents.

– Et tu y parviens ?

– Loin de Paris, oui.

– Tu m'as trouvé comment?

– Pas de parano. Pas entre nous. Je t'ai trouvé par le minitel, une invention qu'aurait dû prévoir Orwell. Entre parenthèses, que tu sois sous ton nom dans l'annuaire prouve que toi et tes petits camarades n'êtes pas près de repiquer à la clandestinité.

– Toujours aussi déplaisant, hein? C'est quoi ton secret, Max? Tu manges bio? T'es devenu musulman? Raconte.

– Ne te fie pas aux apparences, je ne suis plus qu'un clébard en bout de course.

– Ce sont les pires. Ils mordent pour le plaisir de mordre.

– En tout cas, merci d'avoir tout de suite accepté de me recevoir.

– Tu as besoin de quoi?

– D'un service. J'ai un nom, un début de piste et...

– Prof ou élève?

– D'après toi?

– Elève, donc, et du genre féminin, hein? Et dans quel bahut?

– A Louis-le-Grand, évidemment, et en khâgne.

– Tu ne vas pas t'amuser. Des bas-bleus, des forts en thème le nez sur leur copie.

– Je n'ai pas l'intention de m'amuser.

– C'est vrai que tu fréquentes Meyer?

– Il me nourrit.

– Logane travaillant pour son plus vieil ennemi! Et en plus, quand on sait que Meyer a la réputation d'être un arnaqueur.

– Qui ne l'est pas dans ce métier?

– Meyer ne s'intéresse pourtant pas au théâtre. Tu écris quoi pour lui?

– Un scénario sur la jeunesse de Proust.

– Bizarre. Tu disais le plus grand mal de Proust quand on s'est connus au 22 Mars.

– Tu auras mal compris.

– C'est vrai que j'étais très jeune, mais Proust, ça a fait tilt dans ma tête.

– Admettons. Reste que ce sont les lecteurs de Proust que je ne supportais pas. Et que je ne supporte toujours pas.

– Tu mens.

– Écoute, proustien, marxiste, trotskiste... zidanien, tout ça, c'est du pareil au même. La fidélité aveugle à un homme, quel qu'il soit, m'ennuie.

– Tu me vises?

– Pas du tout. Toi, tu les as lus un crayon à la main, et tu n'ignores pas qu'ils se sont trompés.

– Certainement pas Proust. Un écrivain n'est ni un théoricien ni un propagandiste. C'est sa peau qu'il met sur la table. Et Proust en est mort.

– J'ai une question pour toi. Tu connais bien l'œuvre de Stendhal?

– Moins que celle d'Eugène Sue mais plus que...

– Suppose que tu apprennes que Godard se prépare à tourner un film sur la fin de sa vie, de quelle façon réagirais-tu?

– Je vois mal Godard s'embarquer dans une reconstitution historique.

– Précisément, ce n'est pas dans ses intentions. Il va sortir Stendhal du passé et le projeter dans le Paris d'aujourd'hui.

– D'habitude, j'ai horreur de ces metteurs en scène de théâtre, tu n'en étais pas, rassure-toi, qui habillent de neuf le répertoire des siècles précédents. Les personnages de fiction ne tirent leur épaisseur, leur authenticité que du rapport qu'ils entretiennent avec l'époque où les a fait évoluer leur créateur.

– Donc, tu réagis négativement.

– Venant d'un autre que Godard, je craindrais le pire, sauf qu'avec lui le procédé peut se révéler passionnant... Mais que je suis con! Tu m'as eu, Max. Tu mens toujours aussi bien. Il ne s'agit pas de Godard mais de toi. C'est ça, ton scénario. Proust, ça ne collait pas avec toi, tandis que Stendhal... N'est-ce pas que je suis dans le vrai?

– Elle s'appelle Laura Monfray.

OceanofPDF.com

Seize

LE JOURNALISTE SE RONGE LES ONGLES. La dernière réponse de Max ne l'a pas satisfait, il a la conviction d'avoir été roulé dans la farine. L'un de ses informateurs lui a montré, pas plus tard qu'à la fin du mois de février, un rapport des Renseignements généraux dans lequel le nom de Max Logane était mentionné trois fois à propos de l'assassinat du notaire Jelen. Comme il ne pouvait pas dévoiler ses sources, le journaliste a été obligé de se contenter d'y faire allusion. Sans manifester le moindre trouble, Max a aussitôt nié avoir jamais rencontré Jelen sur qui il a prétendu ne savoir que ce que la presse avait rapporté au lendemain du crime. Il a menti. Le journaliste ne comprend pas pourquoi. D'après ce qu'il a appris au cours de son enquête, Logane a été en affaires avec le notaire. C'est lui qui a mis Jelen en rapport avec les frères Kader à la fin des années 70, et sans doute a-t-il touché son pourcentage sur les livraisons de cocaïne, bien que les flics n'aient pas réussi à en avoir la preuve. S'il s'écoutait, le journaliste ne lui cacherait pas qu'il possède aussi le témoignage écrit de l'intermédiaire au domicile duquel Logane et Jelen ont eu leurs deux premiers entretiens, mais cela suffirait-il à démonter son interlocuteur? Max allume une cigarette et en rejette la fumée vers le journaliste. Je peux encore vous être d'une quelconque utilité? Oui, pourquoi avez-vous accepté de me rencontrer? Par politesse et parce que la sœur du producteur pour lequel je travaille m'en a convaincu. Vous saviez pourtant que j'allais vous interroger sur l'assassinat de Jelen? Vaguement, je pensais surtout que vous vouliez avoir l'avis d'un expert en coups de théâtre sur un sujet aussi mélodramatique. Il se fiche de moi, pense le journaliste qui fait bonne figure. Puisque c'est comme ça, je vais lui pourrir sa soirée. Chacun son tour. Justement, monsieur Logane, quand allez-vous vous décider à publier le récit de vos relations avec le gang des frères Kader entre 1975 et 1979? Comme s'il était devenu sourd, Max ressort son briquet et, pendant de longues secondes, le tourne et le retourne entre ses doigts. Le journaliste ne montre aucune impatience. Il savoure l'embarras de sa

victime, c'est lui qui a l'avantage maintenant. Il attend de pied ferme le prochain mensonge de Logane. Ce sera la curée. Alors, vieux con, tu te décides? Votre livre, il va sortir quand? finit par lâcher Max en se levant. En janvier de l'année prochaine. Eh bien, je l'achèterai et le lirai avec attention. Je souhaite pour vous qu'il ne contienne que des informations dûment vérifiées et non des ragots... Telle cette prétendue relation avec ces frères – comment s'appellent-ils, déjà? -, oui, Kader, qui a été inventée de toutes pièces, par une officine d'information proche de l'extrême droite israélienne. Le journaliste jubile et abat son atout maître. J'ai un ami diplomate à Washington qui a eu accès aux archives du DEA, les Stups si vous préférez, et qui... Parce que, cher ami, vous faites confiance aux archives? l'interrompt Logane. Je connaissais quelqu'un dans le temps qui en fabriquait à la demande. Ce qui est écrit est encore plus faux que les paroles que s'échangent un journaliste d'investigation – c'est bien comme cela qu'on doit dire? – et ses témoins. Au revoir, monsieur. Baratineur de mes deux, tu es touché, tu as beau plastronner, tu sais que je sais, se réjouit le journaliste en tendant sa main à Max qui s'éloigne sans la prendre.

– Ne parle plus jamais de moi à personne.

– Je croyais bien faire.

– Il ne m'inspire pas confiance, ton journaliste. Il suce trop la roue des flics.

– Tu m'étonnes.

– Comment l'as-tu connu?

– Par des amis.

– Quels amis? Des amis de ton frère? Lesquels? Donne-moi des noms.

– Max, c'est toi qui te comportes en flic. Tu t'entends parler? Bientôt, tu m'accuseras de je ne sais quel crime.

– Excuse-moi, Viviane.

- Il me paraissait pourtant sympathique.
- Tu as couché avec lui?
- Pas que je me souviene.
- Tu les choisissais mieux autrefois. Il a l'air d'un poireau défraîchi.
- Je n'ai pas couché avec lui, Max, je me suis assagie.
- Une chose est certaine en tout cas, tu as perdu ton flair, Viviane.
- Qu'est-ce qui te permet de dire ça?
- Du temps où tu prenais des libertés avec la morale, tu n'aurais pas organisé un tel rendez-vous. Je n'ai pas seulement gaspillé mon temps, je me suis aussi fait un ennemi de plus.
- Ne crains rien, je lui parlerai.
- Surtout pas. Oublie... Oublions, d'ailleurs. Alors comme ça tu es devenue fidèle?
- Oui.

- C'est ton frère qui doit être aux anges, il n'aura plus à arranger les pots cassés.
- Tu es méchant.
- Plus assez.

- Il paraît que nous dînons ensemble vendredi chez mon frère?
- Il t'a invitée?
- Depuis mon divorce, je vis chez lui.
- Je le plains. Et comment réagit Sarah, ta belle-sœur?

- Ça va. Mon frère m'a dit que tu seras accompagné. Une nouvelle? Elle est plus jeune que moi?
- Elle est très différente. Elle, je crois ce qu'elle dit. Remarquable, non?

– Toi, tu m'en veux encore.

– Plus du tout.

– Quoi? Serait-ce que tu ne me désires plus? Ça a toujours collé pourtant entre nous.

– Je t'entends mal, Viviane. Toi, tu m'entends bien?

– Aussi bien que si tu te trouvais dans mon lit.

– Je vais raccrocher parce que je ne t'entends vraiment plus. Désolé.

– C'est ça, défile-toi comme d'habitude.

OceanofPDF.com

Dix-sept

MAX N'ÉTAIT PAS REVENU dans ce cimetière depuis une quarantaine d'années. Il n'a pas le culte des morts. Chaque fois que l'un des complices de sa jeunesse disparaît, il se fait un devoir de n'assister ni à la mise en bière ni aux obsèques. Il avait dix-sept ans quand il a pris cette décision. Paul, son frère aîné, que le Parti de leur père avait exclu au prétexte qu'il soutenait les réseaux d'aide aux nationalistes africains, venait de faire une chute mortelle dans les Alpes. Jusqu'alors, Max n'avait vu de cadavres que sur un écran de cinéma ou une scène de théâtre. Il lui était difficile d'imaginer que le visage de Paul n'offrirait pas l'espèce d'apaisement à laquelle les acteurs l'avaient habitué. Ce qu'il découvrit ce jour-là en se penchant par-dessus le cercueil l'épouvanta. Dans les mois suivants, sitôt qu'il cherchait à se remémorer Paul, il ne se le représentait qu'affreusement défiguré. Ses morts, et Max en a eu plus que sa part, il a toujours voulu, à compter de ce jour, les conserver doués de vie, les revoir tels qu'ils avaient été au temps où ensemble ils partageaient la peine et la joie. Ainsi sa lecture du *Rouge et le Noir*, alors qu'il venait d'entrer en classe de quatrième, la devait-il à ce frère qui allait signer Armand ses articles contre la ligne de Thorez dans *Clarté*, le mensuel de l'Union des étudiants communistes dont il était l'un des dirigeants. Max vient d'y repenser tandis qu'il relit l'inscription, *Scrisse, Amo, Visse*, que les amis de Stendhal ont fait graver sur son monument funéraire. Depuis qu'il travaille à son scénario, Max a découvert que l'ordre des mots, tel que l'avait fixé l'écrivain, a été inversé. Lui aussi avait vécu et aimé avant d'écrire, et non le contraire. On ne se méfie jamais assez de ses zéloteurs.

– Puis-je vous aider, monsieur?

– A priori non, à moins que je ne trouve pas ce que je cherche.

– Et vous cherchez quoi?

– Au fond, je l'ignore... Il y a longtemps que vous avez ouvert cette librairie?

– Cinq ans bientôt.

– Auparavant, qu'est-ce qu'il y avait comme magasin ici?

– Une mercerie.

– Maintenant que vous le dites, je la revois... Vous êtes contente? Les affaires marchent?

– Le neuf, couci-couça, à cause de la concurrence, mais l'occasion, c'est nettement mieux.

– À une époque, j'ai caressé le projet d'ouvrir une librairie dans ce quartier.

– Vous avez eu raison de ne pas donner suite.

– Voilà une remarque amusante dans la bouche d'une libraire.

– C'est que je suis un cas à part dans le métier. Je vis seule, je travaille seule. Je ne sors jamais. Je ne bois ni ne fume. Je ne m'habille qu'aux Puces. Pas de voiture, pas de maison à la campagne, pas de fil à la patte et pas de...

– Arrêtez, c'est trop! Pensez à vos prochains clients.

– Et si vous étiez le dernier? Il est déjà tard.

– Impossible, mon ombre me suit toujours.

– Eh bien, on lui dira que personne ne m'aime et que je n'aime plus personne.

– Ah, non, pas de littérature ! Ça nuit à mon équilibre nerveux.

– Vous, vous ne vivez pas à Paris.

– Ça s'entend autant que ça? Ce doit être le contrecoup des verres de rhum que je me suis enfilés avant de pousser votre porte.

– Que vous ayez bu n'a aucune espèce d'importance. Quant à votre accent, car vous en avez un, léger mais perceptible, il n'est pas davantage en cause, les provinciaux sont légion dans cette ville. Par contre, vous semblez ignorer que Paris ne favorise pas les liaisons durables.

– Félicitez-vous-en.

– Quoi ? Vous ne protestez pas ? Je vous croyais homme à n'envisager les choses que du bon côté.

– Vous vous êtes piégée, voilà tout.

– Dites-moi donc pourquoi.

– Vous manquez de pratique dans l'usage de la noirceur. Le pessimisme, puisqu'il faut le nommer, ne se résume pas à quelques considérations négatives autant qu'intempestives sur ses propres difficultés. Le pessimisme ne vaut que s'il ferme la porte à l'inespéré et, dans votre cas, convenez que ce serait difficile. Vous me faites plutôt penser à ce que Paulhan disait sur les gens qui cassent un de leurs lacets et qui maudissent aussitôt les fabricants de chaussures. Le pessimisme n'est donc pas à la portée du premier venu. C'est une longue patience. Les prédispositions ne suffisent pas. Il faut avant tout se mettre dans la situation où tout espoir équivaut à une perte de temps. Quand je voulais être libraire, j'avais encore le sentiment de pouvoir être utile. Comme vous, à l'instant, lorsque vous vous êtes proposée de m'aider dans mes achats. Vous devez penser qu'il existe de bons livres, qu'il faut les lire, en un mot vous continuez de miser sur l'avenir. Pas moi. Je me contente d'attendre que le jour s'achève. Après, on verra... Quant à vos idées noires, un coup de gomme, et il n'en restera plus trace. La proximité du cimetière ne doit pas y être étrangère. Déménagez, changez d'air, et nous en reparlerons. Ou alors imitez-moi, buvez. Buvez jusqu'à plus soif, jusqu'à devenir une machine à débiter des lieux communs.

– Vous n'avez pas l'alcool perspicace... Qui vous dit que je n'ai pas, en connaissance de cause, choisi le voisinage de ce cimetière ? Les morts ne posent plus de questions. Ils écoutent sans piper mot. C'est reposant. Et puis, je vous le répète, il y a les livres.

– Vous voulez dire que les livres vous répondent ?

– Comment ? Vous l'ignoriez ?

– Écoutez, je ne sais pas vous, mais moi j'aime la vie parce que je sais qu'elle a une fin. Oh, et puis zut, revenons à l'objet de ma visite dans votre librairie.

– Somme toute, vous vous laissez facilement abuser par les apparences.

– C'est en effet un plaisir que je ne me refuse pas, à ceci près que j'ai tendance depuis peu à peser le pour et le contre.

– Seriez-vous en train de m'avouer que vous devenez lucide?

– Je pense plutôt que je perds le goût du danger.

– Mais c'est cela, la lucidité, admettre que le danger n'est qu'une illusion de l'esprit. Personne à part vous ne souhaite votre perte. Même les femmes. Et Dieu sait qu'elles auraient des raisons de se venger!

– D'où tirez-vous cette impression? Il y a d'autres façons, plus radicales, de se mettre en danger que de courir après une femme.

– Je n'en connais pas d'autre, quand, comme vous, on choisit d'entrer dans une librairie.

– Aurais-je dû préférer une armurerie?

– Une librairie, c'est aussi une armurerie... Vous revenez du cimetière?

– Oui. Mais entre ma visite chez vous et le cimetière, il y a eu une halte prolongée au comptoir du bistrot qui est au coin de la rue.

– Intéressant! Je ne dis pas ça parce que vous avez bu. Mais qu'un pessimiste, qui ne peut s'empêcher d'être amoureux, rende visite aux morts, voilà qui est intéressant et qui donne à réfléchir.

– À quoi?

– Patience. J'essaie de me mettre à votre place.

– Ce n'est quand même pas banal, en ce moment je ne rencontre que des voyants. Hier encore...

– Au risque de vous désobliger, je ne vous vois pas allant vous recueillir sur la tombe d'un être qui vous a été cher, vous êtes trop préoccupé de vous-même.

– Moins que vous ne le pensez.

– Non, vous êtes entré dans ce cimetière en curieux, encore que vous saviez ce que vous cherchiez. Serait-ce la tombe de Charles Fourier? Impossible, vous êtes hostile au bonheur organisé. Donc, écartons Fourier. Pourquoi pas Dumas fils ? Il est cynique, blasé. *La Dame aux camélias* n'a été écrit que pour donner le change.

– Je n'ai jamais réussi à aller jusqu'au bout.

– Alors, il ne reste que Heine ou Stendhal.

– Je vais vous faciliter la tâche. Vous n'auriez pas le livre de Romain Colomb sur son cousin...?

– Bien sûr, Stendhal! À l'approche de la soixantaine, ce qui doit être votre cas, les hommes qui doutent, tout en se le reprochant, y reviennent toujours. Je vous aurais cru plus original.

– J'essaie encore de l'être.

– Mais vous vieillissez.

– Détrompez-vous. Je me sens plus jeune que je ne l'ai jamais été.

– Stendhal aussi.

– Nouvelle erreur. Sans doute l'aurez-vous trop vite lu. Il se savait condamné et il aurait volontiers signé un pacte avec le diable s'il avait pu retrouver ses vingt ans.

– Pas vous?

– Vous ne m'avez pas écouté. Je reconnais avoir vécu plus d'une vie, mais à chaque fois que j'en aborde une nouvelle, et c'est le cas en ce moment, j'oublie les autres.

– Vous mentez.

– Je vous l'accorde, mais qu'est-ce que ça change ? Un comédien aussi ment et pourtant, quand vous le voyez, quand vous l'entendez, vous vous laissez emporter par le personnage qu'il incarne.

– Sauf que vous n'êtes pas un comédien. Vous êtes même loin de l'être puisque vous écrivez vos propres reparties.

– Si au lieu d'être libraire vous étiez juge, j'aurais fort à faire pour établir mon innocence, n'est-ce pas?

– Je vous l'ai dit : je n'aime personne.

– C'est vous qui mentez maintenant.

– Je n'ai pas dû être assez claire. Aimer, pour moi, c'est donner et se perdre... Oublions donc ce verbe aimer qui vous tient tant à cœur et disons plus simplement que je ne m'attache plus à personne.

– Qu'est-ce qui vous permet de penser que personne ne vous aime?

– Mon petit doigt.

– Alors, là, je m'incline. On ne peut rien contre le petit doigt.

– Vous avez une très jolie canne.

– Elle est magique... comme votre petit doigt.

– De quoi vous protège-t-elle ? Des mauvais esprits ?

– Elle fait mieux que ça, elle me prévient des changements de temps. Ainsi je peux vous annoncer qu'il va pleuvoir ce soir.

– Se transforme-t-elle en parapluie?

– Hélas ! non... Alors, ce récit de Romain Colomb, vous l'avez?

– Pas en occasion, mais en reprint. Vous le voulez ?

– Oui, et si vous pouviez me faire un paquet-cadeau, je vous jure de vous envoyer tellement de nouveaux clients que vous serez obligée d'engager une employée.

– Par bonheur, je déteste les paquets-cadeaux. Les livres se suffisent à eux-mêmes.

– Tant pis. Mais j'y pense, auriez-vous aussi *Odile*?

– De Queneau?

– De qui d'autre?

– Ne soyez pas impertinent... Je crois que oui. Elle a de la chance, cette dame. Deux beaux livres d'un coup. Elle va se sentir revivre. Dommage pour vous.

- Erreur, il y a deux dames, si je puis dire. Chacune aura le sien.
- Diable, n'auriez-vous pas fait votre choix?

OceanofPDF.com

Dix-huit

LE TÉLÉPHONE SONNE. Max jette un coup d'oeil à sa montre. Ce doit être Jenny, elle va se décommander, tant mieux. Il décroche. Il s'est trompé. C'est Schmidt qui lui résume d'une voix ennuyée le dossier scolaire de Laura: le parcours typiquement banal de la bonne élève, premier accessit au concours général de français, mention très bien au bac, une des mieux notées de sa khâgne, a toutes les chances d'intégrer Normale, franchement qu'est-ce qui t'excite là-dedans? Rien, sauf que j'ai un faible pour les bûcheuses surtout quand elles enlèvent leur petite culotte, répond Max. Ne flashe pas trop sur elle surtout, c'est Bronstein qu'elle lit de préférence à Sade. Pardon? Eh oui, mais ce n'est pas tout. Le seul élément cocasse dans cette histoire, poursuit Schmidt, c'est que ta khâgneuse a Martinet en philo. Je ne vois pas ce qui te fait poiler là-dedans, Martinet cumule tous les emplois dans la famille sectaire. Justement, c'est ça qui est jubilatoire. Sous-titre, je ne comprends pas. Tu n'as pas l'air de savoir que ton fantasme en jupons milite à Lutte Ouvrière, alors imagine ce que ça doit donner avec Martinet, VRP de la boutique Lambert. Qu'est-ce que tu déconnes, Schmidt, LO se méfie de tout ce qui pense, tu es sûr de toi? Absolument. À ce compte-là, la classe ouvrière est foutue, bon, mais merci, Schmidt, et à un de ces quatre. Après avoir raccroché, Max regarde de nouveau sa montre, puis allume une cigarette et monte le son de la télé. Laura en clone d'Arlette, nous voilà bien, il va falloir que je révise mes classiques. Tiens, ma canne ne s'est pas trompée, il pleuvra cette nuit. Et si j'abandonnais maintenant que je sais où je vais ? Pas question. Sans les deux sœurs, je me connais, je ne finirai pas ce scénario. En fin de compte, c'est Zola qui avait raison. Si tu ne montes pas dans la locomotive, autant rester en gare et observer les voyageurs qui arrivent ou qui partent. Zola! Putain, d'où je le sors, celui-là ?

- Je suis en retard.
- Qu'importe, l'essentiel est que vous soyez là, devant moi, et que je...
- Je suis venue à pied, et j'ai oublié l'heure.
- Vous voulez boire quelque chose?
- Non, merci. Vous avez remarqué?
- J'allais le dire. Le blanc vous va à ravir. Je suis ébloui.
- N'exagérez pas.
- Je peux tout de même dire que...
- Contentez-vous de me remercier pour m'être pliée à votre caprice.
- Ce n'est pas à moi de le faire mais à vous.
- Pardon?
- Mais oui, si je n'avais pas insisté, vous ne porteriez pas cette robe. Les pantalons, c'est bon pour les autres. Celles qui n'ont pas de jambes.
- Je n'aime pas beaucoup vous entendre parler de cette façon. Je suis une femme, ne l'oubliez pas.
- C'est vous qui l'oubliez. Certes, vous êtes une femme, mais vous n'êtes pas toutes les femmes, comme je ne suis qu'un homme, et sûrement pas tous les hommes. Les catégories, les communautés, les familles, quelles qu'elles soient, me répugnent.
- Ça veut dire quoi, ça? Que je dois vous plaire, point barre?
- Jenny, ne cherchez pas à me donner le mauvais rôle. Ce n'est pas à moi que vous devez plaire mais à vous-même. Si vous ne tirez pas de plaisir de ce que vous êtes, si vous ne jouissez pas de votre singularité, vous finirez par vous détester. Apprenez donc à vous aimer.

Voilà une soirée qui commence mal.

- Je me tais.
- Oui, c'est ça, taisez-vous. Vous parlez trop d'ailleurs. Je ne suis pas montée dans cette chambre pour subir vos discours. Bien sûr que je me sens belle et désirable dans ma robe, bien sûr que je l'ai misé pour qu'on me regarde, qu'on me convoite, qu'on mouille, qu'on bande pour moi. Je

suis trop crue? Je vous choque? J'espère que oui, car mon plaisir, je ne le prends pas devant un miroir.

– Avec moi, ce sera à vos risques et périls. Eh bien, qu'attendez -vous pour retirer votre robe?

– Non, c'est à toi de le faire, Logane.

OceanofPDF.com

Dix-neuf

JENNY S'EST ASSOUPIE au creux de l'épaule de Max. Lui ne dort pas. Il réfléchit. La respiration silencieuse de la jeune femme l'intrigue. Toute trace d'animalité fébrile semble l'avoir quittée. Ni soupirs, ni gémissements. Cette quiétude jure avec l'image qu'il s'en est faite pendant qu'elle prenait possession de son corps. La conquérante aurait-elle déposé les armes ? Sans autre bruit que le sifflement du briquet, Max parvient à allumer une cigarette. Les premières bouffées ne dissipent pas son malaise. Entre les mains de Jenny, il s'est contenté de suivre le mouvement. Il a été un amant sans initiative. Il n'a su que lui faire maladroitement écho. Aussi finit-il par se convaincre que Jenny aurait pu tirer son plaisir de n'importe quel homme. Ou de n'importe quoi. Oui, c'est ça, il n'aura été qu'un godemiché. Une illusion. Rien de plus. Comme chaque fois qu'il regrette son manque d'audace, Max en vient vite à en attribuer la faute à autrui. C'est aussi chez lui le signe de la débandade. Un mauvais sourire se dessine sur ses lèvres. Demain, à l'évidence, ils ne seront plus ensemble. La cigarette lui brûle soudain les doigts, il la jette dans le verre de gin qu'il sirotait avant que Jenny frappe à sa porte. Il ne lui reste plus qu'à réveiller la jeune femme et entamer le sempiternel processus de séparation. En même temps qu'il retire son épaule, Max se penche vers elle, la regarde et découvre presque sous le sein droit une petite auréole de chair tuméfiée. La marque indélébile d'un coup de feu, sans doute une balle de 6,35, voire d'un calibre inférieur. Comme transfiguré, Max effleure d'un baiser léger la cicatrice. Son imagination rattrape le temps perdu. Avec force. Elle lui dicte sa conduite. Tu ne peux que tomber amoureux d'une femme que la mort a mordue. Ça sonne trop bien pour que Max se juge ridicule. L'imagination a toujours raison. Pas question d'attendre que Jenny ouvre les yeux. Autant profiter de la situation et lui refaire l'amour alors qu'elle est sans défense et qu'il s'est résolu à prendre le risque de se dévoiler.

- Je n'en reviens pas.
 - Moi non plus.
 - On recommencera?
 - J'ai faim.
 - Moi pareil, mais sans doute pas de la même chose.
 - Cette chose-là, tu ne l'obtiendras qu'après le dessert.
 - On ne peut pas se faire monter à bouffer dans la chambre ?
 - Je crains que non. Ce n'est qu'un hôtel.
 - Mais ils servent des petits déjeuners. Il leur reste peut-être du pain, des croissants, des oeufs, que sais-je?
 - OK. Je téléphone... Allô, c'est la chambre 27. Dites-moi, est-ce qu'il vous serait possible de me préparer une omelette?... Oui, je comprends, vous n'êtes pas équipés pour. Et du fromage, vous en avez ? Non. Quoi? Que de la confiture et du beurre! Mais j'en fais quoi si vous manquez de pain?... Des biscottes! Bon, d'accord mais mettez-en beaucoup. Et apportez aussi une bouteille de sauternes... Ça non plus, vous n'en avez pas. Décidément ! Alors, mettez du porto. Je suis sûr que vous en trouverez au bar. Excellent. Je vous attends... Voilà, c'est réglé, ma chère. Façon de parler parce qu'on ne va pas risquer l'indigestion.
 - Je suis quoi, moi ici? Une clandestine?
 - Je n'allais tout de même pas lui raconter ma vie.
 - Elle ne te plaît pas, ta vie ?... À part ça, dans le minibar, il n'y a pas de cacahouètes? C'est super-énergétique.
 - Des cacahouètes avec de la confiture, mais où as-tu appris à manger?
 - Dans un bordel du Moyen-Orient.
 - Impossible, je t'y aurais rencontrée.
- Parce que tu les as tous fréquentés?
- Et où crois-tu que j'ai appris ce que tu as paru apprécier.

– Il se calme, le Logane. Il n'est pas encore sur le podium. Il a juste franchi les éliminatoires.

– Encourage-moi, et tu verras.

– Ah, les mecs, tous les mêmes!

– Il est indubitable qu'on est tous outillés pareil, mais, comme disait mon père, ce n'est pas l'outil qui compte, c'est l'ouvrier.

– Tiens, je croyais que tu n'aimais pas ton père.

– C'était une figure de style.

– Tu me plais, Logane.

– Tu vas longtemps m'appeler comme ça?

– Aussi longtemps que tu ne me reprendras pas dans tes bras.

– Dis-moi, jenny...

– Tu peux m'appeler Monfray si ça te chante.

– Surtout pas, j'aurais l'impression de coucher avec une copine d'atelier... Donc, Jenny, c'est quoi cette cicatrice, là sous ton sein?

– Une erreur.

– On s'est trompé de côté en effet. Mieux aurait valu viser le coeur...

– Voilà pourquoi j'ai parlé d'une erreur, et non d'un crime.

– Je suis déçu.

– Il y a des erreurs tragiques.

– Je reprends espoir. Allez, raconte.

– Ça ne va pas te plaire.

– Mens alors.

– Inutile. Écoute, du temps où je pensais faire une carrière sportive, j'ai pris un amant. Ce n'était pas mon premier, rassure-toi, encore qu'ils n'aient pas été nombreux, mais celui-là était marié, père de famille et tasciste.

– Là, ça me passionne.

– J'ignorais qu'il était fasciste, je ne l'ai découvert qu'au bout de quelque temps.

– Un lepéniste, ça se reconnaît pourtant vite.

– Ne mélange pas tout. Ce mec n'avait rien d'un gueulu de comptoir. Il ne supportait pas le Front national si tu veux savoir. Il le trouvait trop steak frites, trop vulgaire. Non, lui, comme il me l'a expliqué la fois où il s'est découvert, il était carrément nazi. Bien que membre d'aucun parti, il animait un groupe d'études où se coudoyaient, m'a-t-il dit, d'anciens marxistes et des nostalgiques de la croix gammée.

– Un rouge-brun. Il n'était pas d'origine russe, par hasard?

– Non. Pas que je sache. En tout cas, son nom était typiquement français. Ça m'emmerde de te raconter tout ça, tu vas avoir une fausse idée de moi, la conne amoureuse qui se laisse manipuler, alors que je te jure que je ne restais avec lui que parce que...

– Que parce qu'il te baisait bien?

– Très drôle!

– Excuse-moi. Continue.

– Je reprends, je ne restais avec lui que parce que je voulais savoir si un homme pouvait me satisfaire.

– Précise sinon je vais interpréter de travers.

– Pourquoi? Tu as parfaitement compris. Avant ce facho, j'ai dû coucher... trois fois avec un homme. C'étaient des types de mon âge, je les avais trouvés décevants. Plus en tout cas que les filles avec qui j'avais épuisé ma puberté. Du coup, entre dix-huit et vingt-cinq ans, je n'ai eu que des amantes. Ça, ça doit te faire bander? Fais voir... Dis donc, tu n'es pas comme les autres, toi, Logane. T'entends, on tape à la porte.

– Posez le plateau devant la porte, s'il vous plaît.

– Il me faut votre signature, monsieur.

– Je ne peux pas vous la donner, je viens de me couper et je pisse le sang.

– Voulez-vous que j'appelle SOS-Médecins ?

– Inutile, je m'en tirerai tout seul... Glissez la note sous la porte, je vous la descendrai.

– Avant six heures du matin parce qu'après je suis remplacé.

– Promis.

– C'est du porto blanc, monsieur, il n'y avait plus de rouge.

– Ça fera l'affaire, merci.

– J'aurais pu y aller, Logane.

– Pour qu'il se rince l'œil, et puis quoi encore?

– Je peux quand même récupérer le plateau maintenant ?

– Non, continue ton histoire.

– J'en étais où? Ah oui, j'aime les femmes, et donc pendant que je testais mon amant le fasciste, oui, c'est ça, je le testais, j'ai rencontré une black.

– Et il vous a trouvées ensemble?

– Non, c'est moi qui lui en ai parlé quand j'ai décidé de ne plus le revoir. Voilà mon erreur. Quand il a appris qu'elle était noire, il a pété un câble et je me suis tirée en vitesse. Quinze jours ont passé, il avait disparu, je suis allée en boîte avec ma copine, sans me rendre compte qu'il nous suivait. C'est à la sortie qu'il s'est montré. Il l'a d'abord insultée, puis il a essayé de me battre mais comme je sais me défendre, il a brandi une arme en hurlant qu'il allait se payer une négresse et que l'Occident tout entier l'en féliciterait. J'ai voulu lui arracher son revolver, et le coup est parti. Voilà.

– Tu veux que je lui fasse mal? Très mal?

– Avec ta canne?

– Dis-moi son nom.

– C'est fini. Il a fait de la taule, et quand il en est sorti, sa femme a exigé le divorce et il est parti à l'étranger.

– L'étranger, ça n'existe plus aujourd'hui. Où qu'il soit, on peut le retrouver.

– Arrête avec tes fantasmes machistes.

– Jamais ce mot dans ta bouche lorsque tu parles de moi... Tu as une aventure, en ce moment?

– Oui.

– Merde, je vais être jaloux.

– Il s'appelle Logane, il a le ventre vide et la tendresse en berne.

OceanofPDF.com

Vingt

MAX NE PEUT PLUS Y RÉSISTER, le mensonge qu'il a sur le bout de la langue s'impatiente. Quand il a proposé à Jenny de la raccompagner à pied jusque chez elle, il était pourtant loin de soupçonner qu'il se laisserait aussi vite tenter. La nuit, qui ne s'était achevée qu'aux premières heures de la matinée, avait scellé le pacte dans l'entremêlement et la satisfaction de leurs vices. L'un et l'autre s'étaient, au fil de leur jouissance, désenglués des faux-semblants grâce auxquels chacun espère, en dépit du fossé des générations, se protéger des diktats de la foule. Lorsqu'ils s'étaient réveillés au beau milieu de l'après-midi, ils n'avaient éprouvé ni honte ni rancune de se retrouver ainsi dépourvus de leurs masques. Singeant le pèlerin touché par la grâce, Max renonça à sa canne et l'accrocha, telle une relique, sur le portemanteau de l'entrée, tandis que Jenny, bien aise de pouvoir exhiber des épaules marbrées de bleus, nouait autour de sa taille le pull de laine angora qu'elle aurait dû enfiler si elle avait prêté attention au bulletin météo. Une fois hors de l'hôtel, le couple s'était jeté sur d'énormes sandwiches grecs débordants de frites grasses qu'ils dévorèrent sur les marches de l'Opéra Bastille, assis au milieu des touristes éternellement fourbus, des voleurs satisfaits d'avoir échappé aux vigiles de la Fnac et des dealers à l'affût. Comme annoncé, le fond de l'air s'était rafraîchi, quoique le soleil eût repris l'avantage sur la pluie. Jenny frissonna avant de se blottir contre Max qui imita alors le père qu'il n'était pas en voulant obliger la jeune femme à se montrer raisonnable. Il obtint en retour un éclat de rire dont il n'aurait fait qu'une bouchée s'il n'avait pas craint de scandaliser le monde alentour. Jusque-là donc, Max n'avait eu d'autre projet que de renouveler, sans souci d'un quelconque emploi du temps, les heures qu'il venait de vivre. Il pensait qu'il en irait de même pour Jenny. Elle déserterait le lycée, il oublierait son scénario, et plus rien ne compterait sinon l'apprentissage en commun du cannibalisme. Mais, alors qu'ils remontaient le boulevard Richard-Lenoir, Jenny s'était brusquement inquiétée de savoir comment ils pourraient s'organiser à la rentrée des classes. Logique, s'était d'abord dit son amant non sans

amertume. Puis, l'égoïsme avait pris le relais. Des paroles déplaisantes chassèrent bientôt les images de la nuit, Max ne tardant pas à se persuader que la jeune femme le sacrifiait au profit de ces règles sociales qu'il affecte de mépriser dès lors qu'elles ne le concernent pas. Il chercha comment l'en punir. Et il vient de trouver. Encore faut-il que Jenny y mette du sien.

– Autre chose, ce soir, ce sera peut-être difficile. Tu comprends, je dois ménager Laura.

– Tiens, je l'avais oubliée, celle-là.

– C'est ma sœur, et je l'aime.

– Plus que moi?

– Parfois, tu me donnes envie de te mentir.

– Tu lui racontes tout à ta sœur?

– Si tu veux savoir si elle est au courant de ma vie amoureuse, c'est non. Mais je le ferai plus tard, au bon moment. Je ne veux pas l'influencer.

– De toute manière, pour ce soir, c'est sans importance. Je ne te l'ai pas dit parce que tout est allé trop vite, mais je prends tout à l'heure le dernier TGV pour Montélimar.

– C'est quoi, cette farce?

– Je rentrerai au plus tard mercredi ou jeudi prochain. Tu comprends, je suis parti d'Ardèche en laissant tout en plan. Et comme je vais rester à Paris au moins cinq à six semaines, je dois moi aussi m'organiser, ne serait-ce qu'en obtenant de mon voisin qu'il s'occupe du jardin.

– Tu as un jardin, toi ? C'est drôle, je ne te voyais pas en train de faire pousser des légumes.

– Je suis assez conformiste, j'élève des poules et je cultive mon lopin de terre comme n'importe quel citoyen reconverti dans le ruralisme.

– Ça y est, tu recommences à dire n'importe quoi.

– Tu as raison sur ce point. Le rayon conserves des supermarchés me suffit. Reste qu'il faut couper l'herbe et que si je ne prends pas mes dispositions, en juillet, tout sera envahi.

– Téléphone.

– Encore une fois, tu as raison. Un coup de fil suffirait sauf que j'ai aussi besoin de ma doc pour écrire le scénario, et que je dois en conséquence trier entre ce que j'emporte et ce que je laisse.

– Tu en as vraiment besoin ? J'avais cru comprendre que tu faisais œuvre d'imagination.

– Mais que serait l'imagination sans références au réel ?

– Un mensonge plus beau que la vérité.

– Me serais-je trompé? Ne m'avais-tu pas dit que tu enseignais l'éducation physique?

– Ne te défile pas. Dis-moi plutôt pourquoi soudain j'ai l'impression que quelque chose est en train de changer sans que je sois capable de dire quoi?... Merde, j'ai froid.

– Tu n'avais qu'à m'écouter, enfile ton pull.

– Et toi, Logane, tu m'aimes?

– Tu as vu ma gueule? De quoi j'ai l'air?

– Pourquoi ai-je froid, alors?

– Bon sang, passe-le, ce foutu pull!

– Aide-moi.

– Je ne vois pas comment. Ce n'est ni une veste ni un manteau...

– Cette nuit, tu aurais su.

– Jenny, ne fais pas ta mauvaise tête.

– Merci.

– Tu ne te sens pas mieux?... Il te va bien, ce pull.

– Banalités, banalités. Allez, quittons-nous là. Inutile que nous tombions sur Laura.

– Qu'est-ce que tu racontes? Au bas mot, on est encore à dix minutes de chez toi.

– Non, c'est mieux comme ça. Au fait, reprends tes livres. Je ne lis que les magazines sportifs.

– Donne-les à Laura.

– Cours, Logane, tu as un train à prendre.

OceanofPDF.com

Vingt et un

QUE VA-T-IL FAIRE DE SA LIBERTÉ? Sitôt qu'il s'est posé la question, Max a failli rebrousser chemin et se précipiter à la poursuite de Jenny. Il ne s'en est senti ni l'énergie ni le cran. Outre qu'il a recommencé à boiter dans les minutes qui ont suivi leur séparation, il a jugé trop risqué d'avouer à la jeune femme qu'il ne lui avait menti que parce que son manque de disponibilité contrecarrait ses propres plans. Jenny l'interpréterait avec raison comme la preuve qu'il s'était jusqu'alors payé de mots. Ne lui avait-il pas juré que leur relation, il n'avait pas osé dire le seul mot qu'elle attendait, ne s'approfondirait que dans la reconnaissance et l'affirmation de leur liberté respective? C'était un rien pompeux, mais Max n'est à l'aise qu'avec l'obscénité. Si parler de cul lui est naturel, il ne parvient à exprimer ses sentiments, quand il se décide à sauter le pas, qu'en usant de ce lyrisme dont a été si friande sa génération, grande consommatrice d'Aragon et de Malraux. Jenny avait-elle malgré tout compris ce qu'il avait cherché à lui dire? Il le pense puisque, au lieu de persister dans la moquerie, attitude qu'il ne déteste pas, la jeune femme avait pris le visage de son amant entre ses mains et l'avait serré très fort, presque cruellement, avant de poser ses lèvres sur les siennes pour un baiser de possession. Et à présent, par sa faute, la guerre menace. Max ne peut plus faire marche arrière. Il va devoir de nouveau se battre, lui qui rêvait d'une trêve sans fin.

- Logane! Mais d'où tu sors, fils de pute?
- D'un taxi.

– Merde, quinze ans ! Tu parles d'un bail... Tu sais qu'on t'a cherché partout?

– Apparemment pas là où il fallait.

– Tu t'étais exilé chez les Asiates?

– Presque... Sur la rive gauche de la Seine. Mon père disait toujours que, pour se planquer, Paris est encore le meilleur des endroits.

– Quoi? Tu n'as pas quitté la ville durant toutes ces années-là?

– Je l'ai quittée, mais après une dizaine de mois, le temps que ça se tasse.

– Dis donc, comment t'es-tu débrouillé pour me trouver?

– J'ai lu un papier sur ton restaurant dans *Pariscope*.

– Celui de la semaine passée, pas celui de cette semaine.

– Sans doute puisque que je l'ai acheté dimanche dernier à la gare de Lyon.

– Tu as appris pour Larbi?

– Je lis les journaux... même avec retard.

– Tu aurais pu te manifester.

– Je ne vais jamais aux enterrements. Et puis, ça devait grouiller de flics.

– De quoi tu avais peur Ils n'ont jamais su que tu existais.

– Détrompe-toi, ils savaient, mais ils ne devaient rien avoir de concret contre moi.

– Grâce à qui? Grâce aux frères Kader, enculé.

– C'est vrai, vous auriez pu me donner et vous ne l'avez pas fait.

– On a le respect de la parole donnée, nous.

– Peut-être espériez-vous aussi me voir revenir avec mon miraculeux carnet d'adresses, une fois la tempête passée?

– Tu me cherches? C'est pour ça que tu refais surface ?... Si ça te chante, on peut régler ça dans l'arrière-salle.

– Calme-toi, je me contentais de réfléchir à voix haute sinon...

– Tu me crois ou tu ne me crois pas?

– Bien sûr que je te crois.

– Mais de quoi tu as vécu tout ce temps?

– Au début, de ce qui restait de ma part.

– Et après?

– J'ai repiqué au théâtre quelque temps comme acteur, mais ça n'a pas marché, et du coup j'ai surtout écrit des trucs alimentaires.

– Pas sous ton nom, on l'aurait su.

– J'ai fait le nègre. Tu sais ce que c'est un nègre? C'est un mec qui écrit les bouquins des autres.

– Ça gagne?

– Ça peut.

– T'as écrit quoi?

– Arrête, tu ne lis que les relevés bancaires.

– Même pas, j'ai un comptable maintenant... Putain, on a connu de grands moments ensemble, pas vrai?

– Vous ne m'en voulez pas?

– Tu es venu ici en pensant qu'on allait te saigner?

– C'était du domaine du possible.

– Y a pas de raisons. Plus d'une fois, tu nous avais prévenus que tu arrêteras à ton heure, quand tu en auras ta claque. Tu avais un mot pour ça, tu t'en souviens?

– Non.

– C'est un mot qu'on n'entend pas souvent dans notre business. Un mot pour *Questions pour un champion*. Je ne l'ai pas oublié. Tu étais un dilettante... Voilà ce que tu disais, je suis un dilettante ! Même que, la première fois, Musse avait cru que tu étais une flotte. Il n'avait entendu que la dernière syllabe, tante...

– Et Musse, il va ?

– Tu mens alors, tu ne Es pas les journaux. Ça a fait tous les gros titres en novembre 95. Mon frangin a pris vingt ans incompressibles.

– En 95, dis-tu. Attends voir, où j'étais pour ne pas l'avoir su ? Ah oui, j'étais à Cuba.

– Tu y faisais quoi ? Du trafic de cigares ?

– C'est plutôt l'héro, là-bas. Non, j'avais suivi une femme, une Canadienne, qui gérait deux hôtels.

– Tu tenais la table de jeu ?

– Je n'ai plus touché aux cartes depuis le jour où Bellaïche m'a sorti une quinte flush à pique alors que j'avais tiré la même à cœur... Mais toi, en dehors de ce restaurant, qui a l'air de marcher, félicitations, tu bricoles dans quoi maintenant ?

– Avec l'âge, un frère mort et l'autre à Poissy, je me suis dit qu'il fallait se ranger. Surtout avec la jeune génération qui défouraille l'artillerie lourde pour cent grammes de shit... Ça ne rigole plus. Pas comme nous, hein ?

– Vous, je ne sais pas, mais moi, en effet, notre association m'a changé les idées.

– Je me rappelle encore le jour où tu as débarqué à Barbès en nous annonçant que tu allais nous ouvrir les portes du Tout-Paris. Tu ne manquais pas de culot, venir seul, sans protection, sans recommandation, discuter affaires avec les chiens enragés qu'on était à cette époque. C'est ce jour-là qu'on aurait pu te découper en tranches. Mais, va savoir pourquoi, tu as plu à Larbi.

– Il ne t'a jamais dit pourquoi ?

– Faut croire que non... Et quel genre de truc il pouvait y avoir entre vous ?

– Un petit truc.

– Raconte.

– S'il te l'a caché, c'est qu'il avait ses raisons...

– Il est mort. Tu ne le trahiras plus. Et puis, ça ne sort pas de la famille.

– Je connaissais Larbi. Je l'avais remarqué en 68. Il faisait partie des Katangais à la Sorbonne.

– C'était quoi, ça, les Katangais?

– Une sorte de service d'ordre parallèle qui s'était imposé aux étudiants.

– Tu me charries? Larbi avec les frometons à lunettes?

– Pas avec.

– Mais tu viens de dire le contraire.

– Tu as mal compris. Larbi n'en avait rien à cirer des assemblées générales, des discussions à perte de vue, des grands principes, non, lui, ce qui le branchait, c'étaient les manifs. Casser du flic, voilà ce qui lui plaisait.

– En 68, j'avais quatorze ans et Musse dix-sept, et pour autant que je me souviene, Larbi était en taule.

– Sans doute l'avait-il été, mais peut-être qu'il en est sorti juste au moment où les manifs ont démarré? Toujours est-il que je l'ai quelquefois croisé dans les couloirs de la Sorbonne, et une fois on s'est même battus côte à côte.

– J'en toucherai deux mots à Musse, il sera sur le cul.

– C'est la vie.

– Tu l'as dit. Je t'offre un verre?

– Volontiers.

- Tu bois toujours autant?
- Il y a encore deux heures, je pensais arrêter. Mais là je suis décidé à me poivrer salement. Au moins les quatre, cinq prochains jours.
- Une coupe de champe?
- Non. Du whisky. Pour que ça fasse plus vite effet.
- Et à part ça, qu'est-ce qui t'amène?
- Un journaliste.
- Tu ne travailles pas pour la presse, merde? Sinon direction la porte. Les cafards, on n'en veut pas ici.

- C'est lui qui travaille sur vous et, incidemment, sur moi.

- Je t'écoute.

OceanofPDF.com

Vingt-deux

VOILÀ DEUX BONNES HEURES que Max écrit mais qu'il ne garde rien. Lorsque Ali l'avait déposé devant son hôtel, il était plus de minuit. Personne ne l'avait appelé. Un moment, tandis qu'il enchaînait whisky sur whisky à la table du plus jeune des frères Kader, il avait craint que, désireuse de mettre à profit son absence pour lui laisser un message de rupture, Jenny eût découvert qu'il n'avait pas quitté Paris. Grand seigneur, Ali l'avait laissé emporter le restant de la deuxième bouteille. Max l'avait finie en compagnie des *Mémoires d'un touriste* dont il relut les dernières pages à voix haute, sinon ses yeux noyés de larmes s'y seraient refusés. Puis, la fatigue ajoutée au chagrin fit son œuvre. Le sommeil l'avait emporté, pas aussi profondément cependant que s'il s'était réconcilié avec lui-même. Et donc, vers neuf heures du matin, il s'est réveillé en sursaut. Mais sans gueule de bois, ni douleur à la hanche. Aussi n'a-t-il pas cherché à se rendormir et, après s'être fait monter du café, l'avoir bu et s'être douché, a-t-il branché son ordinateur. Il avait un message. Pas de Jenny à laquelle il n'avait pas donné son e-mafl, mais de Meyer. Il datait de la veille. Le dîner de vendredi, c'est-à-dire d'aujourd'hui, était reporté à dimanche. Le con, il va nous imposer une table ronde sur les résultats du premier tour. Qu'il ne compte pas sur moi, je me fous de Chirac et de Jospin. Sans prendre le temps d'y réfléchir, Max a commencé de taper sa réponse avant de s'interrompre tout aussi subitement et de fermer sa boîte d'envoi. Un instant, il a songé à sauter par la fenêtre. Il s'est levé, il a tiré les doubles rideaux, la lumière du jour l'a ébloui, et il est parti d'un grand éclat de rire. Après s'être rassis, il a cliqué sur l'icône Scénar. C'est vrai que ça tient le coup, mon truc. Ne pas continuer serait stupide. Il a donc essayé de s'y remettre. Sans succès. À l'instant, Max vient de se relever et de s'emparer du livre de Jean Prévost, *Z.a création chez Stendhal*, dont le sous-titre, *Essai sur le métier d'écrire et la psychologie de l'écrivain*, l'a toujours snobé. Quel toupet en effet que de vouloir cerner un tel sujet en à peine moins de quatre cents pages, se répète-t-il pour la énième fois en l'ouvrant au hasard. Il cherche une citation qui pourrait lui redonner

l'impulsion. Il erre d'une page à l'autre sans être accroché par quoi que ce soit, mais il persiste. La chance est en compte avec lui. Page 185, elle se montre enfin généreuse. « On peut tout acquérir dans la solitude, avait écrit Stendhal, hormis du caractère. » Max se remet aussitôt au clavier.

– Répète...

– Ne compte pas sur moi dimanche, Meyer.

– Tu joues les stars?

– Non, puisque je ne viens pas.

– Tu rateras quelque chose. Tracy sera des nôtres.

– Ce ne pouvait être pire.

– Tu en connais beaucoup des intellos qui ne se sont pas reniés ces dernières années?

– Autant que des producteurs.

– Tu sais avec qui il vit, Tracy, en ce moment?

– Je m'en tape.

– Ne sois pas si péremptoire... Il vit avec la sœur d'Ingrid Mortensen.

– Cette dame a mauvais goût.

– Elle ressemble comme deux gouttes d'eau à sa sœur sauf qu'elle est psychanalyste au lieu d'être actrice.

– Alors, Tracy et elle vont bien ensemble.

– C'est parce que tes copines ne peuvent pas se rendre libres dimanche que tu renonces?

– Je n'aime pas ce mot de copines.

– Putes, tu préfères?

– De beaucoup.

– Sinon, elles seraient venues si l'on s'était vus ce soir?

– Où je vais, elles me suivent.

– Bref, pour dimanche, c'est non.

– C'est pour ça que je t'appelle, Meyer, pour te dire non.

– Tu avances?

– Ça prend forme... Et question changement d'hôtel, on en est où?

– Lundi, ou mardi au plus tard, tu déménages. C'est réglé avec mon oncle. Par ailleurs, hier, j'ai vu mes partenaires. Je leur ai servi un baratin de première, et du coup ils ont accepté le marché. Tu es content?

– Je te le dirai quand je verrai mon nouveau contrat et le chèque qui va avec.

– À propos, j'ai déjà mis ma secrétaire sur le dossier de demande d'aide à l'écriture, et elle a besoin de quelques renseignements te concernant.

– Quoi?

– Il s'agit de ton curriculum vitae.

– C'est une fiche de police qu'elle remplit?

– Au fond, je ne sais pas grand-chose sur toi. Après ta période agitée du bocal, tu vois que j'ai des lettres, j'ai du mal à me repérer, singulièrement entre 74 et 81. Et je ne suis pas le seul dans ce cas. Même Tracy, avec qui j'en ai parlé, est dans le noir. Pourtant rien ne lui échappe.

– Vous n'avez qu'à répondre que j'ai été interné à ma demande dans une clinique psychiatrique.

– Tu veux qu'on se plante?

– Invente. Dis que j'ai navigué. C'est chic, ça, un écrivain voyageur. Et puis non, dis la vérité. Dis que j'ai fait du fric.

– Avec quoi?

– Dans le conseil aux entreprises en voie de développement.

– Pas question. La commission ne donne qu'aux pauvres.

– J'ai trouvé.

– J'écoute.

– Écris que j'ai été infirmier volontaire dans une quelconque ONG. Un artiste qui se dévoue pour les causes humanitaires, voilà qui devrait exciter la bonne conscience des mécènes, non?

- Sauf que ce n'est pas une activité très littéraire.
- Eh bien, mets ce que tu veux, Meyer, je signerai les yeux fermés.
- Fais un effort pour dimanche. Bon sang, tu aimais ça, refaire le monde!
- Justement, je l'ai refait, et il ne me plaît pas plus qu'avant puisque Tracy ne l'a toujours pas quitté.
- Plus teigneux que toi, on ne trouve pas.
- N'est-ce pas?

OceanofPDF.com

Vingt-trois

EN FIN D'APRÈS-MIDI, après s'être attardé à la librairie Corti d'où il est ressorti avec un pamphlet de Georges Picard, Max pénètre dans le jardin du Luxembourg. Il a repris sa canne et ne s'est pas rasé. Il fait enfin son âge, et même davantage. Bien que son interition première ait été de descendre jusqu'aux courts de tennis, il y renonce à cause de sa hanche et s'assoit sur la première chaise de libre qu'il aperçoit en bordure du bassin. Il allume une cigarette, en tire une bouffée, la trouve amère, le foie sans doute, mais ne l'écrase pas. Souvent il ne fume et ne boit que pour mortifier son corps. Ça ne date pas d'hier. Ça remonte au temps où il prenait en tout le contre-pied des opinions familiales, et pas que dans le domaine de la seule politique. Les siens prônaient-fls les vertus du vivre sain que le jeune Max tombait dans l'excès inverse, même qu'une fois Police Secours l'avait ramassé rue Cujas alors qu'il dormait dans son vomi et l'avait, grâce à son carnet de correspondance, ramené chez ses parents qui en avaient profité pour vider sa musette de l'US Army et découvrir que leur butor de fils ne s'éclatait qu'en mélangeant la colle à l'éther. Ceux-là, ce père et cette mère qui considéraient toute marque d'affection comme une faute, il ne regrette pas de les avoir torturés, encore qu'il ne soit pas parvenu à se convaincre que sa conduite les ait réellement affligés. Ils avaient la peau si dure. Lui aussi d'ailleurs, à bien y réfléchir. On est toujours le fils de quelqu'un, toujours un héritier, quoiqu'on en rabatte en adoptant pour principe que nul n'est responsable de ses parents. Max voudrait les chasser de son esprit, mais il redoute que Jenny les remplace. Quitte à broyer du noir, autant que ce soit en se donnant le beau rôle, celui de la victime, plutôt qu'en se retrouvant dans la position du coupable. Il sort de sa poche *Le Monde* qu'il parcourt sans s'arrêter aux pages politiques ni aux avis de décès, le travers, paraît-il, des gens qui vieillissent. Il n'a plus personne sur qui verser des larmes, et la mort de ses ennemis l'indiffère. Il ne les hait, on le sait, qu'en bonne santé et en situation enviable. Tel celui-ci, maoïste reconverti dans le commerce culturel, dont la photographie en aventurier rimbaldien saute

aux yeux de Max. Encore un qui cultive ses souvenirs de jeunesse à la manière d'une rente perpétuelle. Les quelques lignes de l'apologie que Max est en train de lire suffisent cependant à le nettoyer de son vague à l'âme. Ça défile dans sa tête. Tant que des individus de cette espèce, se dit-il, occuperont le devant de la scène, accroche-toi à ton strapontin. A défaut de ruiner un si piètre spectacle, satisfais-toi de le siffler jusqu'à ton dernier souffle. Holà, du calme, Logane, se raisonne-t-il tout aussitôt, voici que tu fais ton imprécateur. Sois plus modeste, plus méchant aussi, sinon bientôt tu seras abonné aux récriminations. À quoi sert de condamner si tu n'exécutes plus la sentence?... Max est sur le point de jeter le journal quand son regard accroche, plus bas dans la page, un entrefilet. A moins de cinq cents mètres de là, une salle de cinéma consacre l'essentiel de sa programmation à l'œuvre de Jean-Pierre Melville. Max a vu tous ses films, les a beaucoup aimés, surtout *Le Deuxième souffle*. Heureux hasard, cette tragédie d'un temps disparu est inscrite au programme d'aujourd'hui d'ici moins d'une petite heure, constate-t-il en regardant sa montre. Max allume une autre cigarette, elle lui paraît plus agréable que la précédente.

– Ali, tu m'autorises à passer un coup de fil?

– Ça ne peut pas attendre? On a des choses sérieuses à discuter.

– Je me doute que tu ne m'as pas demandé de passer pour m'offrir une autre bouteille de whisky. N'empêche que si je ne téléphone pas tout de suite, je ne vais faire qu'y penser. Et tu me connais, quand quelque chose m'obsède, je n'écoute plus.

– D'accord, tiens, sers-toi de mon portable. Tu veux que je te laisse?

– Pas la peine.

– Tu sais comment ça marche? Tu composes ton numéro, puis tu appuies sur la touche yes... Oui, c'est ça.

– Allô... Jenny?

– Non, c'est Laura.

– Excusez-moi, mais vous avez la même voix que Jenny au téléphone.

– Première nouvelle.

– Jenny est là?

– Qui la demande?

– Un collègue de son lycée.

– Et il n'a pas de nom, ce collègue?

– Évidemment que si... Paul... Paul Beyle.

– Ne quittez pas, je vais voir.

– Merci... Allô... Allô, Jenny? C'est moi. .

– Je l'avais compris. Alors ?

– Alors, je t'appelle parce que je rentre plus tôt.

– Bien. Quand?

– Tu n'as pas l'air très enthousiaste. Ce que je comprends d'ailleurs.

– Puisque tu le comprends, inutile qu'on s'éternise... Donc, quand reviens-tu à Paris?

– Dimanche matin.

– J'en prends note.

– Tu es à ce point fâchée?

– Fâchée? Tu cultives l'euphémisme maintenant?

– Diable, tu m'inquiètes, qu'est-ce que je dois faire pour réparer?

– En priorité, te mettre sur liste rouge, et ensuite te méfier des répondeurs...

– Quoi?

– Si tu étais sur liste rouge, Logane, le minitel ne m'aurait pas fourni ton numéro en Ardèche que je viens, il n'y a même pas une heure, d'appeler. Et là, manque de bol, j'ai eu droit à ton répondeur et au message que tu avais enregistré en prenant soin, connard, de le dater. Lequel m'a appris que tu étais absent de chez toi depuis le 14 avril. J'en ai donc déduit que tu m'avais menti, que tu n'avais pas quitté Paris à cause

de ton foutu jardin, mais pour te rendre Dieu sait où... En tout cas, loin de moi et sans moi.

– Je peux tout t'expliquer.

– Je ne suis pas certaine d'en avoir envie.

– Fais un effort, écoute-moi.

– Vu l'état de nos relations, il est vrai qu'un mensonge de plus...

– C'est exact, je t'ai raconté des salades. Je ne pouvais pas agir différemment. Te dire de but en blanc que je devais me rendre à Dijon pour m'occuper d'une amie ne m'a pas paru adapté à notre situation. Je craignais que tu prennes ça pour une réaction de dépit.

– Parce qu'en plus, c'est pour une femme que tu m'as invitée à aller voir ailleurs si tu y étais.

– Il s'agit d'une très vieille amie que son mari vient de quitter et qu'on a dû hospitaliser à la suite d'une tentative de suicide. Je ne pouvais pas me dérober. Je me serais dégoûté. D'ailleurs, si je t'en avais parlé au lieu de te le cacher, je suis convaincu que tu m'aurais poussé à m'y rendre.

– On dirait un sitcom, ton truc. Me prendrais-tu pour une débile? Cette femme, tu la baisses, et tu la baisses depuis plus longtemps que moi, voilà la vérité.

– Si c'était le cas, pourquoi me risquerais-je à t'en parler maintenant? J'aurais pu inventer n'importe quoi.

– Pas un décès, ce serait du réchauffé.

– Les fausses excuses, j'en ai une provision en réserve.

– Un peu trop à mon goût.

– Je te jure que c'est vrai.

– Tu le jures?

– Je le jure.

– Et elle s'en sort comment, ton amie si chère?

– Doucement.

- Tu appelles d'où, là? De l'hôpital?
- Oui.
- Comment se fait-il que tu utilises un portable?
- Toi, tu as un poste qui affiche les numéros.
- Je suis de mon temps, je te l'ai déjà dit.
- En effet, je me sers de son portable.
- A quelle heure arrives-tu demain?

En fin de matinée.

- Je serai à la descente du train.
- Le problème, c'est que je ne rentre pas en train. Figure-toi que sa cousine m'a proposé de me raccompagner à Paris en voiture.
- Tu n'es pas seul alors à son chevet? Elle est fou-table, la cousine?
- Moins que toi.
- Je demande à voir.
- Laisse tomber, puisque tu souhaites venir me chercher à la gare, je vais prendre un TGV. J'appelle la SNCF pour avoir les horaires et je te rappelle.
- Demain, sur le quai, je serai en pantalon.
- Et moi en jupe.
- Longue, de préférence, si tu ne veux pas déchaîner l'hilarité générale.
- Mais je veux faire rire. Je veux t'entendre rire.
- Rappelle-moi vite en tout cas parce que je sors dans peu de temps faire mon jogging.
- Je t'aime.
- À qui dis-tu ça?
- À la seule sportive dont les performances m'importent.
- Ne baratine plus, fonce.
- C'est parti. À tout de suite... S'il te plaît, Ali je peux encore utiliser ton portable?
- Vas-y, la maison Kader ne recule devant aucun sacrifice.

- Je crois que je suis amoureux...
 - Les femmes te perdront, Logane.
 - Chacun sa façon de s'en aller, Ali.
 - Mouais. C'est un bon coup, au moins?
 - Tu n'aurais pas le numéro des renseignements SNCF?
-
- Je ne prends jamais le train. Passe par le 12. Ils te mettront même en relation.
 - Je règle ça dans les cinq minutes, et après je suis à toi. T'as vraiment découvert quelque chose d'intéressant?
 - Tu verras. Pour le moment, finis-en avec le téléphone.

OceanofPDF.com

Vingt-quatre

DIJON, OÙ MAX A DÉBARQUÉ à la tombée de la nuit, est couverte d'affiches électorales. C'est à qui occupera le terrain, les partis se sont livrés à une guerre d'usure en se fichant des panneaux réservés aux professions de foi. Ils ont collé n'importe où. Pas un mur ne leur a échappé. Même pas ceux de l'église au pied de laquelle Ali lui a réservé une chambre dans l'hôtel que tient l'une de ses anciennes barmaids. Paris, en comparaison, s'apparente à une oasis d'indifférence. Cette débauche de propagande rappelle à Max sa première, et dernière, campagne électorale, celle qui suivit les émeutes de mai. Lui et son groupe n'avaient cessé de recouvrir toutes les affiches des candidats aux législatives, qu'ils soient gaullistes ou communistes, de slogans qu'on jugerait aujourd'hui antidémocratiques, « Élections, pièges à cons », « Scrutin Putain », quoique la préférence de Max allât au trop rare « Baisons-nous les uns les autres sinon ils nous baiseront ». Il y songe encore en passant devant la prude figure de sainte Arlette et se demande alors comment Laura, sa sectatrice, réagirait s'il lui proposait de les rejoindre, sa sœur et lui, dans le lit où demain, espère-t-il, ils se retrouveront. Autant dire tout de suite...

– Bonjour, toi.

– On ne s'embrasse pas?

– Je suis en nage. Remettons les mamours à plus tard, à moins que la sueur t'excite.

– Comme si tu l'ignorais.

– Du bout des lèvres, alors. J'ai un chewing-gum dans la bouche.

– Je l'avalerais.

– Pas question. Ce qui est à moi est à moi.

- Mais je peux t'enlacer quand même?
- Si tu l'oses, je repars en courant.
- D'accord, faisons dans le chaste. Attention, je me penche vers toi, les bras collés le long du corps, et te baise lentement, doucement, les lèvres...
- Arrête! Tu n'as pas pu t'en empêcher, hein ? Pas la langue, je t'ai dit.
- Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, certains organes de mon corps n'obéissent pas à ma volonté.
- C'est ton bagage? Tu n'as guère dû faire de frais de toilette pendant ces trois jours. J'ai horreur des mecs qui ne changent pas de slip tous les matins.
- Je ne suis resté absent de Paris que deux jours et quelques heures, et je ne porte que des caleçons. J'ajoute qu'une trousse de toilette, un pyjama, deux T-shirts et autant de calcifs, plus une paire de socquettes de rechange, sans oublier la boîte de boules Quies et le polar de service, ça entre à l'aise dans un sac comme celui-ci. Tu veux vérifier?
- Je vérifierai chez moi.
- Parce qu'on va chez toi? Qu'as-tu fait de ta sœur?
- Laura est assesseur dans son bureau de vote.
- Ça la branche tant que ça, les élections?
- Gravement, et c'est d'ailleurs l'un de nos deux points de divergence, en dehors des westerns, bien entendu.
- Et quel est le premier?
- L'espèce de grand machin qui est devant moi.
- J'arrangerai ça.
- Un conseil, vas-y sur la pointe des pieds. À ses yeux, tu es limite réac.
- Amusant! Elle a le même point de vue que mon rhumatologue, général à deux étoiles je précise.
- Et quant à l'humour, elle ne le supporte que lorsqu'elle en fait... On prend un taxi ou le métro?
- C'est direct pour chez toi?

- Non.
- Alors, le taxi.
- Pas de commentaires sur mon survêt? Dijon t'aurait-il changé?
- Mince, j'aurais juré que c'était une robe de Christian Lacroix.
- Monsieur Logane est d'humeur frivole. Monsieur Logane pense être tiré d'affaire, j'imagine. Eh bien, monsieur Logane, une fois que je serai passée sous la douche, et vous derrière moi, attendez-vous au pire... Enfin, voici un taxi. Presse-toi, l'infirmier.
- Tu ne voudrais pas me porter ? Forte comme tu es, ce te serait facile.
- Déjà, tu réclames ma pitié ! Qu'est-ce que ce sera tout à l'heure?

OceanofPDF.com

Vingt-cinq

LORSQUE JENNY OUVRE LA PORTE de son appartement et s'efface pour lui permettre d'entrer, Max éprouve un choc. Posée sur un piano droit, il vient de reconnaître l'une des statuettes de Clara. Il voudrait reculer, disparaître, mais le regard sévère de Jenny le stoppe dans sa tentative de fuite. Il est pris au piège. Ses pensées s'entrechoquent. Est-il victime d'une mise en scène diabolique? Jenny s'est-elle depuis le début jouée de lui ? Que lui réserve-t-elle ? Mais non, tu déconnes ! Trente années ou presque séparent ces deux femmes. Cet objet ne doit se trouver là que par un désastreux concours de circonstances. La gifle que lui donne ensuite Jenny le replonge dans l'effroi. C'est donc cela le pire qu'elle lui a promis sur le quai de la gare : l'obliger à affronter l'épisode le plus noir de son passé? Quoiqu'il se sente incapable de la moindre résistance, un ultime réflexe conditionné le pousse à lever sa canne en direction de Jenny, mais il la laisse retomber quand, les bras ouverts, son amante se jette sur lui. La suite est à la hauteur de son trouble. Il ne sait pas si la jeune femme lui fait l'amour ou cherche à le détruire tant elle déploie contre lui toutes les ressources de sa férocité.

– Le changement de pieu te va, tu auras tenu plus longtemps qu'à ton hôtel.

– Ne m'en redemande pas davantage sinon, la prochaine fois, convoque le Samu.

– Imbécile, il y a la grève des urgences.

– Eh bien, dans ces conditions, il faudra que tu me traînes jusqu'à la pharmacie de garde en priant le ciel qu'on veuille bien me délivrer sans ordonnance du Viagra.

– Justement, j'allais te poser la question. Tu n'en prends jamais?

– En Ardèche, vois-tu, les passions ne se déchaînent que lorsque le club du troisième âge organise son loto mensuel.

– Mon pauvre amour, te voici bien loti.

– Tu cherches à m'imiter, tu joues avec les mots ?

– Je joue avec ce que j'ai. Ta bite est HS, donc je suis réduite à tirer mon plaisir de ce qui est encore en état de marche.

– La statuette qui est au-dessus du piano, où l'as-tu achetée ?

– Elle est belle, n'est-ce pas ? C'est une femme qui l'a sculptée d'après ce que m'a dit l'élève qui me l'a offerte à la fin de l'année dernière. Je crois me souvenir que sa mère était l'amie de cette femme. Tu sais à partir de quel matériau cette statuette a été faite ? Il paraît que la sculptrice n'utilise, la plupart du temps, que des carcasses d'ordinateur. À mon avis, elle ne doit pas porter les écrivains dans son cœur.

– Elle a raison... Je vais te faire un aveu. S'il te plaît, ne grimace pas. Il ne s'agit pas de te confesser un autre mensonge. Ce serait même une déclaration d'amour si je n'avais pas tant de répugnance à employer un tel mot. C'est vrai, ça, chaque fois que je prononce ce putain de mot, j'ai le sentiment d'une défaite, comme si l'amour s'associait obligatoirement à la famille, autant dire à la barbarie.

– Bon, t'accouches?

– Quand tu es venue me faire des remontrances au stade, j'étais loin d'imaginer qu'un jour je redouterais de te perdre...

– Qu'est-ce que c'est que ces conneries ? C'est le sexe qui te rend morbide?

– Je ne suis pas morbide, je dis les choses comme elles sont. Je suis en train de m'attacher à toi alors qu'il ne le faudrait pas. Vois-tu, je ne peux pas vivre sans m'inventer constamment un monde dont je sens par ailleurs la parfaite inutilité. N'importe, j'ai besoin de me mentir à moi-même sinon je m'effondre. Nous deux, ça risque donc d'être une aventure sans lendemain si tu te mêles de vouloir me changer en réclamant une égalité que je ne peux t'offrir.

– Écoutez-moi ce vieillard qui retombe en enfance. Quand il ne bande plus, il se prend pour le grand méchant loup. Problème, je ne suis ni ne veux être le petit chaperon rouge.

– À Dijon, hier soir, je suis allé au cinéma.

– Voir quoi? Un de tes westerns pleins de superburnés qui se tirent dessus à défaut de s'enculer?

– C'est étrange tout de même cette répulsion pour le spectacle de la violence alors que, dans un lit, tu...

– Ça va, les psys, j'ai donné. Dis-moi plutôt ce que t'as vu.

– Un vieux film de Melville, *Le Deuxième souffle*.

– Si je ne me trompe pas, c'est un polar, hein? Ça, j'aime. Même beaucoup. J'ai d'ailleurs dû le voir, celui-là. L'acteur principal, c'est ce type costaud, genre étrangleur au grand cœur... Lino Ventura, non?

– Gagné! Moi je l'avais vu au moins une demi-douzaine de fois à sa sortie. C'était l'époque où les crétins de gauche traitaient Melville de fasciste, lui le Juif résistant... Quoi qu'il en soit, j'avais oublié qu'avant que l'action démarre, Melville nous livrait sous la forme d'un avertissement écrit un aperçu de sa morale.

– Je ne m'en souviens plus. Faut dire que la morale, ça me rend frigide.

– Attends une seconde... Je l'ai copié sur un bout de papier. Tu sais où est passé mon pantalon?

– J'ai dû le foutre à la poubelle.

– Déconne pas.

– Regarde sous le lit.

– Oui, tu avais raison. Voilà, je l'ai.

– Fais voir. Tu t'es racheté un nouveau carnet, toi !

– J'en ai tout un lot avec moi quand je travaille... Sois attentive une seconde, c'est très beau : « À sa naissance, il n'est donné à l'homme qu'un seul droit : le choix de sa mort. Mais si ce choix est commandé par le dégoût de la vie, alors son existence n'aura été que pure dérision... »

– Je suis rassurée.

– Et par quoi?

– Parce que, vu comme on est partis, tu n'es pas près d'être dégoûté de la vie... Merde, quelle heure il est?

– Je ne sais pas non plus où j'ai posé ma montre.

– Il ne doit pas être loin de vingt heures. Tu veux bien brancher la radio ? Elle est sur la tablette, derrière toi. Ils vont sûrement donner les premières estimations des résultats.

– Ça t'intéresse?

– Moyen, mais si Laguiller, qui est la candidate de ma sœur, fait un tabac, comme elle l'espérait, eh bien, on aura toute la soirée à nous.

OceanofPDF.com

Vingt-six

L'IDÉE LUI EST VENUE tandis qu'ils reprenaient des forces dans un restaurant chinois de Belleville. Chez les Meyer, a-t-il pensé, le succès de Le Pen doit tempérer la satisfaction de voir éliminé leur ancien camarade Jospin. Eux qui s'étaient déclarés prêts à renouveler le précédent de la présidentielle de 1965 lorsqu'ils avaient choisi, au second tour, De Gaulle contre Mitterrand, plutôt un conservateur qu'un social-traître, vont se retrouver privés du pouvoir d'invoquer dans quinze jours le vote révolutionnaire en glissant, antifascisme oblige, un bulletin Chirac dans l'urne. Max les a aussitôt imaginés en train de peser le pour et le contre, de pinailler en brandissant les textes sacrés dont chacun estime détenir la meilleure clé de lecture. Une petite visite lui a alors paru s'imposer, les occasions de rire aux dépens des bien-pensants se sont faites suffisamment rares pour ne pas rater celle-là. De plus, la compagnie de Jenny, dans cette robe jaune citron que n'adoucit pas la couleur lie-de-vin de son spencer, devrait susciter la jalousie de l'aréopage de stratèges siégeant le verre à la main devant un gros récepteur de télévision. Mais le suivra-t-elle ? Encore tout à l'heure, elle s'est déclarée impatiente de se remettre au lit maintenant qu'elle a l'assurance que Laura ne rentrera pas de la nuit. Or, point de résistance, Jenny acquiesce tout de suite. La soudaineté de sa décision ne paraît pas surprendre Max. Sous l'emprise du bonheur, le plus expérimenté des assassins oublie parfois de se méfier de sa supposée victime.

– Que puis-je vous servir, mademoiselle Monfray? Je ne me trompe pas, j'ai bien entendu, c'est Monfray? Max n'articule pas toujours.

– Appelez-moi Jenny.

– Que buvez-vous, Jenny?

– Si j'osais, je vous demanderais si vous n'avez pas du champagne au frais.

– Bien que sûr que si... J'en ai toujours pour les grandes occasions.

– Comment, vous n'avez pas déjà fait péter le bouchon pour célébrer la défaite de Jospin ? Merde, Meyer, perdrais-tu le sens des saines traditions?

– Jenny, vous arrivez à le supporter?... Cette défaite, mon camarade, n'est pas une victoire. Elle n'est pas due à la montée en puissance de l'extrême gauche sur laquelle je tablais. Mon espoir est déçu. J'attendais un bon quinze, seize pour cent, soit dix pour Besancenot et cinq, six, pour Laguiller, or ensemble à peine s'ils arriveront à franchir la barre des dix.

– Évidemment, si tu t'es résigné à la révolution par les urnes, je comprends que tu n'aies pas débouché le champagne. De toute façon, nous, on n'est pas venus boire à la déroute des socialos, mais fêter la déclaration de guerre... La guerre civile, bien entendu.

– Max, tes plaisanteries sont du plus mauvais goût.

– Je ne plaisante pas, Sarah. Pas avec des gens comme vous. Très franchement, je pensais en débarquant ici vous découvrir en plein kriegspiel, étudiant comment passer de la théorie à la pratique. Par exemple, étant donné que vous étiez partisans du pire, Chirac plutôt que Jospin, j'étais sûr que vous aviez décidé de voter Le Pen afin de précipiter le chaos. C'est la raison pour laquelle je me suis décidé à venir vous rejoindre. Je ne voulais pas qu'on dise de moi que je m'étais défilé le jour de l'appel aux armes.

– Logane, tu n'as...

– ... pas changé ? Tu ne pourrais pas être plus original, Tracy? Je n'entends que ce refrain me concernant sans que je comprenne s'il s'agit d'un reproche ou d'un compliment. Bon, alors, il arrive, ce champagne ? Mon amoureuse a soif, et moi encore plus.

– Parce que, toi, Logane, tu vas voter FN ?

– Pardon, moi, je n'ai pas de carte d'électeur, je suis rayé des listes, je n'existe plus, mais je ne suis pas hostile à l'idée d'une confrontation

générale. Qui sait, on pourrait l'emporter, écraser les méchants et en profiter pour établir enfin la république des conseils.

– Quelqu'un serait-il assez aimable de m'expliquer en quoi consiste cette république des conseils?

– Si je me souviens bien, Jenny, c'est le triomphe de la démocratie directe. Autrement dit, le pouvoir appartiendra à tous puisque chacun en possédera une parcelle.

– Quelle bêtise ! L'être humain est insatiable. Il en veut toujours plus.

– En dépit du fait, ma belle, que tu as préféré poser ta question à cette docte assemblée, moi, je dirais que l'homme en veut toujours moins. La preuve, elle est sous tes yeux. Tu as devant toi, je le répète, l'élite de la pensée progressiste, celle qui après s'être, sa vie durant, nourrie des récits de la révolution d'Octobre, de la guerre d'Espagne et de la Résistance, se retrouve enfin face à la bête fasciste mais qui, au lieu de vouloir l'écraser par le moyen des armes, va bientôt battre le rappel des citoyens en âge de voter.

– Chère Jenny, vous venez, incidemment, d'avoir la démonstration que la démocratie des conseils n'est pas un vain mot. Votre ami...

– Ce n'est pas mon ami, c'est mon amant.

– Max, donc, a pu, comme vous l'avez constaté, exposer, sommairement j'en conviens mais en toute liberté, un point de vue qui lui vaudrait, dans un autre système, la camisole de force ou, à tout le moins, un procès en sorcellerie négationniste.

– Il m'a pourtant semblé qu'il ne proposait pas autre chose que de se battre pour de vrai, comme disent mes élèves, contre Le Pen et ses partisans. Reste que, si ça peut vous rassurer, il ne tiendrait guère plus de trois reprises.

– Elle est parfaite! Vous êtes parfaite. Mais je reviens à votre question, à savoir comment fonctionnent les conseils ? Eh bien, avec votre permission, nous allons vous en donner la réponse de manière vivante. Chacun de nous va maintenant pouvoir donner tort à Max, et ensuite nous voterons, il sera mis en minorité et aura dès lors à cœur d'appliquer la ligne générale.

– Vous y êtes forcés ? Ça vous amuse ? Parce que les discussions politiques, moi, ça m'endort. Pourquoi ne montez-vous pas plutôt le son de la télé?

– Pour entendre Devedjian donner la réplique à DSK? Demandez donc à Max de vous les imiter. Lui, au moins, vous fera rire... Pour autant, je puis vous affirmer que nos conversations politiques réveilleraient un mort.

– Forcément, Meyer, à condition que tu précises que nous ne réveillons les morts que pour les fusiller. Et pas qu'au théâtre, n'est-ce pas?

– Max, ne globalisez pas. On ne se connaît pas, vous et moi, mais vous commettez une erreur en m'incorporant de force dans un ensemble dont je n'ai jamais partagé les ambitions ni les théories.

– Que fabriquez-vous avec Tracy, alors? Des confitures de complexes?

– Dis donc, Max, mollo, hein?

– Laisse, Philippe, je sais me défendre toute seule. Je n'ai pas été marxiste, ni davantage trotskiste. En Angleterre, où j'ai fait mes études de médecine, mes sympathies allaient à l'antipsychiatrie. Ce n'est pas sans vous rappeler quelque chose, je suppose?

– Le pire des cauchemars, le totalitarisme humanitaire. Vous ôtiez à un déviant le droit de l'être en le déclarant aussi normal que le reste des hommes. Moi, quand j'agis en me fichant de la raison, je n'ai pas envie de m'entendre dire ensuite que je ne suis pas différent des moutons qu'on mène à l'abattoir.

– Vous soulevez un point intéressant... À l'occasion, on devrait se revoir et en parler, mais revenons à Le Pen. Et pour vous montrer que je ne suis pas une forcenée de la permissivité, je vous rejoins, ou presque, sur la méthode à employer contre les fascistes.

– Vous êtes pour le terrorisme? Un avion d'Irak Airlines qui s'écraserait sur la villa de Le Pen à Saint-Cloud ? Ça oui, ce serait un happening réussi.

– Bien que j'apprécie votre forme d'humour, je ne songeais pas au terrorisme, Max. Croyez-vous que le 11 septembre ait fait avancer la

cause que vous semblez vouloir défendre? Certainement pas. Il y a mieux à faire. Il suffirait d'interdire le FN, d'enfermer quiconque s'en réclamerait, de...

– Halte-là-! Vous n'avez rien compris à ce que j'ai dit. Je ne suis pas pour que d'autres que moi se chargent de la punition. Moi, je ne cherche à savoir qu'une chose. Suis-je encore capable de risquer ma vie pour une cause? Ou, si vous voulez me rabaisser, pour une mise en scène?

– Le Pen n'est qu'un épiphénomène, Logane. L'ennemi, c'est l'extension du capitalisme à la planète tout entière, la mondialisation pour parler moderne.

– Pas du tout. L'ennemi, c'est la démocratie. L'électeur finit toujours par donner raison au plus pourri.

– Tout à l'heure, je t'ai dit que tu n'avais pas changé, j'aurais mieux fait de dire que tu ne t'étais pas amélioré. Le libertaire est devenu nihiliste, position des plus commodes lorsqu'on veut s'éviter de devoir choisir.

– Tandis que toi, Tracy, fidèle à tes schémas républicains, tu vas voter Chirac. Je me trompe?

– Oui, tu te trompes. Personnellement, je suis pour l'abstention.

– Et toi, Meyer, tu vas faire quoi?

– Chirac, en misant sur le retour des luttes sociales dès l'automne.

– Parce qu'avant tu ne voudrais pas gâcher tes vacances?... Et toi, Sarah ?

– Pareil, bien que rester à Paris cet été ne me déplairait pas.

– Meyer, mais il manque quelqu'un. Qu'as-tu fait de Viviane, ta charmante sœur?

– Comme tu ne devais pas venir dîner, elle a préféré se rendre, en compagnie de notre fille, à la soirée de TF1.

– Max, on s'en va.

– Tu vas rater le clou du spectacle.

– Allons, Jenny, ne nous privez pas si vite de votre compagnie.

– Voyez-vous, je suis entrée ici au bras d'un homme drôle et tendre, et je constate que vous êtes en train de le changer.

– Ne crois pas ça, Jenny, je suis un roc à l'intérieur.

– Mais je ne veux pas que tu sois un roc. Et puis, plus tu parles, plus tu redeviens con, et moi, les cons, j'ai du mal avec eux. D'autre part, je n'ai pas envie de t'entendre bientôt dire, histoire de chercher à m'épater, que tu renonces même à écrire ton scénario sous prétexte que ton producteur, fort aimable en comparaison de mon proviseur, va mal voter d'ici quinze jours. Car ça, vois-tu, je ne te le pardonnerai pas. Les ratés, c'est comme les cons, ils ne sont réjouissants qu'à la télé.

– Merci, chère Jenny, de plaider ainsi ma cause. Rassurez-vous. Max et moi, nous avons toujours su nous arrêter à temps.

– N'arrange pas la réalité, Meyer. Autrefois, nous étions ennemis. Tu as même lâché ton service d'ordre sur moi la fois où je t'ai traité d'agent de la CIA. Tu ne l'as quand même pas oublié?

– Suis-moi, Max. Viens, mon lit est encore chaud.

– Autorise-moi encore quelques répliques.

– J'avais cru comprendre que tu avais peur de me perdre.

– Ce monde-là, c'est aussi le mien, Jenny.

– Demain, si tu veux, mais pas ce soir.

– Elle a raison, Max, pars. Au fond, tu n'étais pas prévu au programme.

– Si tu te ranges à ses côtés, Meyer, je m'incline. C'est toi qui as le carnet de chèques.

– Fous le camp... Je t'appelle demain pour le déménagement.

– On peut emporter le champagne ? Merci, camarades.

OceanofPDF.com

DEUXIÈME PARTIE

Où trouver le vrai style ?

OceanofPDF.com

Un

IL RÊVE DE SON PÈRE. Le grand amphithéâtre de la Sorbonne grouille d'étudiants, tous de sexe masculin, qui semblent à peine sortis du lit, quelques-uns sont encore en pyjama, tandis que d'autres finissent de se raser. Juché sur l'estrade, elle-même exagérément rehaussée par des piles de livres, monsieur Périer-Lagrange, car tel est le nom de famille de Maximilien, réclame à grands cris le silence tout en faisant claquer au-dessus de sa tête un fouet de charretier, mais personne, sinon son fils, vêtu d'un anorak et de knickers de velours, ne semble lui prêter attention. Parvenu à quelques mètres de son père, Max se couvre le visage d'un passe-montagne de couleur rouge et sort d'une de ses poches un marteau d'escalade quand tout à coup le hululement d'une sirène fige chacun sur place. Toujours sous l'emprise du rêve, Max ne remonte que par lents paliers à la surface. Il ne peut faire mieux, bien qu'il ait saisi que ce n'est pas une sirène qui sonne l'alarme mais le téléphone. D'une main tâtonnante, il n'a pas eu le réflexe d'allumer sa lampe de chevet, il le cherche, le trouve, puis le tirant vers lui, il décroche. Sans lui laisser le temps de se réhabituer à la terre ferme, Meyer enchaîne les phrases à l'image d'une boîte à rythmes : le déménagement est remis au lendemain, la femme de Tracy l'a défendu bec et ongles, le nouveau contrat sera prêt mercredi, c'est à mourir de rire ce qui se passe, autour de moi ils pleurent tous Jospin, te voici en compagnie d'Arlette, Logane sur la ligne des puritains, on aura tout vu, mais rassure-moi je ne te réveille pas ? il n'est pas loin de midi mon salaud, ce n'est plus de ton âge de jouer les prolongations, sans compter que si tes amours t'empêchent de remplir tes obligations il va te falloir bientôt pointer au chômage... Max lui raccroche au nez. Il n'entre dans son geste aucune exaspération. Il a même failli remercier Meyer de l'avoir tiré d'un rêve qui aurait, sans son intervention, tourné au cauchemar. Max n'a mis fin à la communication que parce que les effluves de la nuit imprègnent encore les draps et qu'il ne souhaitait pas que les mots les dissipent. Le visage écrasé sur l'oreiller, il replonge dans le dédale de ses émotions. Toutes ne sont pas grisantes.

Certaines, les plus insistantes, le poussent à douter de ce bonheur insoupçonné voici encore quelques jours. Son instinct s'ébroue, reprend l'avantage, cherchant à lui faire admettre que l'ennemi ne peut s'identifier à sa personne. Qu'il y a du danger à ne plus être sur ses gardes. Max hésite, se débat. L'odeur de Jenny l'y aide. Comme on le fait d'une peau morte, il aimerait pouvoir s'arracher cette pesante expérience qui l'a toujours contraint à la défensive. Souviens-toi, seul, on risque moins qu'à deux, etc. Là-dessus, il décide de se lever, il met pied à terre et manque de trébucher sur la bouteille de champagne de Meyer qu'ils ont vidée jusqu'à la dernière goutte. À quelle heure dois-je aller chercher Jenny à la sortie de la clinique des sports ? essaie-t-il aussitôt de se rappeler. À quatre heures ou à cinq heures ? Comme il hésite, il s'assied sur le rebord du lit et compose le numéro de la jeune femme. Elle est sur répondeur. Qu'importe, Max y sera pour quatre heures et, s'il s'est fichu dedans, il ne lui restera plus qu'à poireauter. Formidable ! Il y a si longtemps qu'il n'a pas eu l'occasion de se morfondre en faisant les cent pas. De peur d'être en retard, il arrivait toujours avec une bonne demi-heure d'avance à ses rendez-vous amoureux. Une fois, il avait même attendu une amie de sa mère plus de cinq heures. Pour rien. Dans son excitation à pouvoir enfin approcher une vraie femme, il avait seize ans, il s'était trompé de jour, et pas que d'un seul, de deux, puisque le lendemain, il n'avait pas été plus heureux. Lorsqu'elle parut enfin au jour dit et à l'heure fixée, ce fut pour lui reprocher la lettre dans laquelle, après l'avoir comparée à une déesse de l'Antiquité, le jeune Maximilien avait osé lui confier qu'il languissait de couvrir de baisers, nullement platoniques, sa poitrine fort avantageuse. Conviens-en, se dit Max, en poussant la porte de la salle de bains, tu as eu une jeunesse pitoyable.

– Que de bruit pour pas grand-chose... Mais je vous dérange, vous lisiez. Et pas un journal, un livre ! Une denrée des plus rares même dans ce quartier dont on prétend qu'il est voué à l'étude. Quoi ? Faites voir. Je n'en crois pas mes yeux. Voilà qui est proprement stupéfiant. Le *Balzac* de Théophile Gautier... Vous allez sans doute penser que je vous mène en bateau, mais je vous jure que j'ai publié à la veille de la guerre un petit essai à propos de ce livre, essai qui m'a valu par la suite, sachez-le, nombre de désagréments mémorables.

– Avant la guerre! Mais quel âge aviez-vous ?

– Je suis né en 14, j'avais donc vingt-quatre ans en 1938. Il fallait que je sois aussi jeune d'ailleurs pour mettre en doute la qualité de témoin de Gautier. Vous permettez que je vous l'emprunte? Fichtre, j'ignorais qu'on pouvait désormais le trouver à si bas prix.

– On n'arrête pas le progrès.

– De grâce, n'invoquez pas le progrès. La science, seule, peut s'en réclamer. Moi-même, qui en profite, médicalement parlant, je m'interdis de l'évoquer quand il y va des choses de l'esprit. Dites-moi, y a-t-il eu un progrès depuis Balzac ? Je ne le pense pas. Quant aux effets du progrès sur la politique, permettez-moi d'en douter lorsque j'entends les hurlements de cette jeunesse.

– On aurait tort de lui reprocher de manifester ses sentiments.

– Nous nous comprenons mal. Loin de moi l'idée de refuser à la jeunesse le droit de s'insurger. C'est dans sa nature, et il serait dommage qu'elle se l'interdise. Je l'y ai plus d'une fois encouragée, sinon forcée.

– Quel métier exerciez-vous donc?

– En quoi un métier influencerait-il les opinions d'un homme? Sans remonter à la nuit des temps, je pourrais vous citer des patrons qui subventionnaient des mouvements subversifs et des ouvriers qui ont vendu leurs frères.

– Chacun ses souvenirs. Si je vous disais que j'ai connu des enfants qui souriaient quand leurs pères les frappaient et qu'au lieu de m'interposer, je passais mon chemin, trop content d'échapper aux coups, en déduiriez-vous que je suis lâche?

– Vous avez le goût de la provocation. C'est bien. Encore faudrait-il que vous ne vous trompiez pas de cible. Des métiers, j'en ai exercé plusieurs. Disons trois. Jusqu'à janvier 1941, j'ai enseigné. Puis, au printemps 46, après mon retour d'Allemagne, j'ai repris, pas seulement par piété filiale, je vous expliquerai pourquoi tout à l'heure si ça vous intéresse, l'affaire de mon père, un commerce de lingerie fine place de l'Opéra. Enfin, quand ma femme est morte, j'ai assuré jusqu'en 1997 les

fonctions de trésorier auprès d'un organisme, le Secours populaire, dont vous avez peut-être entendu parler.

– Comme j'aime cette ville ! Savez-vous qu'il n'y a qu'à Paris que le hasard fasse se rencontrer des gens comme nous?

– Vous les entendez ? Vous entendez ce qu'ils crient? « Touche pas à notre république, Le Pen »... Ça devrait me réjouir, et pourtant ce slogan me ferait plutôt ricaner. De quelle république s'agit-il ? Et que feront-ils si d'aventure Le Pen y touchait?

– Ils pensent ce qu'ils disent.

– Sans doute. Comme mes condisciples à la Sorbonne qui hurlaient : « Le fascisme ne passera pas. » Je me suis souvent demandé où ils étaient passés, pas les fascistes mais tous ces cœurs généreux, quand on m'a tatoué ces chiffres sur le bras.

– Vous êtes juif?... Ou vous avez été résistant?

– Les deux. À ceci près que je n'ai été arrêté qu'en juillet 44 et qu'il régnait déjà une certaine pagaille parmi les surhommes. Aussi ont-ils pris pour argent comptant mes faux papiers. J'ajoute que j'appartenais à une famille agnostique, farouchement laïque, et que je n'avais en conséquence pas été circoncis. Mes parents n'ont pas eu cette chance, ils ont été dénoncés et déportés parmi les premiers malgré leur nationalité française. Que voulez-vous, leur réussite leur avait valu beaucoup d'ennemis.

– Qu'est-ce qui vous permet de penser que ces jeunes, qui manifestent en ce moment dans la rue, fermeraient les yeux si demain Le Pen s'installait à l'Elysée ? Je suis au contraire convaincu qu'ils se battraient. Ce sont les enfants qui font les guerres. Pas les vieux qui, eux, se satisfont de garder la maison.

– Attendez, je ne mets pas en cause leur bonne foi mais le bien-fondé de leur analyse. Laissons tomber les conditions économiques, politiques, ce serait trop facile de leur donner tort. Nous sommes en 2002, pas en 1933. Restons-en à ce qu'il y a de plus terrible chez l'homme, sa capacité à changer d'opinion comme de chemise au nom du sens des réalités. Pour le moment, ces enfants sont persuadés de combattre les partisans d'un

nouveau national-socialisme. Ils sont pleins d'allant et de courage. Mais imaginez quelle sera leur réaction lorsqu'ils découvriront, à l'expérience, que le FN n'était qu'une baudruche, une machine à capter des voix dont la gauche, d'abord, et la droite, ensuite, ont tiré le plus grand profit. Il y a fort à parier que ces garçons et ces filles se jureront de ne plus donner dans le panneau. Lorsque l'ennemi reviendra en force, non pas sous la forme d'un mouvement englué dans le passé mais paré des atours de la sainte modernité, comme aux Pays-Bas où un homosexuel a pu sans complexe se déclarer raciste, nos jeunes gens dégrisés se laisseront faire, parce qu'ils seront devenus entre-temps réalistes.

– Je vous contredirai sur un point : l'histoire n'est pas toujours écrite par les foules, ou les masses si vous préférez, un seul homme qui dit non peut en changer le cours.

– Quel rêveur vous faites ! Je l'ai moi-même été jusqu'au jour où un brigadier de la police parisienne a ouvert le placard dans lequel se cachait ma petite sœur. Il n'était pourtant ni fasciste, ni raciste. Son épouse était même la femme de ménage de notre magasin. Quand je l'ai retrouvé après la guerre, il était l'un des dirigeants du syndicat CGT des personnels en tenue, les gardiens de la paix autrement dit.

– Encore une fois, je ne suis pas d'accord. Le fascisme, tel qu'il a été vécu en France, n'exigeait pas de la part de la population une adhésion à ses thèses. Il lui suffisait d'être craint et obéi.

– Je ne vous demanderai pas ce que faisaient vos parents...

– Vous le pourriez, les déportés ont tous les droits. Mes parents ont collaboré.

– Et vous leur avez fait payer en choisissant de devenir...

– Pas communiste, comme vous je le suppose, mais, oui, j'ai été ce que l'on pourrait appeler, pour aller vite, un anarchiste, un libertaire, et il me semble que je le suis resté.

– Pourquoi ne manifestez-vous pas avec eux?

– Pour deux raisons. La première, c'est que j'ai rendez-vous dans moins de vingt minutes avec une femme. Et la seconde, qui vous plaira davantage, c'est que je ne suis pas amateur de parodies. J'ai pour principe

qu'on ne doit pas et qu'on ne peut pas prendre la rue impunément. Or, remarquez-le, les flics, qui sont au carrefour, laissent faire. Et ça, voyez-vous, si ça ne peut être interprété comme le signe que ces jeunes se trompent, c'est néanmoins la preuve qu'on les manipule. Non qu'on soit allé les chercher, ils sont venus d'eux-mêmes, mais maintenant qu'ils sont là, toute la classe politique va s'en servir. Y compris vos propres amis.

– J'ai rendu ma carte voilà déjà six ans et...

– Désolé de devoir vous interrompre, il va falloir que je vous fausse compagnie. Je ne supporte pas d'être en retard. Mais auparavant j'aimerais que vous me disiez quelle était l'autre raison qui vous a poussé à prendre la suite de vos parents.

– Les femmes, monsieur, les femmes. Je n'ai survécu à l'univers concentrationnaire qu'en espérant pouvoir leur consacrer le reste de ma vie. Au plus profond de ma détresse, je ne pensais qu'au jour où j'habillerais leur intimité de lingerie indécente.

– C'est vous qui devriez aller rejoindre le cortège, il y a toujours de jolies filles dans les manifestations.

– Vous avez raison, mais je me contenterai de les voir défiler à travers la vitre.

– Au revoir, monsieur.

– Bonne fin d'après-midi, et tous mes vœux de bonheur. Sincèrement.

– Oh, une dernière chose.

– Je vous en prie.

– Comment réagiriez-vous si ces étudiants manifestaient contre Sharon aux cris de « Palestine vaincra » ?

– Je me mêlerais à eux, le cœur gros.

– Comme votre sincérité me touche, je me dois de vous dire que j'ai menti à propos de mes parents.

– Je vous écoute.

– Comme vous, ils ont été communistes et résistants.

- Et vous vous appelez ?
- Stendhal.

OceanofPDF.com

Deux

LES ABORDS DE LA CLINIQUE DES SPORTS sont plus calmes que le boulevard Saint-Michel. Bien qu'il soit sorti sans sa canne, Max a marché vite. Il est pile à l'heure. Au bout d'une dizaine de minutes, il commence à se dire qu'il va devoir patienter un tour de cadran. S'il était plus sûr de lui, il repartirait s'asseoir dans le café qu'il a dépassé en venant, mais il se peut que les médecins aient pris du retard sur leurs rendez-vous et que Jenny recouvre sa liberté alors qu'il sirotera une bière. Ils se rateraient, la sortie de la clinique étant hors de portée de vue du café. À sa place, n'importe qui irait s'installer dans la salle d'attente, voire dans le hall d'entrée où une chaise vide, il l'aperçoit à travers la porte vitrée, attend qu'on l'occupe. Du moment qu'il n'est pas obligé d'y pénétrer pour son propre compte, les établissements hospitaliers, autant que les cimetières, effraient Max. Quand ses deux amis sont morts, le premier en 89 du sida et le second en 96 d'un cancer du foie, c'est à lui que l'on a annoncé la gravité de leur état, sous le prétexte que ces malades-là s'étaient déclarés sans famille. C'était vrai pour José, l'héroïnomane que sa compagne avait fui du jour où sa séropositivité avait été constatée, ce ne l'était pas pour Bernard, divorcé mais père de deux grands enfants. Bernard s'était cependant obstiné à les tenir à l'écart. Il n'était pas question, avait-il déclaré, que ces garçons souffrent de le voir décliner jour après jour. Lui aussi voulait rester dans leur souvenir l'homme fort et intrépide qu'ils avaient aimé, de sorte que Max avait hérité de son agonie.

– Tu ne m'en veux pas trop de t'avoir fait attendre? Et pourquoi n'es-tu pas entré? Il y a une machine à café au rez-de-chaussée.

– Je prenais l'air, mais pour être honnête je commençais à avoir froid.

– On va aller se réchauffer dans un grand lit. Allez, en avant, marche!

– Pas si vite, s'il te plaît.

– Excuse-moi... Merde, quand je pense que c'est à cause d'un résultat d'analyse de sang qui a traîné, traîné.

– Rien de grave?

– Pas que je sache, mais en général je fais ça le matin en entrant, et en début d'après-midi ils ont tout noir sur blanc. Pas cette fois. Ils devaient savoir que j'avais un amoureux qui m'attendait dehors et qui avait oublié sa petite laine.

– Tu es là depuis ce matin?

– N'aurais-tu pas remarqué que je me suis tirée dès l'aube sans même prendre de petit déj ?

– Tu n'es pas si silencieuse que tu l'imagines. Mais j'ai pensé que tu voulais passer chez toi rassurer Laura et que je n'avais pas le droit de te retarder.

– En fait, le matin, tu n'y restes qu'une heure dans cette turne, le temps de faire analyses de sang et d'urine, plus une scintigraphie. Et tu reviens l'après-midi pour l'auscultation et le verdict. C'est une journée inoubliable dans le genre poupée Barbie qu'on tripote dans tous les sens.

– Bon, alors, tout va bien. Apte au service?

– Je suis nickel. Ils veulent juste me revoir à la fin de la semaine pour une IRM de la tête, à cause de mon accident de moto de cet hiver, et encore c'est parce que j'ai été assez bête pour leur en parler.

– Tu t'es plantée?

– J'étais à l'arrière, on a dérapé, et j'ai tapé, mais pas fort et avec un casque en plus, contre le flanc d'un autobus. Même pas d'hématome, une radio impeccable. Rien, quoi!

– Mais pourquoi leur en as-tu parlé?

– Parce qu'ils m'ont demandé s'il m'arrivait d'avoir mal à la tête.

– Tu es migraineuse ?

– Pas depuis quelques jours... Dès que je ne stresse plus, que je décompresse, ma tête me fout la paix.

– Faut suivre quand même, ils n'ont pas tort. C'est quel jour, l'IRM?

– Vendredi.

– Veux-tu que je t'accompagne?

– Tu en as envie ?

– Là n'est pas la question.

– Moi, je ne dis pas non. J'adorerais que tu me tiennes compagnie.

– Compte sur moi, alors.

– On prend le métro?

– Pour aller où ?

– Mais au pieu!

– Lequel?

– Le mien. Laura ne doit rentrer qu'à minuit, et peut-être même plus tard. Ils ont une grande réunion. À propos, tu sais une chose, ta cote est remontée de quelques points depuis que je lui ai appris que tu étais hostile au vote Chirac.

– Tu l'as vue quand?

– À midi, évidemment.

– Est-ce que tu en as aussi profité pour lui dire que je n'avais jamais été ton prof de philo ?

– Oui, mais elle le savait. Elle avait vérifié.

– Bons réflexes, excellente militante. Et elle a un amoureux, ta sœur ?

– En quoi ça t'intéresse?

– Toujours la curiosité, le plus exigeant de mes vices

– J'ai l'impression, mais c'est secret défense, qu'elle est moins aventureuse de ce côté-là que je l'ai été.

- Elle n'a jamais essayé de te recruter.
- Une fois, l'année dernière. Elle m'a traînée à leur fête annuelle, dans le Val-d'Oise, mais ça m'a gonflée plus qu'autre chose.
- Je vais te dire une chose, tu n'es pas faite pour LO.

- Pourquoi ? Parce que la politique ne me branche pas?
- Non, parce qu'ils t'obligeraient à ne plus écarter les cuisses.

- C'est ton quart d'heure romantique qui commence ?

- Je les connais, les copains à Arlette. Des pisse-froid. Et des frustrés.
- Je pourrais les dévergonder.
- Essaie, et si tu y parviens, écris un livre, tu en vendras plus qu'un astronaute retour de Saturne.
- Tu n'as plus froid?
- Je gèle. Erreur, je brûle d'impatience.

Trois

EN SORTANT DE L'APPARTEMENT de Jenny, Max croise Laura dans l'escalier. Il ne la sent pas étonnée de le voir. Elle se fend même d'un léger sourire et esquisse le geste de lui tendre la main sans aller toutefois jusqu'au bout de son impulsion. En retour, il s'amuse à la saluer du poing levé. Elle secoue la tête, l'air de dire que cette sorte de connivence ne lui fait ni chaud ni froid, avant de se coller au mur comme si elle voulait éviter que leurs corps se frôlent. Sous la lumière chiche du plafonnier, elle lui paraît enlaidie. À quoi doit-elle cette soudaine disgrâce ? À la fatigue des dernières heures, les chefs de Lutte Ouvrière pressurant leurs militants par des moyens que les négriers applaudiraient ? Ou est-elle la proie d'une amertume que Max a maintes fois ressentie quand il adoptait, au nom de la règle majoritaire, la position qu'il venait de combattre ? Il ne sait que penser sinon que les deux sœurs ne se ressemblent pas du tout. Alors qu'il a déjà descendu cinq à six marches, il s'entend remercier, d'une voix moins maussade que le visage de Laura aurait pu le laisser prévoir, de lui avoir offert le livre de Romain Colomb. Il se retourne, mais pas assez vite, elle a déjà atteint le palier.

– J'ai encore besoin de vos lumières.

– Pourquoi? Il ne fait pas jour chez vous? Excusez-moi, plaisanterie de carabin. Que voulez-vous, même les généraux ont la nostalgie de leur jeunesse enfuie... Votre hanche vous tracasse?

– Il ne s'agit pas de moi.

– Un nouveau diagnostic à distance? Vous êtes sans pitié. Lequel m'avez-vous choisi cette fois-ci ? Flaubert? Proust? Céline?

– C'est votre tiercé dans l'ordre ?

– Vous avez mieux?

– Pour les écrivains, je m'en tiens aux trois S, Saint-Simon, Stendhal, Simenon. Non, j'ai une amie...

– Qui a un retard de règles ? Banal. Très banal. Vous pensez être le père?

– Vous êtes d'humeur badine, ce matin. Auriez-vous fait l'objet d'une promotion?

– J'ai tout simplement sur les bras un hospitalisé qui est train de me pourrir la vie. Un ancien de la guerre du Rif, vous parlez d'un brontosauve! Je le bichonne, je le remets en état de marche, et voilà que, pour me récompenser, le vieillard ressuscité ne pisse plus.

– D'où votre excellente humeur.

– Alors, qu'est-ce qu'elle a, votre amie?

– À première vue, rien. C'est une sportive. Hier, elle a passé son check-up annuel, et en fin de parcours, si je puis dire, après lui avoir demandé si elle souffrait de maux de tête, on l'a invitée à passer une IRM dans les plus brefs délais, c'est-à-dire vendredi qui vient. J'oubliais qu'elle a fait une chute à moto cet hiver, sans aucune gravité d'après elle.

– Choc crânien?

– Oui.

– Elle portait un casque?

– Elle me l'a assuré.

– Ce qui vous inquiète, c'est qu'on l'ait interrogée sur d'éventuelles céphalées sans savoir qu'elle avait eu un accident ? Je ne me trompe pas ?

– En effet. Autre chose, ses résultats d'analyse de sang ne lui ont été communiqués qu'après une très longue attente à laquelle elle n'était pas habituée.

– Si vous étiez un accro des hôpitaux, vous sauriez que tout va à vau-l'eau dans notre beau système de santé.

– Je ne suis pas aveugle. Il m'arrive de lire des articles là-dessus. Pour autant, tout cela constitue un ensemble de choses assez déplaisant, je trouve.

– Elle est inquiète?

– Pas le moins du monde. Ou alors elle déguise bien ses sentiments.

– Tandis que vous, vous êtes mort de trouille, n'est-ce pas?

– Vous exagérez, mais c'est vrai que ça ne me plaît pas.

– En vérité, s'il y a un malade dont on doit s'inquiéter, c'est vous. Mon bon ami, vous êtes en train de me faire une crise d'imagination.

– Par pitié, adressez-vous à moi comme si j'étais l'un de vos confrères. Ne cherchez pas à me rassurer en vous moquant de mes réactions. Je mérite mieux. Et vous savez pourquoi? Parce que je peux tout entendre.

– Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise? Je n'ai pas le dossier, je ne connais pas la personne. Dans ces conditions, ce serait vous abuser que de vous fortifier dans vos soupçons.

– Aidez-moi.

– Vous m'ennuyez. Parlons plutôt de ce qui s'est passé dans le camp de réfugiés palestiniens de Jénine et que le monde est en train de découvrir. Ça, oui, je comprendrais que ça vous terrifie.

– Je vous le répète, aidez-moi.

– Vous l'accompagnerez à l'IRM?

– Je me suis engagé à le faire.

– Eh bien, essayez de rester en cabine avec le médecin. Et observez-le si vous n'arrivez pas à lui tirer les vers du nez. C'est comme aux cartes, on se trahit toujours. Cela dit, je serais étonné que vous ne parveniez pas à l'embobiner. Vous êtes si crédible lorsque vous mentez. Tenez, je vais vous aider, quel âge a votre amie?

– Vingt-huit ans.

– Faites-vous passer pour son père.

– En somme, vous aussi, vous trouvez ça bizarre ?

– Attendons vendredi.

– Puis-je vous rappeler si les résultats... ?

– Qu'ils soient bons ou moins bons, rappelez-moi de toute façon. Et votre Stendhal, il avance?

– Je viens d'écrire la scène où Balzac soutire à Stendhal la plus grosse part de l'avance, mille cinq cents francs, que la *Revue des Deux Mondes* venait le matin même de lui consentir pour la publication de deux volumes de contes et romans. Cela se passait le 21 mars. Le lendemain, il était mort, et quelque temps après son cousin Colomb fut contraint de rembourser l'avance, car on n'en avait trouvé trace ni dans sa chambre d'hôtel, ni bien sûr dans ses poches. Les beylistes, s'ils ne réfutent pas la disparition de cette somme, qui doit représenter un bon paquet d'euros, en rendent coupable quelque témoin indélicat de la chute de Stendhal en pleine rue. Sous le prétexte de lui porter secours, cet inconnu se serait précipité sur l'agonisant et l'aurait délesté de son portefeuille et de sa tabatière en or. Pour la tabatière, c'est certain qu'elle a disparu entre le moment où Stendhal gît inanimé sur le trottoir et celui où, transporté dans la loge d'un concierge, il agonise, mais s'agissant de l'argent je doute qu'il l'ait eu en totalité sur lui. Donc, j'ai choisi de donner raison à Sainte-Beuve qui, le premier, écrivit que Balzac, toujours à court de liquidités, s'était dépêché de venir empocher le prix de son article sur *La Chartreuse*.

– Ce sont les balzaciens qui vont vous en vouloir.

– Je les emmerde.

– Nous voilà bien, Max Logane se lance dans la critique littéraire.

– Les spécialistes de la littérature m'ont toujours évoqué les entrepreneurs de pompes funèbres. Comme eux, ces messieurs ne consentent à prendre parti qu'une fois leur client refroidi. Ce sont des détrousseurs de cadavres. Les plus grands voleurs, ce sont eux. Voilà pourquoi il leur est si naturel de penser que Stendhal a été la victime d'un pickpocket. Pour autant, je ne cherche pas à donner tort à Balzac. Malgré ses réserves grotesques sur le style de *La Chartreuse*, il a rendu à Stendhal un service qui vaut de l'or. Alors, quoi de plus naturel qu'il le tape de mille francs! En réalité, ce qui gêne ses embaumeurs c'est que

Balzac oublie ensuite d'en parler à Colomb. Qu'il se comporte, lui aussi, en aigrefin ne convient pas à la légende dont ces messieurs les balzaciens sont à bon compte les gérants. J'ajoute que si je suis aussi sûr de moi en cette affaire, c'est parce que, cette visite de courtoisie du félicité au félicitant, passez-moi l'expression, ne pouvant être niée, personne n'a su m'expliquer pourquoi Balzac n'avait pas honoré de sa présence les obsèques de Stendhal.

– Reprenez votre souffle. Évitez les infarctus au téléphone. Dites, si je me souviens bien, ne m'avez-vous pas un jour confié votre peu d'attirance pour les cérémonies funèbres?

– Vous avez bonne mémoire. Eh bien, méditez ceci. Est-ce que je ne fuis pas les enterrements parce que je suis en compte avec les morts?

– Je vais y réfléchir. Obliger un rhumatologue à faire de la psychanalyse, il n'y avait que vous pour l'oser.

– Je vous laisse, et je vous rappelle vendredi.

– Profitez de la vie entre-temps.

OceanofPDF.com

Quatre

LA NOUVELLE CHAMBRE dont Max a hérité se situe au dernier étage du palace, sous les combles. De belles dimensions, pas loin de trente mètres carrés, elle offre une vue des plus dégagées sur l'Étoile et, dans le lointain, sur les mégalithes de la Défense. L'oncle de Meyer, vieux beau volubile et charmeur, n'a pas lésiné. Il a ajouté au mobilier d'origine une table à tréteaux, le style architecte, verre détrempé, acier chromé, et un fauteuil club en cuir dans lequel Max se promet les petites siestes qui lui manquent depuis son arrivée à Paris. Pour l'instant, il est en train de mettre au point un emploi du temps censément idéal : réveil à dix heures, relecture des pages de la veille jusqu'à midi, déjeuner frugal sur place, écriture entre treize et quinze heures, sieste, puis fin d'après-midi et nuit en compagnie de Jenny. À peine l'a-t-il transcrit sur une feuille de papier qu'il la déchire. Comment a-t-il pu se laisser de nouveau tenter par ces habitudes de fonctionnaire à cause de quoi une vie se résume à des tranches horaires ? L'exemple de Jenny, fourmi davantage que cigale, l'a-t-il influencé ? La pensée l'en effleure, elle est séduisante, elle lui vaudrait absolution, mais il la repousse avec force. Chacun est responsable de ses actes. Ne cherche pas de fausses excuses. Pas toi. Surtout pas toi. Une fois de plus, Max se contraint à faire retour sur lui-même, une fois de plus il se revoit organisant minutieusement plans d'attaque et d'occupation, schémas d'infiltration et procédures de dissolution, quand, au détour d'un souvenir souvent ressassé, il entrevoit la promesse d'une réponse à laquelle il n'était pas préparé. Tel un médecin mettant, presque par inadvertance, le doigt sur le virus qu'il ne pensait plus découvrir, Max voudrait résister à ce qui pourrait n'être qu'une illusion supplémentaire mais finit par abdiquer. Il ne se dérobera pas devant l'évidence. Les germes du mal qu'il dénonçait dans ses tracts, puis dans ses pièces de théâtre, l'infectent pareillement. Lui aussi aspire à se soumettre à l'écoulement du temps. Lui aussi ne s'est survécu qu'en acceptant de se dédoubler, qu'en se résignant à interioriser sa peur.

– Je viens de faire une découverte qui ne te plaira pas, Meyer.

– Stendhal était pédé?

– Ça, c'est connu.

– Ne raconte pas n'importe quoi.

– Tu serais bien avisé de te reporter à son *Journal*. Plus précisément à l'année 1814, lorsque les armées de la coalition antinapoléonienne occupent Paris. Désœuvré, Stendhal se rend au Théâtre-Français assister à une représentation du *Barbier de Séville* et se retrouve assis à côté d'un jeune officier russe dont il dit que, s'il avait été une femme, il serait tombé éperdument amoureux. Ensuite, il y a toutes ses amitiés masculines. Il n'admettait pour confidents que de jeunes hommes séduisants, même quand il avait atteint l'âge d'être leur père.

– Tu ne vas pas me fourrer ça dans le scénario?

– Je n'y avais pas songé, mais...

– Il n'y a pas de mais qui compte. Reste dans le registre des adolescentes, c'est déjà beaucoup, étant donné le raz-de-marée moralisateur... C'est quoi, ta découverte ?

– L'aliénation.

– Je respire. Tu t'es donc enfin remis à Marx?

– L'ai-je jamais quitté ? Blague à part, si je m'étais, comme tu dis, remis à Marx, je m'empresserais de le faire savoir, comme ça je redeviendrais à la mode.

– Tu as lu ce papier, c'était dans *Libé* samedi, je crois, sur le nouveau tic de langage qui nous parasiterait tous? Ça devrait te plaire, toi qui m'as fait une scène à propos de ces « un peu » qu'on entend et lit partout.

– J'ai acheté *Libération* samedi en partant pour Dijon, mais je me suis endormi dessus dans le train.

– Il paraît que le « comme ça » est en train de détrôner le « c'est clair ». Et que la littérature va en mourir.

– Tant mieux, qu'on la jette à la fosse commune !

– Donc, l'aliénation.

– Attends-toi au pire. Je viens en effet de comprendre qu'elle ne découle pas uniquement des rapports de production. Elle est, selon moi, contenue dans nos gènes. L'homme primitif ne s'est affranchi de l'état animal que pour ne plus supporter les conséquences de sa sauvagerie dont il lui reste malgré tout une trace qu'on appelle, je crois, le troisième cerveau, celui dont parlait Koestler à la fin de la vie. La horde supposait le pouvoir absolu du plus brutal sur le plus faible. D'accord ? Comment alors mieux expliquer la mutation de l'homme sinon par son désir, légitime autant que logique, de confier sa vie à un protecteur en échange de la garantie que sa mort serait le plus longtemps possible retardée ? C'est là où l'on retrouve Marx, à ceci près que son hypothèse selon laquelle « mieux vaut une fin effroyable qu'un effroi sans fin » doit être comprise, non comme le combat final entre la bourgeoisie et le prolétariat, mais comme la guerre sans merci que devra se livrer l'homme pour liquider en lui-même sa part d'effroi. Il ne s'agit pas que de renverser la société, il s'agit de se renverser soi-même. Sinon, le Comité de salut public, la Tcheka, la Stasi, l'hôpital psychiatrique, la libre distribution des drogues et tranquillisants gagneront toujours.

– Logane, tu perds les pédales, là. C'est de l'idéalisme pur jus que tu me sors. Du Vaneigem mal digéré. L'homme a besoin d'un ordre qui régisse ses rapports à l'ensemble du groupe. Le tout est d'éviter que le pouvoir soit confié à une organisation quelle qu'elle soit.

– C'est déjà ce qui a foiré. Partout. Chez tous. Car c'est le refus de se reconnaître potentiellement mortel, c'est-à-dire fragile, inquiet, lâche, qui pousse le militant à voter les motions de confiance à ses dirigeants. Quelle tranquillité d'âme, ensuite.

– Tu me vises ?

– Sincèrement, je ne pensais pas à toi. Tu as été chef en second, puis tu as été brisé par le grand chef, donc je suppose que tu es vacciné et que tu ne rechuteras pas... Hier, au Quartier latin, j'ai croisé plusieurs cortèges qui manifestaient contre Le Pen. Sur la banderole que brandissait un tout jeune mec, j'ai lu un truc qui va te plaire : « Attention ! Ne pas voter peut provoquer un président grave. » Tu mises toujours sur le retour des luttes sociales ?

– Bon, écoute, j'ai deux personnes en attente au téléphone et un rendez-vous qui doit s'impatience dans l'antichambre, rappelle-moi quand tu auras fini de cuver ton whisky, car tu as dû encore forcer sur la dose.

– Tu n'aimes plus les hommes ivres, Meyer?

– Si, mais après qu'ils m'ont rendu le travail que je leur ai commandé.

– Exploiteur.

– Pochetron.

– Tu t'es piégé, Meyer! En me traitant de pochetron, tu viens d'admettre que tu étais un exploiteur, puisque pochetron, je me flatte de l'être. C'est cela, la dialectique, Meyer. Elle finit toujours par avoir le dernier mot. Au revoir.

Cinq

ILS VIENNENT D'ÉTRENNER la nouvelle chambre. Assis sur le fauteuil où il a fait l'amour à Jenny après lui avoir lu les premières pages de son scénario, Max tire sur le cigare que lui a offert la jeune femme en arrivant. Il est nu sous la couverture dans laquelle il s'est enroulé tandis que Jenny, qui n'a pas pris le temps de se sécher en sortant de la douche, se déhanche en cadence sur un vieil air des Doors, *Love Me Two Times*, que diffuse la radio. Max ne la quitte pas des yeux. Subjugué, troublé, tendu. Mais aussi émerveillé que la beauté se soit souvenue de lui. Demain, il se promet d'aller déposer des fleurs sur la tombe de Stendhal car, s'il n'y avait pas eu ce scénario, jamais Jenny ne serait venue taper à sa porte en Ardèche. Sans compter qu'il ne lui aurait peut-être pas ouvert. Là-bas, Max tient à distance le monde entier. Or voici que la sonnerie du téléphone, aussi dérangement qu'inopportune, couvre la voix sépulcrale de Jim Morrison. Bande de cons, commente Max à voix haute, j'avais pourtant demandé que le standard ne me passe aucune communication. Jenny plonge alors vers son sac et en retire le portable fautif. Elle dit : quoi ? répète ? mais ça va ? tu n'as pas trop mal ? as-tu pensé à faire venir un médecin ? bon, j'arrive, dans une demi-heure maximum, à tout de suite, ma puce.

– C'était Laura, n'est-ce pas ?

– On l'a agressée alors qu'elle distribuait des tracts place Maubert.

– Elle était seule ? D'ordinaire, quand on tracte, on est toujours au moins trois dont un gros bras au cas où il y aurait embrouille.

– Elle n'est pas entrée dans les détails. Ni moi, d'ailleurs. Je ne sais rien de ces choses-là.

– Qu'est-ce qu'ils lui ont fait, ses agresseurs ?

- D'après ce que j'ai compris, elle pleurait en parlant, trois mecs l'ont jetée au sol avant de la bourrer de coups de pied dans le ventre.
- Si elle ne pisse pas le sang, ce ne sera pas trop grave.
- C'est vrai que je suis avec un spécialiste... Bon, je te quitte, il faut que j'y aille.
- Attends, je viens avec toi.
- Non.
- Oui, et ça ne se discute pas.
- Je ne garantis pas ses réactions.
- Attends, rappelle-la et demande-lui s'il y avait du sang dans ses urines, et si elle n'a pas pissé, qu'elle pisse et qu'elle te dise tout de suite si oui ou non...
- Ça va, j'ai compris.
- Selon ce qu'elle te répondra, j'appellerai mon copain toubib au Val-de-Grâce, et on la fera transporter à l'hosto pour une radio de ses reins.
- Tu te prends pour qui? Pour le père qu'on n'a pas eu?
- Ne me rabaisse pas.

Six

LAURA N'AVAIT PAS PISSÉ LE SANG. Ses reins, s'ils avaient été malmenés, et ils devaient l'avoir été, fonctionnaient normalement. Pas davantage de mauvaise surprise du côté de la rate. Aucun organe vital ne semblait avoir souffert des coups de pied dont les traces, aussi voyantes que des taches de vin sur une nappe, maculent le ventre et le dos de la jeune fille qui se laisse examiner sans protester. Quoique les gestes de Max soient sans équivoque, qu'ils ne paraissent guidés que par le souci de ne pas augmenter la souffrance de sa sœur, Jenny se sent mal à l'aise au spectacle de son amant penché sur un corps dont il n'aurait jamais dû s'approcher de si près. Elle ne sait trop si elle est en train de céder à un réflexe de mère la pudeur ou à une réaction de femme jalouse. En comparaison de Laura, tout en délicatesse jusque dans ses poils pubiens, léger duvet d'or incrusté dans la nacre d'une chair sans défaut, Jenny se fait l'effet de n'être qu'une masse musculeuse, noirâtre, broussailleuse. Quand Max se redresse, après avoir rabattu la couette sur Laura qui l'en remercie d'un hochement de tête douloureux, et qu'il prend Jenny dans ses bras, elle se colle à lui. Ne t'inquiète pas, dit-il, demain ta sœur sera sur pied. Et à voix basse il ajoute: mais côté sexe, il va falloir qu'elle patiente. En réponse, et alors qu'il s'attendait à un sourire, Jenny se cabre et se dégage de l'étreinte d'un brusque mouvement d'épaules. Je t'ai choquée? murmure Max, goguenard. Elle voudrait lui répondre que non, que c'est pire, qu'elle vient de les voir, Laura et lui, se dévorant de baisers. Mais, l'instant d'après, Jenny se blottit contre lui. S'il est vrai que l'amour rend bête, alors, oui, elle est amoureuse. Voilà ce qu'elle pense maintenant tandis qu'elle l'entraîne vers sa chambre.

– Tu devrais tout de même manger un peu. Regarde, tu n'as touché à rien.

– Non, Jenny, je ne m'en sens pas l'envie et puis j'ai peur d'avoir mal en digérant.

– Laura, votre sœur a raison. Un yaourt, c'est du liquide et ça passe très bien...

– Je déteste les yaourts.

– Je peux vous tutoyer?

– Quelle question! Tu m'as bien vue à poil hier soir.

– Vous ne m'aimez pas, hein?

– Je croyais qu'on allait se tutoyer.

– OK. Tu me reproches quoi?

– Plus rien. Non, vraiment, plus rien. C'est juste qu'il faut que je m'habitue à la présence d'un tiers dans cet apart.

– Tiers, ce n'est pas très gentil.

– Je le retire, Jenny. Comprenez-moi, tous les deux. Je n'étais pas préparée à un tel bouleversement. Je voulais que tu sois amoureuse parce que j'en avais assez de ce sport auquel tu consacres trop de temps, qui te bouffe la vie. Mais je pensais que je ferais, comment dire? partie de la confiance, que, le soir, ou le matin, nous nous raconterions en riant comment tu étais en train de te laisser envahir par une histoire à laquelle rien ne te réservait, que je serais, somme toute, ta confidente, alors que, là, tout est allé beaucoup trop vite. Attends, je ne t'en veux pas ni n'en veux à Max, simplement je n'avais pas prévu le coup de foudre. C'est mon tort, je réfléchis toujours avant d'agir, et j'ai tendance à croire que tout le monde devrait me ressembler.

– Je te comprends, Laura.

– Sans doute, Max, parce que tu mets mon attitude sur le compte de mon appartenance à LO. Qu'est-ce qu'une militante bornée peut savoir des choses de l'amour? C'est ça que tu te dis, n'est-ce pas? Tu as tout faux, tu ne me connais pas, tu ne nous connais pas, mes camarades et moi. Tu vis sur des clichés, Max.

– Détrompe-toi, tes convictions n'entrent pas en ligne de compte. Si j'ai dit que je te comprenais, c'est parce que, moi aussi, je me méfie des passions soudaines même si, en théorie, je professe l'inverse. Tout du moins je m'en méfiais jusqu'à ce que je rencontre ta sœur.

– Tu as été quoi autrefois ?

– Laura, arrête avec la politique...

– Je pose juste une question, Jenny, histoire de ne pas commettre un nouvel impair.

– Laura, s'il te plaît, les contrôles d'identité...

– Laisse-moi répondre, Jenny. Autrefois, Laura, j'ai essayé d'être libre. Ça te va?

– Si tu te définis ainsi, je n'ai rien à ajouter.

– Mais tu n'en penses pas moins. Nous serions en tête à tête, je suis sûr que tu me traiterais de petit-bourgeois velléitaire, voire de réactionnaire rentré, à supposer que cette formule ait toujours cours.

– Tu en as envie?

– Non, il n'en a pas envie, et moi non plus... À propos, est-ce que tu vas porter plainte?

– Contre qui? Ils sont arrivés par-derrière, et c'est allé très vite. Et puis, ce n'est pas dans notre tradition de faire appel à la justice, Jenny.

– Ils n'ont rien dit en te tabassant?

– Rien, Max. Pas un mot.

– Même si votre prise de position déplaît aux militants de gauche toutes tendances confondues, je ne pense pas qu'ils en viennent à attaquer les gens de LO. Ça pue le facho, ce type d'agression, sauf que Le Pen ne peut que se réjouir de votre appel à l'abstention.

– Tu ne vas tout de même pas user d'un tel argument contre nous.

– Avoue que ce n'est pas un argument mais un constat. Objectif, serais-je tenté d'ajouter.

– Il ne manquerait plus que j'entre dans ton jeu... Le FN n'est qu'une composante de la réaction patronale. L'une de ses armes dans le cas où la démocratie ferait faillite. Et, tout autant que la bande à Krivine, nous le combattons partout où il se manifeste.

– Hum!

– Tu en doutes?

– Un chouia.

– Si ça te dit, je suis prête à te faire rencontrer des camarades qui en ont pris plein la gueule lorsqu'ils sont tombés sur des fafs.

– Allez, vous deux, arrêtez.

– Mais toi, Jenny, de quel côté es-tu ? Du sien ou du mien?

– Des deux à la fois. Toi, Laura, je t'adore, et, lui, je ne le déteste pas.

– Je ne suis pas une idole pour qu'on m'adore.

– Écoutez-moi cette gamine. Tu es mieux qu'une idole, tu es la chair de ma chair.

– Il ne manque plus que les violons... Si vous le permettez, les sœurs, je prends la salle de bains le premier. C'est aujourd'hui que je signe mon nouveau contrat, et je veux me faire beau pour mon producteur.

– Vendu!

– Pas que vendu, Laura, ce mec est un esclave-né.

– Et plus encore, si vous saviez.

OceanofPDF.com

Sept

COMME ATTIRÉ PAR UN AIMANT, Max, en quittant le bureau de Meyer, est parti à pied vers Saint-Germain-des-Prés. Jenny et lui sont convenus de se retrouver vers vingt et une heures à la Rhumerie martiniquaise. La crainte qu'il éprouvait, il y a encore quelques jours, de croiser une de ses anciennes fréquentations dans ce quartier ne le tourmente plus. Il semble même prendre plaisir à flâner. Tout lui est sujet d'étonnement maintenant qu'il prête attention au décor de la rue. Les années précédentes, il passait devant les vitrines sans leur accorder un regard. Il était pressé, sur le qui-vive. Il ne l'est plus, mais le général avait raison, il ne peut pas vivre sans ruminer ses doutes jusqu'à l'obsession. C'est le tribut qu'il doit payer à l'imagination. Il faut qu'il ait peur. Comme il longe l'École de médecine dont les murs sont couverts de graffiti antifascistes, et devant lesquels il ne s'arrête pas, il se remet à penser à l'IRM de Jenny. Le résultat, il est persuadé de le connaître par avance, elle aura une tumeur au cerveau. Maligne et non bénigne, bien sûr. C'est dans l'ordre des choses. Max Logane ne peut que perdre les êtres qu'il aime. Cette conviction soudaine ne l'attriste pas, elle le met en rage. Pas question, cette fois, de baisser les bras devant la maladie. D'attendre la mort en tenue de deuil. Il veut que Jenny vive. Elle vivra, se promet-il, avant que des cris l'empêchent de reconsidérer son intuition, ce dont Max est coutumier quand, dans le silence de sa maison ardéchoise et en face d'une bouteille, il fait se succéder le noir pressentiment à l'euphorie. Comme il se demande pourquoi l'alcool ne l'a pas déjà tué, le cortège des manifestants le rejoint. Max hausse les épaules et se fond dans la foule hurlante à la façon d'un désespéré se laissant tomber par-dessus bord.

- Venez, je vous invite à prendre un pot.
- On n'est pas que nous deux, il y a aussi...

- Tournée générale. J'ai touché plein d'argent, il faut le dépenser.
- Attention, on est au moins cinq.
- Tant mieux! Où sont les autres?
- Elles ne devraient pas être loin, sauf qu'elles connaissent mal Paris.
- Ah, bon, vous venez d'où?
- De Seine-Saint-Denis. D'habitude, nous, on ne s'aventure pas plus loin que Pompidou.
- Eh bien, attendons. Vous fumez?
- Des brunes? Non, merci. Zina, t'as encore une Camel pour moi?
- La dernière.
- Je vous en achèterai.
- Vous avez gagné au loto?
- Non, aux cartes.
- Hé, Sandrine, pas si vite, on est là. Arrive, je t'dis. T'es seule? Où elles sont, les copines?... Ce monsieur veut nous offrir une bière.
- Ou autre chose.
- Z'êtes prof?
- De philo, oui.
- Je dis ça, parce que, des vieux, y en a pas des masses dans la manif.
- C'est clair, Sandrine. Ils votent tous pour le grand décoloré, tellement ils ont les boules à l'idée de se faire piquer leur thune.
- C'est votre première manif?
- Presque.
- Comment ça, presque?
- Au lycée, il y a un mois, on s'est mis en grève contre le manque de pions.
- Bon. Dites, vos amies n'ont pas l'air de vouloir arriver.
- Qu'est-ce t'en dis, Zina? Z'ont dû se tirer, non?
- Ou alors elles se sont fait enlever?

- Vous nous vannez?
- J'aurais trop peur de me moquer de vous. Non, chez moi, dire n'importe quoi, c'est un tic. On me paie même pour ça.
- Vous devez avoir la vie facile, vous, m'sieur.
- Appelez-moi Max.
- Putain, Max, ça fait keuf!
- Sauf que je n'en suis pas un.
- Que vous dites!... Prouvez-le.
- En faisant quoi?
- J'sais pas...
- S'il faut que j'aie aussi les idées...
- Vous êtes prof, non?
- J'ai trouvé.
- Ah, vouais.
- Vouais. Vous voyez les CRS là-bas, je vais aller les insulter. S'ils m'embarquent, c'est que je ne suis pas flic, d'accord?
- Vous en êtes cap'?
- Regardez bien. Tenez, prenez quand même ce billet, et buvez un coup à ma santé, si je ne reviens pas.

Huit

MEYER FAIT UNE ENTRÉE FRACASSANTE dans le commissariat. Il n'est pas venu seul. Deux hommes l'accompagnent. Max, qu'on a enchaîné par le poignet droit à un radiateur, reconnaît le plus massif des deux. C'est Armentières, l'ancien responsable du service d'ordre personnel de Meyer. Max lui doit sa cicatrice sous le menton. Meyer parle haut et fort. Il jette au planton le nom d'un député parisien dont il se prétend l'intime. Il ment. Certes, il l'a été puisqu'il l'a recruté dans les années 60, mais il ne l'est plus. N'empêche, ça en impose. Accourue aux nouvelles, la lieutenant, qui s'est plu à humilier Max en lui passant les menottes, déclare qu'il ne peut s'agir que d'une peccadille. Monsieur Périer-Lagrange aura voulu faire une blague à nos collègues CRS. Vous les connaissez, des têtes de mule qui prennent tout au tragique. S'entendre proposer de but en blanc l'achat de dix kilos de cocaïne moyennant une réduction de trente pour cent les a convaincus qu'ils avaient affaire à un de ces audacieux trafiquants dont ils entendent parler sans jamais voir la queue d'un seul. Vous remarquerez d'ailleurs que votre ami n'a pas été enfermé dans une cellule, et que nous lui avons permis de vous téléphoner. Pourquoi les menottes? interroge le second compagnon de Meyer en tirant de sa grosse serviette de cuir un Instamatic jetable. Je vous en prie, maître, pas de photos, on ne pouvait pas faire moins devant nos collègues. À d'autres, hurle Max, tu n'as pas supporté que je me moque de tes airs supérieurs de mal baisée, t'es qu'une fliquesse de merde! Aussitôt l'avocat entraîne vers son bureau la fonctionnaire de police suffoquant d'indignation. Aux cris qu'elle pousse, Max s'étonne que, cinq minutes plus tard, un de ses subordonnés vienne le délivrer et lui rendre sa carte d'identité. Tout juste s'il ne lui présente pas des excuses. Pendant ce temps, l'avocat, qui a prononcé les mots qu'il fallait, obtient que disparaisse de la main courante toute trace de l'interpellation de Max.

– T'es donc toujours aussi con, Logane.

– Pas toi, Armentières? Pourtant, tu en tenais une sacrée couche.

– Vous deux, la guerre des tranchées, c'est fini. Il n'empêche que c'est vrai que tu es con, Max.

– Tu devrais me remercier. Grâce à moi, tu as pu rejouer un de ces numéros que tu adorais dans le temps: le leader volant au secours d'un de ses fidèles. Ça coûte moins cher qu'une cure de thalassothérapie, non?

– Exact! Et si on allait boire un verre?

– Il est quelle heure?

– Tu n'as plus de montre?

– Je l'ai pétée en me protégeant d'un coup de matraque.

– Quoi? Ils t'ont frappé?

– Un CRS a essayé mais j'ai paré le coup. C'est la montre qui a pris.

– Ils n'ont essayé qu'une fois?

– Eh oui, Armentières, les bonnes habitudes se perdent. Il faut dire aussi que la foule a pris fait et cause pour moi. Surtout un groupe de lycéennes de banlieue qui gueulaient à la bavure policière.

– Comment tu sais que c'étaient, un, des lycéennes, et, deux, de banlieue?

– Je venais de manifester avec elles.

– Merde, j'ai dû manquer un épisode. Logane défilant contre Le Pen? Bientôt, tu vas m'annoncer que tu voteras le 5 mai pour le candidat de tous les républicains.

– Cherche pas à comprendre, Meyer. En tout cas, merci. Et maintenant est-ce que l'un de vous veut me dire quelle heure il est?

– Neuf heures moins le quart.

– Je ne serai donc pas en retard. J'ai rendez-vous avec Jenny... Autre chose, je peux savoir qui vous êtes, monsieur l'avocat, car c'est bien la profession que vous exercez, n'est-ce pas?

– Maître Jacques Risler.

– Ça, pour le coup, c'est génial, j'ai été tiré des griffes de la police par un chiraquien et deux anciens trotskos. Il y a comme un parfum de franc-maçonnerie, là-dessous. Hein, que vous êtes des frangins? Dites oui, s'il vous plaît, comme ça j'aurai eu droit à la totale.

– Allez, fiche le camp, Max, va rejoindre ta dulcinée.

– Salut et fraternité.

OceanofPDF.com

Neuf

MAX NE SE DÉCIDERÀ À RACONTER sa mésaventure à Jenny que le surlendemain, le matin où, ensemble, ils se rendent à l'IRM. Il avait pourtant voulu le faire dès qu'ils s'étaient retrouvés à la Rhumerie martiniquaise, persuadé qu'elle en rirait aux éclats, mais il en avait été dissuadé par son accueil. Le baiser glacial qu'elle s'était laissé arracher le surprit, et il le fut davantage quand Jenny lui demanda d'un ton vindicatif s'il espérait pouvoir la doubler en se tapant sa sœur. Elle n'enroba pas sa question d'un sourire canaille, elle la cracha comme si, en usant d'autres mots, elle risquait de s'étouffer. Elle ne lui laissa pas non plus le temps de répondre. Un flot d'accusations suivit d'où il ressortit, pour autant que Max sût les interpréter, que Jenny datait ses soupçons de leur première conversation téléphonique, tout de suite après la scène que lui avait faite sa cadette, lorsque Max s'était proposé de venir s'expliquer avec Laura. Preuve, affirma-t-elle, que tu envisageais déjà de te servir de moi pour arriver jusqu'à elle. Plutôt que de s'embarquer dans une longue justification, de l'étayer par des détails trop précis pour ne pas paraître fabriqués, Max abonda dans le sens de Jenny et lui reprocha d'avoir tant tardé à le deviner. Que croyait-elle qu'il était venu faire à Charléty sinon obtenir qu'elle le présentât à sa sœur? Mieux, pourquoi pensait-elle qu'il avait attendu minuit pour l'inviter à attendre un taxi, carrefour de l'Odéon? Petit à petit, Jenny avait abandonné ses airs hostiles, bien qu'elle continuât de l'écouter avec le masque d'un président de cour d'assises. Parce qu'un tel procès lui en rappelait d'autres, plus lourds de conséquences, Max interpréta comme il convenait les pensées de Jenny. Elle devait se reprocher de l'avoir accusé, mais elle ne s'en excuserait pas, ce n'était pas dans ses habitudes. Aussi était-elle probablement en train de chercher de quelle façon s'en sortir sans le secours de son amant. Si Max lui avait en effet tendu les bras, il se serait heurté à l'orgueil de la jeune femme qui l'impressionnait encore plus depuis qu'elle avait pressenti le danger que représentait sa sœur. Il en aurait pleuré de se savoir à ce point désiré mais, dans le même temps où il se laissait manœuvrer, il sentait ses

doigts impatients de reprendre possession du corps de Laura. C'est donc dans le taxi les emmenant, ce vendredi matin, à la clinique des sports que Max apprend à Jenny, qu'il tient enlacée, comment il aurait très bien pu rater leur rendez-vous de mercredi. Il évite de mentionner les lycéennes, la manifestation, et va jusqu'à inventer un tout autre motif d'arrestation. Il n'a pas supporté, dit-il à Jenny, la brutalité des CRS lorsqu'ils ont interpellé une chanteuse dans les couloirs du métro Odéon. Pourquoi ment-il? Pour le plaisir que lui procure son amoureuse en le récompensant d'une caresse à laquelle il est si sensible? Ou pour ne pas donner de nouveaux arguments à sa jalousie? Lui-même l'ignore. Il a toujours vécu ainsi. Bien qu'il se soit convaincu de devoir changer de style, il persiste à vouloir tricher avec les émotions.

– Vous suivez ou vous voulez que je vous explique ce que je vois sur les écrans?

– Pour être franc, docteur, ces clichés ne m'évoquent pas grand-chose. Je suis perdu.

– Je ne vais pas vous faire un cours, mais sachez que votre fille n'a rien. Les images sont nettes et ne laissent aucune place au doute. Vous devez être rassuré?

– À qui le dites-vous! Donc, aucune tumeur ?

– Pourquoi une tumeur? Il y a tant d'autres possibilités dans le cas de céphalées.

– Je n'ai prononcé le mot de tumeur que parce que, justement, j'ignore tout de ces choses-là.

– Sur la demande d'IRM, que j'ai sous les yeux, l'examen n'a été prescrit qu'à cause d'un accident de moto, déjà ancien d'ailleurs.

– Vous n'auriez pas par hasard le résultat de ses analyses de sang?

– Non. C'est votre fille qui doit les avoir. Elle ne vous les a pas montrés?

– Eh bien, non.

– Craignez-vous qu'elle vous cache quelque chose? Vous savez, en général, quand une patiente est inquiète, elle en parle à ses proches, et à plus forte raison à son père...

– Ce doit être mon imagination.

– Sans doute, à moins que, se méfiant de vous pour des raisons que j'ignore, elle n'ait pas voulu vous alarmer.

– Ne me dites pas ça, sinon je vais recommencer à broyer du noir.

– Pendant qu'elle se rhabille, je peux, si vous le désirez, téléphoner à l'étage du dessus et demander au labo ce qu'il en est.

– Laissez tomber.

– Comme vous voulez. Elle vit chez vous?

– Qui? Ma fille? À l'âge qu'elle a? Elle a sa vie depuis longtemps et je ne l'ai accompagnée que... Mais pourquoi me posez-vous cette question?

– Parce que vous auriez pu...

– Fouiller dans ses affaires? Pour qui me prenez-vous, docteur? Je ne suis pas ce genre de père. Si ma fille ne m'en a pas parlé, c'est que, comme vous venez de le dire, tout va très bien.

– En effet, c'est la sagesse même que de le penser. Sur ce, je vous abandonne, il faut que j'aille dicter mon compte rendu tant que j'ai une secrétaire sous la main.

– Je vous remercie, docteur, de m'avoir permis d'assister à cet examen.

– C'était la moindre des choses. Allez donc la rassurer. Et arrêtez de vous torturer les méninges.

Dix

MAX NE MANQUE PAS DE PRENDRE en mauvaise part la réaction de Jenny à l'annonce du résultat de l'IRM. Elle l'a applaudi aussi machinalement qu'un congressiste sommé de considérer la défaite électorale de son parti comme la promesse d'une revanche victorieuse. Le chiffon rouge, qu'elle s'était plu à agiter sous le nez de son amant, n'avait été qu'une ruse, elle savait par avance que l'IRM serait négative. Au vu de ses analyses de sang, les médecins, toujours deux en de telles occasions, avaient dû évoquer une autre piste sur laquelle elle s'était d'instinct refusée à entraîner son amant. De quoi peut-il bien s'agir si elle n'a pas voulu partager son secret? Une chose surprend tout de même Max. Comment Jenny a-t-elle obtenu qu'on lui ordonne un tel examen? Il y réfléchit pendant que la jeune femme s'isole près d'une fenêtre pour appeler sa mère. Mais pourquoi les médecins se sont-ils laissé manœuvrer? Il se représente hâtivement la scène, ils sont là en face d'elle guettant ses réactions, alors qu'elle ne pense qu'à celles de l'homme qui l'attend à la sortie. Elle a encore à l'esprit le récit de l'agonie de ses deux amis, elle connaît sa répugnance à se trouver en face de la mort, elle veut lui éviter pareille situation. Aussi a-t-elle dû feindre de douter du diagnostic, puis évoquer, comme pour le repousser, cet accident de moto, et le rendre responsable de ce taux anormal de globules blancs. Les médecins sont des hommes ordinaires, ils ont femmes et enfants, ils connaissent le pouvoir des mots imprononçables. D'un regard, ils se sont convaincus que si l'inutilité de l'IRM pouvait désangoisser leur patiente, ils mettraient à profit ce temps pas forcément perdu pour solliciter l'opinion d'un spécialiste. Max se doute que sa reconstitution ne tient pas debout, qu'elle ferait rire un étudiant de première année, mais il aimerait tant que la réalité s'accordât pour une fois à la fiction qu'il n'envisage pas d'autre explication. Il oublie que les femmes amoureuses savent interpréter le moindre froncement de sourcils.

– Tu fais une drôle de tête. Ça ne va pas?

– Ma hanche.

– Il va pleuvoir? J'aimerais, comme ça on passerait tout le week-end sous la couette.

– Ta mère, elle a réagi comment?

– Elle n'était pas inquiète d'après ce qu'elle m'a dit. Dans la famille, il paraît qu'il n'y a jamais eu de tumeurs, et comme elle est fana de génétique, il lui paraissait logique que sa grande fille y échappât.

– Et toi, tu es soulagée?

– Pourquoi me demandes-tu ça?

– Je ne sais pas, c'est juste que ta réaction m'a étonné.

– Tu voulais quoi? Que je saute au plafond, que je pleure de joie?... Ou alors que je t'oblige à me faire l'amour? Ça te faisait bander, la petite blouse bleu ciel?

– Je bande toujours quand je te vois.

– On y retourne si ça te tente.

– J'ai une meilleure idée.

– C'est une remarque que tu affectionnes, ça.

– Pardon?

– À un moment donné, tu as toujours la meilleure idée. Fais attention, un jour je fatiguerai à force de ne pas l'avoir, moi, la meilleure idée.

– D'accord, j'enregistre. On est le combien? Le 26, non?... Donc, ça fait dix jours que nous nous sommes rencontrés. Eh bien, c'est un anniversaire qui se fête.

– Tu m'invites à La Tour d'Argent?

– Je ne fréquente pas les cantines à pingouins.

– Qu'est-ce que tu me proposes alors?

Une assiette de fromages, un verre de rouge, puis une virée dans les boutiques de mode.

– Tu veux t'acheter un costard?

– Arrête... C'est toi qui vas renouveler ta garde-robe.

– Chez qui je veux?

– Ça va de soi.

– Avec le fric de Meyer?

– Non, hier, j'ai touché un arriéré de solde.

– Un arriéré de quoi?

– T'occupe, j'ai du fric.

– Je t'avertis, si je me lance dans la consommation, il ne t'en restera pas des masses.

– C'est exactement ce que je souhaite être: un homme ruiné. Et puis, ce sera l'occasion de faire plein de vilaines choses dans la cabine d'essayage.

– Il faut m'acheter plus que des fanfreluches pour m'émoustiller, monsieur l'arriéré...

– Un tailleur ferait-il l'affaire?

– Dans ces conditions, je t'épouse.

OceanofPDF.com

Onze

DANS LA SOIRÉE, profitant de l'absence de sa sœur (un long week-end de réflexion politique, le dernier, ne stresse pas, ma grande, après ça, je me remets à la préparation du concours), Jenny a invité Max à venir s'installer chez elle. Mais à condition, a-t-elle insisté, qu'il apporte son ordinateur. Serait-ce que tu ambitionnes de devenir mon égérie? Non, ton coach. N'oublie pas que je suis experte en performances. Max a obtempéré, et Jenny n'a pas traîné. Elle a remonté de la cave une table de camping, l'a nettoyée mais, peu satisfaite de son aspect, elle l'a recouverte d'un pagne africain, avant de poser dessus la lampe qui se trouvait sur le piano et l'une de ses plantes grasses, celle qui est en fleur. Depuis que son amant lui a lu le début de son scénario, Jenny s'est juré de l'obliger à le terminer. Elle ne supporterait pas qu'il le laisse en plan, au motif que noircir du papier à l'instant où la vie surpasse le meilleur des romans serait pure démente. Telle avait été en effet la réponse de Max, toujours aussi emphatique, lorsque Jenny s'était enquis, place des Victoires, de savoir s'il avait avancé pendant ces trois derniers jours. Elle avait été à deux doigts de lui passer un savon, elle ne s'était retenue de le faire que parce que le moment lui avait paru mal choisi, Max venait de claquer plus de mille cinq cents euros afin qu'elle puisse se pavaner dans ce tailleur de lin sauvage. À présent qu'elle le tient enfermé dans son appartement, nous sommes samedi matin, et que, sagement, docilement, il s'est assis en face de l'écran, Jenny se félicite de s'être montrée aussi exigeante. Tandis qu'elle finit de lacer ses chaussures de jogging et que lui-même semble prendre ses marques, une idée folle lui traverse la tête: si Max parvient à boucler ce scénario, s'il ne l'abandonne pas comme, paraît-il, tout ce qu'il entreprend depuis qu'il s'est calfeutré en Ardèche, bref, s'il ne capitule pas devant l'obstacle, elle ne lui cachera plus la vérité. Toute la vérité. J'y vais, dit-elle, je profite qu'il ne pleuve plus, travaille bien. Il ne répond pas, se contentant de lui adresser un petit signe de la main. Elle sort. Il tend l'oreille, il l'écoute descendre les marches deux à deux, puis il regarde la montre à l'effigie de Spider Man

qu'elle lui a offerte après son coup de folie chez Mugler. Il laisse passer une minute. L'escalier ne retentit plus d'aucun bruit. Max se lève et s'approche du secrétaire dans lequel Jenny a rangé hier soir sa facture de téléphone. Le résultat des analyses devrait y être. La garce, elle l'a fermé à clé. Il se penche, examine la serrure, ce sera un jeu d'enfant. Dans le fond de l'un des tiroirs de la table de cuisine, il trouve un assortiment de brochettes dont il se demande à quel usage les sœurs Monfray les destinent, puisqu'elles ne disposent que de deux plaques électriques. Avec soin, il choisit la moins émoussée et revient crocheter la serrure. Il ne s'était pas trompé, la porte du secrétaire tourne sur elle-même, livrant ses trésors à la curiosité de Max. Quelle femme ordonnée! Sur la tranche de chaque chemise cartonnée, Jenny a pris soin d'indiquer son contenu. Une rose pour la cadette et une verte pour l'aînée sont consacrées à la santé des deux sœurs. Il les sort de la pile et les dépose à côté de son Mac. Aucun sentiment de culpabilité ne se dégage de ses gestes, il est redevenu l'étudiant qui toisait avec arrogance le libraire convaincu à raison d'avoir affaire à un voleur. Il est froid et méticuleux. Comme s'il souhaitait se prouver qu'il maîtrise la situation, alors que la situation lui dicte au contraire sa conduite – sinon il se serait précipité sur le dossier de Jenny plutôt que de commencer par ouvrir celui de Laura. Il parcourt plus qu'il ne lit la petite dizaine d'ordonnances dont la quasi-totalité concerne des affections bénignes. Rien d'intéressant là-dedans, sauf que cette gamine chope tous les microbes. Elle est myope aussi, mais coquette, puisqu'elle porte des lentilles que sa mutuelle, la MGEN si généreuse aux anciens camarades de Meyer, n'a que chichement remboursées. Société de merde qui se désintéresse de la beauté des femmes mais qui graisse la patte des ministres de gauche, se dit Max en refermant le dossier de Laura. De prime abord, Jenny ne consulte que pour de mauvaises entorses ou des ligaments douloureux. Elle ne connaît ni rhumes ni angines. Ah! voici les analyses. Elles sont classées par ordre d'ancienneté. Les premières remontent à 1995. Max ne se presse pas, il ne va pas directement à celles de mardi dernier. Il veut essayer de comprendre ce qui a alerté les médecins de la clinique des sports. Il y renonce vite, il a davantage l'habitude des plaies et bosses que des numérations globulaires et des formules leucocytaires. Délaissant les autres feuilles de résultats, il s'empare de la dernière et compare, ligne à ligne, les chiffres de Jenny

aux valeurs de référence. Plus il avance, moins il s'explique l'anxiété des toubibs, il ne voit là rien d'anormal, Jenny se situe dans la moyenne. S'il cédait à son penchant pour l'introspection, il s'avouerait déçu, mais Max ne s'analyse que lorsqu'il cherche à justifier son immobilisme. Quand il y va du bien-fondé de ses intuitions, il refuse de les remettre en cause. L'unique circonstance où il a douté de la validité de l'action qu'il avait planifiée, il s'était fait cueillir comme un bleu au saut du lit. Il reprend la feuille de résultats et finit par s'apercevoir qu'elle date de l'année précédente. Dans la demi-heure qui suit, il inspecte, mais pour un résultat nul, chacune des chemises, y compris celle, la plus volumineuse, où Jenny a réuni ses relevés bancaires depuis le jour où elle a ouvert un compte. Il avait raison, son amoureuse leur cache la vérité. À lui comme à Laura qui doit, ce serait logique, posséder un double de la clé du secrétaire. Quelle autre raison en effet aurait eue Jenny de ne pas glisser ses résultats dans la chemise verte? conclut Max pendant qu'il remet chaque chose à sa place avec autant d'application que s'il rajustait les pièces d'un fusil.

– Qu'est-ce que tu fiches là? Jenny t'a abandonné l'appartement?

– Mais toi-même, tu ne sièges pas en conclave?

– Tout de suite, le persiflage... Eh bien, non, figure-toi que nous avons discuté une grosse partie de la nuit, et que nous ne reprenons qu'à quatorze heures.

– Ma présence te gêne peut-être? Veux-tu que je sorte? J'ai justement besoin de cigarettes.

– Tu restes ici jusqu'à quand ? Ce n'est pas que je veuille te chasser, mais à partir de lundi je reprends mes révisions, et la cohabitation sera *molto pericolosa*. Surtout avec cette table en plein milieu du passage.

– Je retourne à l'hôtel dès dimanche soir.

– Tu travailles?

– Ta sœur m'y a contraint.

– Celle-là, c'est un chef. Elle m'a fait le même coup hier matin. Il a fallu que je lui jure que j'allais laisser tomber la militance pour le concours, sinon elle refusait que je m'absente ce week-end.

– Sauf que tu es ici.

– Ça t'ennuie?

– Absolument pas. À moins que tu n'aies le projet de m'expliquer la situation politique.

– Ne me cherche pas, sinon tu vas y avoir droit, d'autant que je me suis rencardée et que j'en ai appris de belles sur ton compte.

– Ça ne doit pas être triste la vérité passée à la moulinette groupusculaire...

– Parlons de Stendhal plutôt. C'est davantage dans tes cordes.

– Ne t'occupe pas de moi, fais ce que tu dois faire, et quand tu l'auras fait, je descendrai avec toi, histoire de nous offrir un express bien serré.

– Veux-tu que je t'en prépare un?

– Pas avec votre machine. On dirait de la tisane.

– Sympa, le mec. On l'invite et il ne trouve pas mieux que débiter ses hôtesses.

– Tu te décides, oui ou non? Change-toi, douche-toi, lave-toi les dents, mais ne perds plus ton temps à m'asticoter.

– Je ne vais pas être longue. Je suis passée prendre des tampons hygiéniques.

– Je suis censé être choqué?

– Est-ce que tu sais qu'en relisant l'année dernière *Lucien Leuwen* pour une colle, je me suis aperçue que Stendhal semblait avoir oublié que les femmes avaient leurs règles chaque mois? Mon prof, un type dans ton style, ex-mao décoré de la Légion d'honneur, a failli me coller un zéro. J'étais, à l'entendre, le pire exemple de ce que le féminisme avait pu apporter à l'étude de la littérature.

– Rectification, je n'ai jamais lu Mao sans me poiler, à l'inverse des normaliens qui l'avaient choisi pour maître à penser. Mais, si je ne mérite aucune décoration, j'approuve néanmoins ton professeur. Tu aurais pu instruire le même procès contre George Sand, qui le mérite d'ailleurs, vu qu'elle est chiante à en crever.

– Au fond, tu es rigolo. On te dit qu'il pleut, et aussitôt tu te lances dans l'apologie des bains de soleil. Contre l'évidence, on ne peut rien.

– Ne crois pas ça.

– Je ne le crois pas, j'en ai la certitude.

– Puisque tu en es aux certitudes, ton ventre, ça va? Toujours douloureux ? Avec les règles, tu vas trinquer.

– Moi aussi, je suis censée être choquée?

– Tu veux une cigarette?

– On ne m'achète pas aussi facilement.

– Quel est ton prix?

– Tu es libre, dimanche soir?

– Le petit-bourgeois est invité à une séance de rééducation?

– Presque. Je dîne chez mon copain Sacha, et il aimerait te rencontrer.

À propos, c'est lui qui sait grosso modo qui tu es.

– Il n'a pas l'âge.

– Mais il a un père.

– La peste soit des pères!

– Il paraît qu'il t'a bien connu autrefois.

– Il s'appelle?

– Defermon.

– Avec un t à la fin?

– Non, sans t.

– Connais pas.

– Si son nom avait pris un t à la fin, tu m'aurais répondu l'inverse?

– Ça n'aurait rien changé.

– Pourquoi me l'as-tu demandé, alors?

– Pour le répertorier correctement dans la banque de données que je me suis fait greffer sur le cerveau. Souviens-toi, tu m'avais dit que j'étais un mutant.

– Casse-couilles! Sur ce, je vais chercher mes tampons et je me tire.

– Est-ce que tu ignores qu'on en trouve dans tous les supermarchés de Paris... et de sa banlieue?

– Je te vois venir.

– En effet, comment savais-tu que j'étais là aujourd'hui et que ta sœur serait sortie?

– KGB.

– Alors là, je m'incline. Mieux, je t'abandonne la place. Simplement, ne referme pas à clé en partant.

– À demain soir, donc.

– J'en parlerai à Jenny.

– C'est ça!

OceanofPDF.com

Douze

L'APRÈS-MIDI DU SAMEDI touche à sa fin. Il s'est remis à pleuvoir. Jenny s'est endormie en essayant de comprendre les sous-entendus d'*Odile* que l'autre ostrogot a refusé de lui expliquer. Elle rêve. Elle et Max viennent d'échouer dans un hôtel de passe madrilène. Ils ont roulé presque sans arrêt depuis l'Ardèche, ils tombent de sommeil, mais le patron de l'hôtel les jette hors de leur chambre sitôt qu'ils y ont déposé leurs bagages. Ces dames attendent, crie-t-il. Entrent alors de jeunes Marocaines aveugles que poursuivent des toreros, la verge à la main. Le couple s'enfuit et se retrouve dans un tunnel qui conduit au musée du Prado. Laura apparaît, elle porte le tailleur de sa sœur et pousse un caddy dans lequel s'entassent des centaines de torches électriques. Jenny essaie de lui parler, de lui faire dire la raison de sa présence en un tel lieu. Peine perdue, Laura ne répond pas, se contentant de tendre aux amants de quoi s'éclairer. Pendant que Jenny cherche à échapper à son rêve, Max, qui n'avait rien écrit de la matinée, met en forme la scène qu'il s'est senti obligé d'improviser afin de rentrer en grâce auprès de son insatiable maîtresse. Dans un cybercafé, Stendhal consulte le site des sœurs Savigliano sans prêter attention au jeune homme qui le suit depuis qu'il a quitté le ministère des Affaires étrangères, car, selon Max, les rapports qu'adressait l'adjoint de Stendhal à Civita-Vecchia sur les criminelles convictions politiques du consul avaient porté leurs fruits auprès du pouvoir central. Un inspecteur, auquel Napoléon III allait confier, des années plus tard, la direction de sa police politique, le prend en filature dès le 6 mars 1842, peu après que Stendhal eut avoué à Romain Colomb son désir de devenir académicien. L'inspecteur Firmin Bruckner ne quittera pas d'une semelle sa proie, ne considérant sa mission terminée que le jour des obsèques de Stendhal auxquelles il eut l'impudence d'assister. Du premier coup d'œil, Mérimée comprend à qui il a affaire en cette église de l'Assomption où il n'y a pas foule en semaine, mais déterminé à ne pas se créer d'ennemis trop puissants, le futur sénateur à vie du Second Empire préfère le passer sous silence dans HB. Max va au

contraire offrir un rôle de premier plan à Firmin Bruckner. C'est lui qui fouillera la chambre de Stendhal à la recherche de papiers compromettants et qui, à défaut d'autre chose, fera main basse sur des gravures polissonnes que l'écrivain avait dissimulées dans le double fond de sa malle.

– J'ai rêvé.

– Raconte.

– On était dans un musée, en Espagne.

– Ce n'est pas très palpitant.

– Attends la suite... Chaque fois que nous nous arrêtons devant un tableau, il suffisait qu'on s'embrasse pour que le mur s'entrouvre et absorbe le tableau.

– Un peu culturel, mais pas mal. Ça me rappelle que j'ai longtemps été partisan de foutre le feu à tous les musées de Paris.

– J'espère que cette idée t'est passée, on ne s'ennuie jamais dans un musée.

– C'était le siècle dernier... Merde, le siècle dernier! Te rends-tu compte que, grâce à ce changement de millénaire, on peut évoquer un souvenir de 1999 et le dater du siècle dernier? C'est chic, non?

– Il y a une chose que je n'ai pas aimée dans mon rêve.

– Quoi?

– Nous avons croisé Laura, et elle portait mon tailleur.

– Tu ne vas pas recommencer?

– Qu'est-ce que je donnerais pour savoir interpréter un rêve! Ça me soulagerait, alors que, là, j'en suis à me demander si je ne désire pas inconsciemment que ma sœur soit à ma place.

– Tu fais fausse route. Ce doit être ton goût du rangement qui t'égare. Ou ton sens de la propriété. Tu crains peut-être que ta sœur s'empare de

ton tailleur, voilà tout.

– Tu me trouves trop ordonnée?

– Pas du tout, tu es l'incarnation du désordre, version lit au carré.

– On mange ici ou dehors?

– On sort.

– Tu as tapé ta scène?

– Affirmatif. C'est d'ailleurs pour ça que je veux toucher ma récompense.

– C'est-à-dire?

– D'abord, foutre le bordel dans ta chambre, puis s'en aller gueuletonner dans un bon restaurant.

– Je ne dis pas non, la bande-annonce est alléchante, sauf que j'en ai marre de faire et refaire le lit.

– Je m'en occuperai. En prison, j'étais le meilleur.

– En prison?

– Oui, en prison.

– Pour quelle raison?

– La bonne.

– C'est-à-dire?

– Trop de goût pour le désordre.

– Résultat, tu sais refaire un lit.

– Viens t'en rendre compte.

Treize

ILS S'APPRÊTENT À TIRER à pile ou face le choix du restaurant. Max veut gagner. S'il perd, et qu'ils dînent ailleurs que chez Kader, il va devoir quitter Jenny juste après les hors-d'œuvre. Il redoute d'avoir à le faire. Un mensonge entraînant une perfidie, et une dérobade une insulte, la guérilla des mots tournerait tôt ou tard à la scène de rupture dont la plupart des éléments sont déjà en place depuis que le couple n'accepte pas, en dépit de ses mimiques enjouées, de s'être tout à l'heure raté. Incapables de s'unir dans la jouissance, ils s'étaient résignés à se masturber l'un l'autre sans que la luxure y trouvât son compte. Malgré les bons mots de Jenny – ça nous pendait au nez à force de faire chauffer le moteur, on aurait dû appeler le réparateur de chez Darty –, Max n'a pas été dupe. Sous l'indulgence rigolarde de Jenny, il a identifié le poison du doute. Aussi ne peut-il, sous peine de courir au désastre, prendre le risque de lui raconter un bobard, l'enjoliverait-il d'un vernis à toute épreuve. Quant à lui dire la vérité, il n'en voit pas la nécessité. Un jour peut-être, mais pas aujourd'hui. Pas après une telle déception. Fasse que le sort me soit favorable, grimace-t-il en tendant à Jenny une poignée d'euros. Il n'en est pas question, répond-elle, je ne joue qu'avec l'argent de mon enfance. Elle ouvre alors une petite boîte remplie à ras bord de pièces de monnaie et, fermant les yeux, elle en extrait une de cinq francs. Pile ou face? Pile, dit Max. Après deux tours sur elle-même, la pièce tombe du côté où il l'espérait. Ce sera donc un couscous royal et du bandol rosé, tant mieux, on va s'en mettre jusque-là, dit Max en enfilant sa veste de cuir. Pas si vite, puisque c'est comme ça, je me change, sauf qu'il va te falloir être patient, vu que je ne sais pas où j'ai fourré mon tchador, un conseil, revois ta copie en attendant. Max se rue sur Jenny qui fait un pas de côté, il trébuche et s'écrase de tout son long sur le lit où il ne reste pas longtemps seul.

– Mademoiselle, dans ma maison, on n'envoie pas à la plonge des assiettes à moitié pleines.

– C'était ma troisième, je pensais y arriver mais je cale. Fermez les yeux, s'il vous plaît.

– À condition que vous acceptiez une pâtisserie.

– Impossible.

– Comment ça impossible? Vous n'aimez pas le sucre ?

– Si, mais je me surveille.

– Max m'a dit que vous étiez une grande sportive, donc un surplus de calories ne devrait pas vous effrayer.

– Il vous a parlé de moi?

– Dix fois plutôt qu'une.

– Vous vous connaissez depuis longtemps?

– Vous n'étiez sans doute pas née que nous étions déjà de vieilles connaissances.

– Vous aussi, vous étiez membre de son organisation ?

– Dans une certaine mesure, oui.

– Comment il était à l'époque?

– Décidé et toujours plein de bonnes idées.

– Vous étiez un violent, vous aussi?

– Je n'aimais pas qu'on me cherche.

– Vous regrettez cette époque?

– Non, je suis mieux ici derrière mon comptoir.

– Max, lui, la regrette.

– Ne croyez pas ça. Il est comme moi, il ne regarde pas derrière lui.

– Ça, ça m'étonnerait. Dites, vous savez qui lui a cassé le nez?

– Peut-être.

– Vous ne voulez pas me le dire?

– Non, il ne te le dira pas... Ali, ta caissière te réclame. Un problème de lecteur de cartes de crédit, d'après ce qu'elle m'a dit.

– Je reviens.

– Ça va? Tu te sens mieux?

– C'est le mélange anti-inflammatoire et rosé, mais c'est fini.

– Tu as vomi?

– J'aimerais autant ne pas en parler.

– Tu permets? Je dis ce que j'ai envie de dire. Et puis... Et puis, ça ne me gêne pas que tu aies vomi. Tiens, d'ailleurs, moi-même, je descends pisser.

– Vous partez, mademoiselle?

– Je descends juste me refaire une beauté.

– Je vous ai commandé un gâteau au miel et aux amandes dont vous me direz des nouvelles.

– Va donc falloir que je me vide, moi aussi.

– Pardon?

– À tout de suite.

– Elle est raide, la moukère.

– J'ai regardé les photos.

– Dans les chiottes?

– Tu connais un meilleur endroit?... Putain, c'est de la dynamite! Un juge et un journaliste en train de se taper de la fillette nubile, voilà qui plaira à l'Elysée.

– Pas de gourance, on garde ça pour nous. Nous, on ne trafique pas dans la politique. On va juste les montrer à ton emmerdeur. S'il craque, tant mieux, sinon on les envoie en paquet-cadeau à la rédaction de son journal.

– Il se couchera.

- Pourquoi en es-tu si sûr? Tu as appris des choses sur lui?
- C'est plutôt toi qui m'en apprends. Non, il m'a suffi de le regarder. C'est le genre de gus à ne tenir qu'un round, et encore.
- Gaffe, la pisseuse est de retour. Celle-là, tu devrais lui signer un contrat de longue durée.
- J'y songe, mais tu me connais, j'ai du mal avec ma signature.
- Qu'est-ce qu'elle a, ta signature, Logane?
- Elle est illisible.
- Et malgré tout, mademoiselle Jenny, elle est facilement imitable.
- Auriez-vous été faussaires, tous les deux?

OceanofPDF.com

Quatorze

AU MILIEU DE LA NUIT, Jenny se relève en faisant très attention de ne pas réveiller Max. Elle y serait peut-être parvenue s'il ne l'avait pas entendue gémir tandis qu'elle se dirigeait à l'aveuglette vers la salle de bains. Il ouvre un œil, par principe, des fois que, mais, aussitôt rassuré, il le referme. Ça lui apprendra à vouloir rivaliser avec un boit-sans-soif, déjà que moi-même j'ai du mal avec l'alcool de figue! À chacun ses petites misères, tout n'est pas partageable, pense-t-il en essayant de se rendormir. Mais quand Jenny crie « Oh, mon Dieu! », il se dresse et vole à son secours. Ce qu'il découvre après l'avoir prise dans ses bras, la cuvette du lavabo constellée de crachats sanguinolents, l'électrise au lieu de l'anéantir. Devant la confirmation de ses pires pressentiments, Max ne se perd jamais en atermoiements. L'imagination ne lui est plus d'aucun secours. N'existe que ce qu'il voit et touche. Il n'analyse pas, il agit. Ne se souciant plus des causes, il ne s'obnubile que sur les conséquences. C'est ainsi que Max a réussi à passer le cap de la cinquantaine, qu'il s'est sauvé des pièges mortels que son intuition lui avait pourtant laissé prévoir mais dans lesquels il s'était précipité la tête la première par fidélité à la parole donnée. Que sa vie ne soit pas en jeu dans cette salle de bains n'altère pas ses réflexes. En lavant le visage de Jenny puis en lui ôtant sa nuisette souillée, il ne se comporte pas différemment que si lui-même tentait de reprendre meilleure apparence après avoir touché le fond. Il en a conscience pendant qu'il fait chauffer une casserole de lait, auquel il a ajouté une gousse de vanille et un demi-verre de sucre en poudre. N'importe qui, un Leuwen ou un Del Dongo, en déduirait que Jenny est devenue une partie de lui-même et que sa souffrance est désormais aussi la sienne. Mais Max ne leur ressemble pas, il est tout entier dans son désir de ne pas se tromper sur ce qu'il convient de faire. Une dizaine de minutes plus tard, il réveille le général. Jenny s'est laissé arracher son accord. Enfin, il va savoir.

– Tous les écrivains sont comme vous ? Si oui, on devrait s'associer.

– Ne tournez pas autour du pot.

– Il est certain qu'elle vous a menti. Pas sur les résultats de sa visite de contrôle. Non, son mensonge est plus ancien. Et vous n'êtes pas le seul concerné. Elle a aussi menti à mes confrères de la clinique des sports qui se sont, durant deux ans, laissé manœuvrer. À leur décharge, je dirai qu'ils ne sont là que pour vérifier si l'animal est encore apte à courir en petites foulées. Reste qu'on devrait les passer par les armes. Ce sont tout de même des médecins. Quand on pense qu'ils n'ont commencé à se poser des questions que ces derniers jours ! Et encore mollement, puisqu'elle les a de nouveau embobinés avec son accident de moto, sauf que c'est de tout autre chose qu'elle souffrait. Je leur ai d'ailleurs sonné les cloches, je ne vous dis que ça. Les radios pulmonaires, ça sert à quoi, hein ? Tiens, je dois être devenu sourd, je ne vous ai pas entendu me remercier. Ah ! enfin... Je vous rappelle que nous sommes dimanche et que ces messieurs coinçaient la bulle. Mais j'ai plus d'un tour dans ma musette. Tout juste s'ils n'ont pas claqué les talons. J'ai même obtenu que l'un d'eux se déplace et me faxe, depuis son burlingue, l'essentiel du dossier de votre amie. Eh bien, moi, qui ne suis qu'un rhumatologue, un rebouteux diplômé, j'ai tout de suite vu, sans me vanter, où ça coînçait. Les hématologues du Val, car nous, oui, nous travaillons tous les jours de la semaine, n'ont fait que me préciser la nature du mal. Je sors à l'instant du service de pneumologie où je l'ai fait admettre. Il y a le feu, mon ami.

– C'est-à-dire ?

– C'est-à-dire qu'a priori nous pensons à une hémoptysie, rarissime chez quelqu'un d'aussi jeune, mais la maladie n'a que faire des statistiques. Bref, cette hémoptysie est une vacherie, si j'ajoute qu'elle a été provoquée par une tumeur... Est-ce que votre amie tousse souvent ?

– Je n'en ai pas l'impression. Je veux dire qu'elle n'a jamais toussé devant moi.

– Ça, c'est du bon, voire du très bon. Ça pourrait vouloir dire que nous arrivons, pour une fois, en avance sur l'horaire. Je m'explique. D'ordinaire, quand un malade nous consulte, surtout un hémoptysique, c'est que ce qu'il prenait pour une mauvaise bronchite, le genre toux à répétition, lui a soudain paru mériter un autre traitement que les remèdes de bonne femme dont il s'était jusque-là satisfait. Ici, si j'en crois aussi ce qu'elle nous a dit, à savoir que c'était la première fois qu'elle crachait du sang, nous prenons la maladie à la racine.

– C'est donc si grave?

– Nous attendons de disposer de tous les résultats pour trancher, mais le patron du service de pneumo, qui a été mon camarade de promotion à l'École de santé, pense comme moi qu'il s'agit d'une saleté.

– La tumeur est maligne, c'est ça?

– Je le crains.

– Jenny est perdue?

– Holà, réveillez-vous, nous ne sommes pas au temps de la Dame aux camélias. Nous sommes au XXI^e siècle. On sait faire désormais. Et l'arsenal dont on dispose s'enrichit de jour en jour. Tenez, et quoique ce ne soit pas dans mes habitudes, je vous fais le pari que d'ici six mois il n'y paraîtra plus rien, pour peu qu'elle y mette du sien.

– Je peux la voir?

– Pas avant demain après-midi. Et encore, parce que j'ai de l'amitié pour vous.

– Cette amitié, montrez-la-moi tout de suite, laissez-moi en tête à tête avec elle cinq minutes, pas plus.

– Je vous connais. Vous ne pourrez pas vous empêcher de lui demander pourquoi elle vous a dissimulé la vérité.

– Vous ne me connaissez pas. Vous ne savez de moi que ce que j'ai bien voulu vous dévoiler.

– Parce que vous pensez que je ne l'ai pas compris? C'est justement pour cela que je vous interdis l'accès de sa chambre jusqu'à, allez, soyons généreux, jusqu'à demain matin. Par ailleurs, elle ne vous a pas menti, ou si peu, que vous ne pouvez le lui reprocher. En vérité, elle ne savait pas grand-chose, sinon qu'elle était plus clairvoyante que les butors qui l'examinaient et qu'elle avait subodoré un truc pas catholique dans ses dernières analyses de sang.

– Demain matin, à quelle heure?

– Pas avant dix heures.

– Elle a une sœur.

– Même régime que pour vous.

– Non, je me demandais si je devais la mettre au courant.

– Elle aussi, c'est une imaginative?

– Il y a des chances, c'est une militante.

– Dans ces conditions, si vous devez la rencontrer avant demain, dites-lui que sa sœur a dû être hospitalisée pour un... Et puis, zut, c'est vous le spécialiste des histoires corne-cul, alors inventez, mais sans faire dans le tragique.

– Elles vivent ensemble.

– Voilà qui est plus ennuyeux, mais bon, vous vous en tirerez, n'est-ce pas ?

– À moins que je ne lui dise rien...

– À propos, cette cicatrice sous le sein, c'est vous ?

– Je ne rate jamais ma cible.

– Prouvez-le-moi.

Vous aussi.

– Pardon?

– Dites-moi ce que vous me cachez.

– Foutez-moi la paix. Disparaissez... Vous savez tout.

– Pour quelle raison ne tente-t-on pas de l'opérer? La chimio, ça vient en dernier d'habitude.

– Écoutez, Logane, chacun son métier.

– Justement, le mien, c'est de poser toutes les questions.

– Commencez donc par vous interroger sur vous-même. D'où vous vient cette méfiance systématique? Elle finira par vous anéantir.

– Général, si vous m'avez menti...

– Vous me menacez?

– Non. Sachez seulement que je me tuerai.

– À la bonne heure ! Elle sera veuve et je pourrai m'offrir comme remplaçant.

– À demain.

– C'est ça, à demain, et faites-nous confiance, nous allons la sortir de là.

– Pour le moment, je suis bien obligé de vous croire. L'avenir dira si j'ai eu tort. Jusque-là, ne perdez pas de vue que je tiens toujours mes promesses. Au revoir.

OceanofPDF.com

Quinze

MALGRÉ SES IDÉES NOIRES, Max a su s'adapter à la situation. Et même la retourner à son avantage. Après avoir brocardé la curiosité de Sacha, trop poli pour lui rendre la pareille, il s'est déclaré désireux de connaître l'opinion de ses hôtes sur des sujets moins datés, afin qu'il ne se fasse plus l'impression de singer ces anciens combattants ressassant leurs batailles perdues. Cela lui a été accordé, mais du bout des lèvres par Laura. Et depuis lors la conversation s'est orientée vers des généralités que Max aurait crues balayées par le postmodernisme auquel Sacha, davantage que sa camarade de classe, se dit sensible. Le dîner touche à sa fin, si tant est que le contenu des barquettes d'un traiteur vietnamien y ressemble. Max n'en peut plus de loucher vers la bouteille vide de saumur qu'il avait apportée de crainte de se voir servir quelque abominable piquette. Il a d'ailleurs bien fait, les jeunes gens ne buvant que du thé vert. Somme toute, plus rien ne le retient ici, et le moment est venu d'apprendre à Laura qu'elle ne trouvera pas Jenny en rentrant chez elle, quoique, comme il l'avait prévu, la cadette ne se fût pas inquiétée de l'absence de l'aînée lorsqu'elle avait ouvert la porte du grand studio dans lequel Max constata du premier coup d'œil que la table n'avait été mise que pour trois. La vanité n'avait pas aveuglé Max. Dans l'esprit de Laura, il ne pouvait s'agir d'une tentative de séduction. Militante de l'espèce la moins sensible aux élans du cœur, elle ne devait se laisser émouvoir que par la rigueur d'une démonstration théorique. En incitant Max à se défaire pour quelques heures de Jenny, elle ne s'était soucée que de le coincer sur le seul plan où elle l'attendait, la controverse politique. Ces trois assiettes ne signifiaient pas autre chose que « je savais que tu viendrais seul pour discuter, eh bien, vois, j'y suis prête », en sorte que même si Jenny n'avait pas été hospitalisée, même si Max s'était senti rassuré de la savoir entre de bonnes mains, il aurait adopté la même attitude railleuse et sournoise, se gardant du moindre sous-entendu sensuel. Bon, lève-toi et décampe.

– Diable, déjà onze heures vingt! Il est temps que je débarrasse le plancher. Vous avez votre concours et j'ai mon scénario. Merci d'ailleurs de me l'avoir fait oublier. Oui, vraiment, j'ai passé une excellente soirée, les enfants. Inutile de me faire les gros yeux, Laura, cette familiarité est l'un des rares privilèges que m'autorise mon âge. Sacha, vous permettez, il faut que je vous confisque pour un moment votre amie, j'ai quelque chose d'important à lui dire.

– Sacha peut tout entendre.

– Et puis, monsieur...

– Appelez-moi Max.

– Sachant que vous dîneriez avec nous, mon père, dont vous paraissez avoir tant de mal à vous souvenir, m'a permis de lui emprunter l'un de ses pur malt. Il paraît que vous en êtes un grand amateur.

– C'est bien la preuve qu'il me confond avec quelqu'un d'autre, je ne prête jamais attention à l'étiquette quand je décide de m'arsouiller.

– Comme Bukowski, alors ?

– Comme qui ? Je ne lis pas les Russes d'aujourd'hui, je reste fidèle au réalisme socialiste.

– À quoi joues-tu, Max? Tu sais très bien qui est Bukowski.

– Je te jure que non. Et puis, pourquoi mentirais-je ?

– Vous ne voulez pas le goûter?

– Soit ! Mais quand mon verre sera vide, je serai déjà loin.

– C'est idiot ce que tu viens de dire, à moins que tu possèdes aussi le don d'ubiquité.

– Quel autre don me suspectes-tu, ma chère Laura ?

– Le don de m'agacer, par exemple, en niant l'évidence.

– Nous y voici, n'est-ce pas ?

– N'es-tu pas venu pour ça ? Pour nous démontrer que l'on pouvait se satisfaire de vivre sans mémoire et dans l'indifférence au monde réel.

– Ah, ce bon vieux monde réel ! J'aurais cru que ça n'avait plus cours. Et qu'en est-il de son pendant, le fameux mouvement réel? Est-il toujours à la mode?

– Je vous sers ?

– Versez, versez, Sacha, j'ai changé d'avis, je ne partirai que lorsque nous aurons éclusé la cave de votre père. Il habite l'immeuble?

– Trois étages en dessous.

– Pourquoi ne pas l'inviter à venir nous rejoindre ? Ce sera comme à Guignol. Chacun essaiera de me taper dessus mais, attention, j'ai encore de la ressource.

– C'est impossible. Ce soir, il y a réunion du bureau exécutif du Parti socialiste.

– Vous, vous cherchez à me faire plaisir? Non? Pourtant, ça y ressemble. C'est tout de même formidable que votre papa, le gauchiste qui se souvient avec émotion de l'époque où avec son ami Logane, sauf que je ne l'étais pas, il cassait du bourgeois, soit devenu un cacique de la social-démocratie. Ne me dites pas qu'il est de surcroît sénateur, ce serait pour le coup trop farce.

– Il n'est que conseiller municipal.

– Et pas adjoint? Dommage, il aurait pu organiser au musée Carnavalet une exposition sur le joli mois de mai qui n'est jamais si joli que lorsqu'on le transforme en objet de culte...

– Tu es lourd, Max.

– Très lourd. Et ce n'est qu'un début... Je vais bientôt peser des tonnes.

– Puis-je vous poser une question plus personnelle ?

– Vous prenez des risques, Sacha.

– À défaut de l'avoir vue sur scène, j'ai lu l'une de vos trois pièces.

– Laquelle?

– *À la balle et au couteau.*

– Du prêchi-prêcha passé de mode par bonheur.

– Je ne dirais pas ça. Au contraire, c'est le type de textes qui manquent aujourd'hui.

– Il y a bien autre chose qui nous manque. Cette centaine de pages faisaient déjà à l'époque la part trop belle au schématisme. J'étais aveugle, je ne voyais rien venir... Mais, je m'emballe et j'oublie que vous vouliez me poser une question. Allez-y. Quelle est-elle ?

– Pourquoi, d'après vous, les héros n'ont-ils plus la faveur des artistes et, réciproquement, du public?

– Qu'est-ce que j'entends ? Héros, artistes, public, c'est quoi, tout ça ? Vous le savez, vous ? Moi, pas... Laissez-moi pourtant vous dire que vous devriez vous méfier des héros. Ils commencent par défier l'éternité et finissent boursicoteurs. À moins qu'ils n'en aient pas le temps et qu'ils tombent foudroyés dans le feu de l'action. À eux, alors, la couronne de laurier, l'éloge funèbre, et tout le saint-frusquin, mais ceux-là, les héros sacrifiés, sont encore plus imbuables que les héros à la retraite.

– Pourquoi?

– Parce que les statues condamnent à l'impuissance. On passe devant, on se découvre, on s'incline, et l'on finit par se reprocher de vouloir se poser en égaux de nos prestigieux aînés. Je suis partisan de mettre à bas les statues. Toutes les statues.

– Peut-on vivre sans idéal?

– C'est pire qu'à l'oral de l'agrégation ! Vous êtes en quête d'un idéal, Sacha? Comme je vous plains, vous allez souffrir. Et pour pas grand-chose puisque les modèles que vous vous choisirez vous écraseront tôt ou tard et que vous serez contraint d'y renoncer la mort dans l'âme.

– Il n'y a donc pas de solution?

– Une seule, mais elle n'est pas héroïque. Du moins, au sens où vous l'entendez. Faites table rase, brûlez les livres, adoptez comme mode de vie la page blanche, et écrivez votre vie sans vous laisser écraser par le poids du remords. Et comme on n'écrit jamais mieux qu'en prenant le

contre-pied de ce que l'on déteste, remerciez les héros qui ont rendu les armes d'exister. Puisque c'est contre ces traîtres que vous vous affirmerez.

– Vous y êtes parvenu?

– Qui ? Moi ? Absolument pas. Je n'ai toujours fait que raturer des pages déjà imprimées.

– En réalité, en vous posant cette question sur l'absence de héros dans l'art contemporain, je songeais principalement au personnage grâce à qui un roman, une pièce de théâtre, un film témoignent de leur temps.

– Autrement dit, le personnage de fiction?

– Oui.

– Vous devriez délaissier vos études et regarder autour de vous, ça court les rues.

– Comment ça?

– Tout est fiction. Même nous, on nous a inventés puisque nous n'avons décidé ni de naître ni de mourir... Sacha, plutôt que de lire mes pièces, vous feriez mieux de vous laisser emporter par les courants, qu'ils soient montants ou descendants.

– Je ne comprends toujours pas.

– N'espérez pas que je vous facilite la tâche.

– Max, moi non plus je ne vois pas où tu veux en venir.

– Laura, le monde est un musée. Visiteurs et gardiens participent de la même illusion.

– Laquelle?

– Lâchez-moi, je ne veux plus penser, je ne veux que me méfier... Je vais tout de même vous raconter une histoire. Je me souviens qu'en pleine guerre du Vietnam, les Américains ont élu John Wayne héros de l'année sous prétexte qu'il en avait incarné plus d'un à l'écran. Le plus curieux dans ce palmarès, c'est que les généraux Patton et MacArthur venaient

après Wayne. Bref, le virtuel, qu'on appelait faux-semblant, a commencé bien avant que l'informatique s'empare du monde...

– Et alors?

– Alors, rien.

– Rien?

– Rien sinon le refus.

– C'est déjà beaucoup.

– Le refus de soi, Sacha. Ne pas s'habituer à son image et attendre.

– Attendre quoi?

– Attendre... Toujours attendre... Combien vous me donnez, Sacha ? Dix-huit sur vingt ou zéro?

– Pardon? Seriez-vous en train de me faire comprendre que vous ne pensiez pas ce que vous venez de dire? Que ce n'étaient que des paroles en l'air?

– Je vous ai averti, je ne pense plus. Ou alors uniquement en noir et blanc.

– Vous nous sous-estimez ou vous nous méprisez ?

– Écoutez, vous ne voudriez tout de même pas que j'imite ces militants en fin de carrière... En tout cas, Laura, félicitations pour t'être montrée aussi stoïque en face d'un provocateur qui aimerait bien qu'on lui reserve de ce malt.

– Ne crois pas que tu m'as mise en colère. Même ça, tu n'en es plus capable. Tu as tout oublié, tout renié.

– Si ça pouvait être vrai...

– Tais-toi, Max. Le seul héroïsme que je reconnaisse est celui du salarié obligé jour après jour de devoir vendre à prix sacrifié sa force de travail.

– On ne frappe plus les trois coups avant que le rideau se lève ? Avant qu'entre en scène la Némésis, grimpée, il est vrai, en travailleuse de force ?.. Eh oui, que cela te plaise ou non, il va falloir t'y faire, je te couperai chaque fois que j'en aurai envie, je n'appartiens pas à la génération de la limitation du temps de parole.

– Les règles de la démocratie s'appliquent à...

– Je chie sur la démocratie, Laura. Cela dit, s'il est vrai que le supplice du prolétaire est sans fin, dis-toi bien, à l'instant où je te parle, que, s'il en avait le choix, il préférerait se retrouver dans la peau de Messier plutôt que dans celle de Spartacus. Or c'est de Spartacus que nous attendons le retour. Il n'y a que l'esclave révolté, armé et sachant se battre qui fait trembler Rome. Merde, quel con je fais, je suis en train de me trahir.

– Si je me souviens bien, Spartacus et les siens, que j'admire moi aussi, ont été écrasés par les légions romaines.

– Et alors? Tu ne souhaites que des victoires? Penses-tu pouvoir te lancer dans la révolution avec un logiciel de comptabilité... et une assurance vie ?

– C'est ça que tu écrivais dans tes pièces? Pas étonnant qu'on ne les monte plus.

– Sacha, vous complimenterez votre père sur le choix de ses whiskys. Mais pourquoi vous taisez-vous ? Seriez-vous aussi accablé que Laura?

– Je ne sais plus quoi penser. Il me semble que vous avez tort mais que Laura n'a pas pour autant complètement raison.

– Le juste milieu, maintenant... Au fond, vous ne m'êtes pas du tout sympathique, mon garçon. Viens, Laura, partons. Pour toi, j'ai du respect, pas pour ton camarade.

– Ça ne va pas la tête? N'importe pas une seule seconde que je vais te suivre. Sacha est mon ami. Lui, au moins, quand il l'a fallu, il a su prendre ses responsabilités.

– Serait-ce que tu comptes le rallier à ta cause. Comme tu as raison! Il fera un parfait petit bureaucrate. Affable, serviable et vraisemblablement servile.

- Je pourrais vous casser la gueule, mais vous êtes trop vieux.

– Tu as tort de t'en priver, Sacha, parce que tu gagnerais et qu'ensuite tu pourrais fourrer Laura dans ton lit. La récompense du héros, il ne faut pas cracher dessus.

– C'est déjà fait, connard.

– Divine surprise, Laura a un sexe et s'en sert. Bizarre qu'on ne t'ait pas exclue de LO? Serais-tu en mission d'infiltration? Pardon, je me trompe. On dit entrisme, n'est-ce pas ? Sauf que c'est lui qui t'est entré dedans.

– Fous le camp.

– Les grands mots ne te réussissent pas. Tu es risible. Sacha tout autant, qui se prend pour Hercule... De toute façon, j'allais me casser. Jenny a besoin de moi et je cours la rejoindre. Ne grimace pas, Laura. Ça fait ressortir tes lentilles. Ne crains rien, je ne m'en vais pas squatter ton espace vital. Je sais tenir mes engagements, je ne retournerai pas rue du Faubourg-Saint-Martin. Et pour cause, ta sœur m'attend ailleurs. Mais à l'hôpital, pas dans ma chambre d'hôtel.

– Quoi?

– On baisait sur le piano, elle est tombée, et, paf, une entorse.

– Hospitalisée pour une simple entorse ? Tu te paies ma gueule?

– Bien sûr.

– C'est pas vrai?

– Si, ça l'est. Jenny est au Val-de-Grâce.

– Mais c'est un hôpital militaire...

– Forcément, où voudrais-tu que la promise d'un soldat de fortune soit le mieux soignée?

– Putain, tu t'arrêtes de déconner, ou c'est moi qui t'éclate la tronche avec cette bouteille.

– Ne menace jamais, frappe d'abord. On ne t'a apparemment rien appris dans ta secte.

– On se calme. Laura, arrête, il s'agit de ta soeur, et vous, monsieur Logane, reprenez vos esprits.

– Mes esprits ?... Où sont-ils ? Vous les avez vus ? Dites-moi où ils se cachent. Non, réellement, ça m'aiderait, je les cherche depuis si longtemps.

– Laisse tomber, Sacha. On n'a pas besoin de lui. Je vais appeler l'hôpital.

– Si je puis me permettre, personne ne te renseignera à cette heure-ci. Attends demain matin et essaie de parler au général François Cartier. Vous êtes faits pour vous entendre. *Hasta la vista, compañeros !*

OceanofPDF.com

Seize

RIEN DE TEL QU'UNE DISPUTE pour démêler le vrai du faux, se disait Max quand il convoquait ses camarades pour des mises au point politiques dont il n'ignorait pas qu'elles prendraient vite l'allure de règlements de comptes. Il n'empêche qu'une fois la haine exhalée, chacun voyait plus clair. En lui comme en l'autre. Au risque de se marquer à l'avenir la plus grande défiance. C'était un temps orageux, les cœurs étaient à vif, parfois inutilement, mais Max, en dépit de plaies mal cicatrisées, comme la pitoyable répudiation de Clara, s'en sent encore solidaire. Pas un jour ne se passe sans qu'il se demande, on en a eu assez de preuves, s'il rempilerait dans l'hypothèse où la dialectique remettrait le couvert. Une manière que Max a de parler de la révolution sans vouloir la nommer. Bien qu'en cette matinée du lundi 29 avril 2002, la dialectique continue de se vautrer dans ce coma profond duquel même les plus décidés des antimondialistes ne songent à la tirer, n'imaginant d'ailleurs pas qu'elle puisse exister, Max a le sentiment de voir aussi clair qu'à la fin des années 60. (N'oublions pas que c'est un partisan de l'insurrection qui parle ici, préciserait en note Stendhal si Logane s'était appelé Leuwen.) Il a renoncé à Laura. Non parce qu'elle l'avait maltraité la veille, car ce n'est pas en l'accablant de reproches, en l'injuriant, qu'on se débarrasse de Max lorsqu'il projette de séduire une femme, aurait-elle déjà mari et amant. Mais parce que le désir de la foutre l'a quitté. L'amour que lui inspire Jenny ne suffit pas à expliquer son revirement. Même quand il vivait avec Clara ou Béatrice, pour ne citer que les deux seules connues du lecteur, Max ne ressentait aucune espèce de culpabilité à coucher avec qui bon lui semblait, surtout s'il agissait des amies de ses maîtresses. Donc, il a tiré un trait sur Laura, ce qui n'a pas été sans conséquence. Tout du moins sur le scénario. Entre minuit et trois heures du matin, il l'a repris, et il a transformé les personnages des deux sœurs en une mère et sa fille, se souvenant que le jeune Stendhal s'amouracha à la toute fin de 1804 d'une actrice de trois ans son aînée, Mélanie Guilbert, jusqu'à la suivre à Marseille où le Grand Théâtre lui avait signé un engagement.

C'est en sa compagnie que Stendhal découvrit quelque temps plus tard qu'il était davantage amoureux de l'amour que de l'amante. Leur rupture ne fut toutefois jamais définitive. Ils se retrouvèrent en de nombreuses occasions, lui, l'écrivain sans succès, et elle, la comédienne ayant fait une fin honorable en se mariant avec un général russe. À partir de là, Max a inventé une autre destinée à Mélanie. Après le décès du général, victime d'un attentat à Kaboul, elle a épousé un cinéaste dont elle a eu, à trente-six ans, une fille, Anna. Stendhal les rencontre par hasard au Flore, et le voici de nouveau tiraillé entre la nostalgie et la tentation. Avec la mère, qui n'est pas sans tendresse pour lui, il évoque le passé, tandis que, s'étant proposé de faire découvrir Paris à Anna, il va essayer de s'en faire aimer.

– Tu as raison. Laura est trop possessive. Mais pourquoi ne lui as-tu pas dit la raison exacte de ma présence dans cet hôpital?

– Justement, parce que je ne voulais pas qu'elle m'en chasse... Je n'ai que toi tandis qu'elle est entourée de gens qui l'aiment et qu'elle aime.

– Tu veux bien redresser l'oreiller?

– Tout de suite.

– Approche-toi un peu plus, que je sente ton souffle sur mon visage.

– Tu m'autorises à t'embrasser?

– Écoute, Max, je ne sais pas ce qu'ils me font avaler depuis hier, mais j'ai la bouche amère. C'est comme du fiel.

– Je m'en fiche.

– Pas moi.

– Jenny, je t'aime et je veux...

– Oui?

– Je veux que tu viennes avec moi en Ardèche.

– Impossible, il y a la chimio... Tu les as entendus comme moi, ils vont mettre le paquet. Et puis, je ne me sens pas de taille, pas encore disons, pour me retrouver seule avec toi. Il y a trop de monde dans ta tête. Trop d'inconnus contre lesquels je ne peux rien.

– Au fur et à mesure qu'ils referont surface, je te les présenterai, je te dirai qui ils sont et, si tu le désires, je les ferai disparaître.

– Qu'est-ce que tu racontes? Je ne vais pas m'asseoir en face de toi comme devant un album de photos dont on feuillette les pages. Sans compter que l'Ardèche, c'est une mauvaise idée, parce qu'en plus de ces images du passé, il y aura aussi, dans cette maison, trop d'objets auxquels auront touché d'autres mains que les tiennes, et ça, dans l'état où je suis, je ne pourrais pas le supporter.

– Partons dans une autre ville où tu pourras tout à la fois suivre dans les meilleures conditions ton traitement et où je n'aurai aucune attache.

– Tu écriras ?

– Chaque jour.

– Sauf que ça n'existe pas les villes où tu n'es pas passé... Tu as pris trop d'avance sur moi. Ne réagis pas mal. Ce n'est pas un reproche, c'est une évidence. Elle ne me déplaît pas, même si elle me défavorise toutes les fois où tu t'enfermes dans tes souvenirs. C'est vrai, je veux être avec toi, je veux me battre à tes côtés, je veux te voir en m'endormant et m'en éveillant, je te veux tout entier, moi aussi, mais je veux avoir le choix du moment et du lieu.

– Soit, j'attendrai. Et tout en attendant je mettrai mes affaires en règle.

– Toi, tu es en train de te raconter une histoire. Réfléchis bien, Logane. Si tu n'es pas sûr de toi, ne t'oblige pas à me faire croire l'inverse.

– Je vais vendre la maison d'Ardèche, j'en tirerai bien soixante-dix mille euros...

– Ça fait combien de francs, ça?

– Entre quatre cent cinquante mille et cinq cents, je dirais.

– On n'ira pas loin.

– J'aime ton côté fourmi, il me rassure, je me dis que grâce à toi je ne finirai pas à l'hospice.

– Parce que tu crois que ça va durer si longtemps entre nous ?

– Pardon, mais tu m'as bien dit que ta sœur venait à onze heures ? Il est temps que je te quitte alors. Je reviendrai après le déjeuner.

– Max, jure-moi que si ton général t'apprend sur moi quoi que ce soit que le pneumologue m'ait caché, jure-moi que tu me le diras.

– C'est juré.

– Ne me mens pas.

– Je ne te mentirai pas. Plus jamais.

– Dieu, que la vie va être triste !

– Eh bien, nous pleurerons ensemble. À tout à l'heure.

– Ne pars pas. Reste encore un instant.

–Oui.

– Embrasse-moi.

Dix-sept

MEYER NE DISSIMULE PAS sa satisfaction depuis que Max lui a fait part des changements dans la construction du scénario. Sans marquer d'hésitation, il l'a félicité d'avoir ressuscité Mélanie Guilbert. Compte tenu de l'aide à l'écriture que devrait leur accorder le ministère de la Culture, plus Max introduira de passerelles entre le Stendhal de 2002 et la vraie vie de l'écrivain, moins les bureaucrates de la rue de Valois rechigneront à cracher au bassinet. Ce n'est pas tout, dit-il, on va confier le rôle à Catherine Deneuve, de sorte qu'on trouvera plus facilement un financement du côté des chaînes de télévision. Le clin d'œil dont le producteur assortit sa suggestion ne hérisse pas Max. Il n'a plus de temps à perdre dans ces comédies de chien et chat dont hier encore il se délectait. Il ne s'amusera plus à prendre au pied de la lettre les manières de maquignon de Meyer qui ne les adopte d'ailleurs que pour tromper ses interlocuteurs. Et puis, Max a beaucoup aimé l'actrice dans ce film de Philippe Garrel où il s'est en partie reconnu sous les traits d'un architecte hanté par son passé, même s'il aurait préféré que son sosie ne se suicide pas.

– Et maintenant, parlons politique.

– Je suis pressé.

– Ce sera court, le temps que tu termines ton alcool de poire.

– Merci.

– Tracy a tort, toi, tu es en train de changer. Je m'attendais à une réaction plus épidermique.

– C'est quoi l'épiderme? Un mot de passe?

– Tiens, il te reste encore un peu d'esprit. Un conseil cependant, n'abuse pas de l'amour, mon camarade, tu nous décevrais.

– Qui y a-t-il derrière ce « nous » de garde champêtre ?

– Tous les nôtres qui voudraient que tu te joignes à eux.

– De plus en plus hermétique. Fais simple, je deviens bête, et je le deviens avec plaisir.

– Tu conviendras avec moi que la déroute de la gauche plurielle est consommée. Les stals sont laminés, les socialos auront du mal à se resituer idéologique-ment, et les Verts autant que les chevènementistes vont rapidement devenir inutilisables. Et donc...

– Et donc, jouez, hautbois, résonnez, musettes, l'heure est venue de construire le grand parti des prolétaires.

– Ne m'interromps pas.

– Pas de ce ton avec moi, Meyer.

– Tu m'autorises quand même à reprendre?... Merci. La donne est en train de se modifier. D'accord ? Des défections se produisent un peu partout. Et pas seulement au PC mais aussi à LO et chez les écolos. Il n'est donc que temps de réunir ces transfuges aux adversaires de la mondialisation, Attac et le reste, aux anciens des organisations révolutionnaires qui ne veulent plus rester inactifs, et enfin aux militants de la LCR, auxquels il faut ajouter leurs sympathisants, ce qui doit représenter en gros un centième de leurs électeurs. Ça fait du monde, non?

– Ça fait plutôt auberge espagnole.

– Pourquoi, tu n'aimes plus les danseuses de flamenco ?... Sans déconner, Max, on n'a jamais été aussi près, non pas d'un parti, mais d'une sorte de confédération des exclus de la politique telle que les grands partis la conçoivent. Quelque chose qui rappellerait la Première Internationale, chaque tendance étant reconnue comme telle, mais toutes marchant d'un même pas.

– Décidément, tu es indécrottable. L'organisation avant tout, hein? Et le rêve, qu'en fais-tu ? Un motif d'exclusion ?

– Logane, je suis sur la même ligne que toi, l'utopie d'abord. Ne pense pas une seconde que je souhaite renouveler les erreurs du passé, et pas que du nôtre de passé, de tous les passés, 1917 compris. Simplement, je suis convaincu que les palabres doivent s'accompagner d'une mise en place de structures capables d'accueillir qui veut réagir et agir.

– Et je suis censé faire quoi là-dedans ?

– Reprendre ta place. Le courant auquel tu te rattaches s'est trop longtemps satisfait d'avoir été isolé du reste de la gauche radicale. Il faut que ça cesse.

– Le courant, dis-tu ? Le seul courant avec lequel j'entretiens, par force, des liens est le courant électrique. Or, figure-toi que je vais bientôt m'employer à le couper.

– Pourquoi, tu comptes aller finir ta vie sur une île déserte ?

– Pas déserte, puisque je serai le Vendredi d'une Robinsonne.

– Nous tenons notre première réunion, une sorte de banc d'essai, mercredi soir. Viens et, si tu t'y sens de trop, la porte sera grande ouverte.

– Pas de Tcheka ? Pas de service d'ordre pour me casser la gueule ? Dis donc, tu m'épates. Et pourquoi, d'ailleurs, mercredi soir ? Il n'y a rien à la télé, ce soir-là ?

– Tu as déjà entendu parler du 1^{er} Mai ?

– Plus depuis que les gros bras de Marchais m'ont cassé deux côtes... voilà, attends que je calcule, trente-quatre ans de ça.

– Cette fois, ce sont eux qui nous protégeront, à condition bien sûr qu'ils soient encore en mesure de le faire.

– Ça se tient où, votre teuf ?

– En terrain neutre. À la Maison de la Chimie.

– Pourquoi ne pas aller occuper la place du Colonel-Fabien ?

– Tu vois, c'est pour de telles idées que je désire que tu sois des nôtres... Alors, c'est oui, tu viendras?

– Ça dépendra de Stendhal. Au fait, malgré l'imminence de la révolution, tu comptes toujours produire ce film ?

– Imbécile!

– Peut-être, en effet... Je peux m'en aller, maintenant ?

– J'oubliais, j'avais un message pour toi. Ma sœur m'a dit que pour le journaliste, tout baignait, tu avais raison, il avait tort.... D'où sort-il, celui-là?

– D'un roman. Mais pas de Stendhal, plutôt d'une série noire.

– Je n'en lis pas.

– Mesure prophylactique? Ou allergie?

– Je n'en lis pas, mais j'en vis une chaque jour.

– Moi aussi.

OceanofPDF.com

Dix-huit

LA CHIMIOTHÉRAPIE DÉMARRERA lundi en huit. D'ici là, chacun des trois médecins invite Max à ne pas quitter Jenny d'une semelle, à lui épargner fatigue, inquiétude, à la protéger de la curiosité et des conseils, toujours perturbants, de ses proches, parents ou collègues de lycée. L'idéal serait de la déshabituer du téléphone qui fait la part si belle au non-dit, et donc aux suppositions. Quand Max leur apprend que Jenny vit avec sa sœur, ils lui conseillent, en particulier le pneumologue que Laura a mitraillé de questions, d'obtenir de son amie, ils ne disent ni femme ni compagne, qu'elle parte quelques jours se mettre au vert. À condition que Jenny leur arrive reposée et confiante, le traitement réussira d'autant mieux. Max leur demande si la mer est contre-indiquée. Bien au contraire, mais de préférence sous un ciel dégagé, indique Cartier. Les deux autres renchérissent. Avant toute chose, cette jeune personne a besoin de soleil et de tranquillité. Max propose Bidart dans les Pyrénées-Atlantiques. Personne ne connaît. Mais on lui fait confiance. Il ne lui reste plus qu'à convaincre Jenny. Cartier lui recommande de manœuvrer avec habileté afin que son amie ne pense pas qu'on lui force la main, sinon elle va somatiser, se persuadant que ces quelques jours de vacances sont ses derniers. Je ne sais pas si je serai de taille, grommelle Max. Allons, de l'audace, et du doigté, faites mieux qu'à l'IRM, imaginez que vous êtes un espion et que vous voulez obtenir d'un général ennemi la clé de son dépôt de munitions. Cartier ponctue son conseil d'une grimace comique. Je ne me sers jamais d'une clé, dit Max en baissant les yeux. Mais à peine se retrouve-t-il dans le couloir de l'hôpital que le doute l'étreint de nouveau. Ces trois-là se méfient de moi, ils jouent un rôle, comme s'ils cherchaient à m'associer à leur mensonge. Les salauds, ils savent Jenny condamnée mais me le cacheront jusqu'à ce que j'accepte de lui fermer les yeux. Ils oublient que Logane n'entre que dans la peau des personnages qu'il crée. Je vais m'employer à le leur rappeler. Comme autrefois ? Oui, camarade, comme autrefois.

– Mais qu'est-ce que tu vas faire, Max, d'ici lundi prochain ?

– Je vais sous-louer une chambre de bonne dans ton immeuble et installer un câble optique jusqu'à ta chambre, et comme ça je pourrai veiller sur toi. Sinon, je dormirai sur le paillason.

– Il y a des jours comme celui-ci où je regrette d'avoir invité Laura à loger chez moi.

– Le fait est que, ta sœur et moi, on ne s'apprécie guère.

– Ne sois pas si catégorique. Même si elle ne te supporte pas, tu la troubles. Je ne dis pas ça pour te faire plaisir, je le tiens de sa bouche.

– Laura troublée, ça, c'est la meilleure.

– Pas si vite. Elle trouve juste que tu es moins dégueulasse que tu prétends l'être.

– Dis donc, je vais de ce pas aller brûler un cierge.

– Il me vient une idée... Voyez-vous tous les deux, parlez-vous, enterrez la hache de guerre, et profites-en pour lui proposer, mais mine de rien, style « Laura, tu ne peux pas préparer le concours si, en plus de t'occuper de ta sœur, tu dois avoir la charge de l'appart », oui, propose-lui de lui refiler ta chambre d'hôtel, et si ça marche tu t'établiras chez moi.

– Je ne le sens pas, ce coup-là. Elle t'aime trop pour se laisser raisonner. Qu'est-ce qu'un concours en comparaison du rôle qu'elle meurt d'envie d'interpréter ?

– Tu n'as pas tort.

– Rarement avec ta sœur.

– Et si je m'installais dans ta chambre?

– Ça te dit?

– Pas des masses. En dehors de l'amour, j'aime bien pouvoir disposer d'un espace qui m'appartienne.

– Laisse tomber. Ne songe qu'à toi.

– Comme si je m'oubliais, andouille ! Tu fais maintenant partie intégrante de mes préoccupations... Et si, autre possibilité, on se tirait de Paris?

– Pas pour l'Ardèche, en tout cas. Tu m'as convaincu. Cette maison ressemble trop à un musée.

– Non, pas en Ardèche, mais en Bretagne, au bord de la mer. Une de mes amies possède sur l'île d'Arz, dans le golfe du Morbihan, une maison de pêcheur qu'elle a retapée de ses propres mains.

– Il y a tout le confort?

– Oui si j'en crois les photos qu'elle m'a montrées.

– En Bretagne, il peut pleuvoir salement en cette saison. Elle est chauffée, cette bicoque?

– Je n'en sais rien, mon amie s'y rend surtout aux beaux jours, mais en même temps ça m'emmerde d'y aller. Je déteste arriver dans un endroit où il y a tout à faire pour le rendre vivant. D'autant que même si on part demain, il faudra en revenir dimanche. Ça laisse peu de temps. Ah! si j'étais riche...

– Ça changerait quoi?

– Je t'offrirais le Carlton à Cannes, ou le Martinez à...

– Comment connais-tu ces établissements?

– À cause de mon amant le facho. Qu'est-ce que tu crois? Il claquait de la thune pour moi.

– Même réponse que pour l'Ardèche, ne jamais mettre ses pieds dans les pantoufles d'un autre.

– Ding, nous voici de retour à la case départ.

– Sans passer par la prison ? C'est mieux que rien, non?

– Débrouille-toi.

– Pardon?

– Eh bien, oui, c'est vrai, il n'y a que moi qui cherche une solution. Tu pourrais participer. C'est à croire que tu es bien content de te débarrasser

de moi.

– Ça se voit tant que ça?

– Tu y perds, parce qu'il paraît que, pour la galipette, je suis en parfaite condition physique.

– Alors, là, ça change tout.

– Tu penses à quelque chose?

– À une maison, pas très grande mais fort belle, meublée avec goût, aérée chaque jour, chauffée quand le mercure descend, disons une maison dont tu aurais toi-même refermé la porte une heure auparavant. En plus, elle domine une immense plage, déserte à coup sûr en cette période et, merveille des merveilles, une cuisinière y est attachée.

– D'où sors-tu ce petit bijou? Toi, tu me doubles avec une milliardaire.

– Bien sûr, sauf que ce n'est pas elle, la propriétaire. J'ai vu ça dans une annonce immobilière du *Nouvel Obs*, pas plus tard que ce matin, dans le bureau de Meyer.

– Les prix, ce doit être dément?

– Assez. Dix-huit cents euros par semaine, mais si elle est libre, et vu qu'on n'y restera que cinq jours, on doit pouvoir la négocier à moins.

– J'ai pas un rond, moi.

– Meyer me les prêtera. Il est très content de mon travail.

– C'est où ?

– Près de Saint-Jean-de-Luz, au Pays basque. On prend demain matin l'avion pour Biarritz et, une heure après, non, deux heures après, main dans la main qui se promène sur le sable fin, hein?

– Bonjour, le mélo.

Dix-neuf

ALI N'A PAS MÉGOTÉ. Il a craché cinq mille euros mais a refusé que Max lui signe une reconnaissance de dette comme du temps où, ne négligeant aucune occasion de hâter sa faillite, Logane dilapidait au poker l'argent sale que lui rapportait son association avec les frères Kader. Tandis que nombre de ses camarades choisissaient de quitter la scène politique en tombant dans l'alcoolisme, l'overdose, voire la folie, et qu'ils disparaissaient sans que les ronge un quelconque sentiment de culpabilité, Max, dans son refus viscéral du suicide, avait cherché à se renier afin de pouvoir se mépriser chaque jour de sa nouvelle vie. Ce n'est pas pour éviter de s'entendre condamner qu'il ne s'est jamais ouvert à qui que ce soit de ses activités délictueuses, le dégoût que lui inspirait sa personne y aurait trouvé son compte, mais parce qu'il s'était interdit d'entraîner dans sa chute les voyous qui lui faisaient confiance. Au croisement de la rue de la Grange-aux-Belles, qu'il a descendue à pied, et du quai de Valmy, où il espère arrêter un taxi, Max est à présent convaincu qu'il doit la vérité sur ces années-là. Mais à qui? Pas à Jenny. Elle manque de méchanceté dès qu'elle n'est pas en cause. Max serait trop vite pardonné. Sans compter qu'il doit l'aider à vivre, et non l'impliquer dans son inconduite. Et s'il allait tout avouer à Schmidt? Lui, peut-être, se moquerait des prescriptions et l'accablerait, mais Max a tant de choses à régler, comme de confirmer auprès de l'agence de Passy la location de cette maison de Bidart, qu'un détour par le XIV^e arrondissement lui semble inenvisageable. Un taxi en maraude surgit, ralentit, mais repart en klaxonnant rageusement quand Max, baissant la main, feint de regarder ailleurs. La proximité de la rue du Faubourg-Saint-Martin vient de lui rappeler qu'à cinq minutes de là, un tribunal est toujours prêt à siéger.

– Tiens, Max ! Qu'est-ce que tu viens faire ici ? Me présenter tes excuses ?

– Mieux que ça, Laura, je viens te faire juge de mes saloperies.

– Tu ne vas pas recommencer? Tes états d'âme n'intéressent plus personne. Jusqu'à nouvel ordre, il n'y a que Jenny qui compte... Et si tu avais eu l'intention de te faire pardonner de me l'enlever, trêve de blabla, c'est la meilleure solution. Et quand je dis la meilleure, je n'ai en vue que ses intérêts, pas les tiens, ni les miens. Je suis encore capable de comprendre que Jenny, dans l'état où elle est, a besoin de se mettre entre parenthèses. Et puis, elle t'aime. De sorte que je n'ai rien à redire à la solution que vous avez choisie.

– Ce que j'ai à te confier ne concerne pas ta sœur. J'ai des comptes à rendre, et je t'ai choisie pour les entendre, car il n'y a que toi qui en aies le droit. C'est à ta génération que la mienne doit apprendre de quelle façon elle s'est survécue.

– Envisages-tu de me faire un cours d'histoire?

– Presque. Je vais te raconter Logane. Pas celui de l'espoir, celui d'après.

– Et mes révisions ?

– S'il te plaît, épargne-moi l'ironie. Elle ne convient pas à la fonction que tu vas devoir exercer.

– Ne te trompe pas d'interlocutrice, Max. Contrairement à l'idée que tu te fais de moi, je déteste les procès, les excommunications, et plus encore les procureurs.

– Je me charge d'être mon propre procureur. Je ne veux pas courir le risque que tu me montres de la pitié.

– Confesseur, ce n'est pas mieux.

– Ne crois pas que je viens ici te réclamer une quelconque absolution. Non, de toi, je n'attends qu'une chose. Que tu aies de la mémoire pour te

souvenir plus tard, quand nous ne serons plus là, à quels compromis sont arrivés tes aînés lorsque le cours de l'histoire ne s'est plus accordé à leurs rêves.

– Si tu fais des phrases, c'est que tu as bu...

– Pas une goutte.

– Tu veux un café?

– Non, de l'eau. Beaucoup d'eau.

– Tu sais ce qu'on dit : « Toute l'eau de la mer ne suffirait pas à laver une tache... »

– Suffit, je connais mes classiques. Merci. Assieds-toi et écoute. Voilà, en janvier 1971...

OceanofPDF.com

vingt

NICHÉE AU MILIEU D'UN PETIT BOIS d'eucalyptus et d'arbousiers, la maison, quoique moins mystérieuse que sur la photographie, ne les a pas déçus. Elle leur a paru aussi vivante et accueillante que si elle leur appartenait depuis toujours. La gardienne, qui s'occupe aussi du ménage et des repas, à condition que Monsieur et Madame veuillent bien se contenter de ce qu'elle prépare pour sa famille, ne sort pas d'un roman de Stephen King, comme s'est plu à le remarquer Jenny en pouffant. Avec non moins de satisfaction, Max a constaté qu'au surcroît d'un récepteur de télévision dernier modèle équipé d'un magnétoscope et d'un lecteur de DVD, il y avait un peu partout de quoi écouter de la musique, aussi bien dans le grand salon lambrissé de vieux chêne que dans les chambres uniformément tendues de velours turquoise. Compte tenu de l'heure, les amants ayant pris l'avion de midi, la gardienne a cru bien faire en leur préparant un en-cas des plus appétissants sur lequel, dès qu'ils se retrouvent seuls, Jenny se jette tandis que Max s'en va piller la cave.

- Max, prenons le café sur la terrasse.
- Tu es sûre? J'avais aussi commandé le soleil, mais ils n'ont pas dû enregistrer ma demande.
- Ça va se lever, regarde, il y a déjà du bleu entre les nuages.
- D'accord, mais fais attention, tu n'es pas assez couverte. Non, non, laisse, je me charge de porter les tasses. Tu as besoin d'autre chose?
- D'un peu de musique.
- À cette heure-ci, et vu le temps, il me semble que l'Allemagne, ce serait parfait.
- Quelque chose de vif, de toute façon.

– J'ai.

– Comment ça, tu as ?

– Tu devrais savoir que je suis un maniaque de l'organisation, et donc, en prévision de nos tête-à-tête langoureux, j'ai fourré quelques CD dans mon sac de voyage. Schumann, ça te dit? Personne ne l'a mieux joué que Catherine Collard.

– C'est une de tes anciennes?

– Assieds-toi, je reviens.

– Rapporte du sucre.

– J'ai déjà mis deux morceaux dans ta tasse.

– C'est encore trop amer. Ton café, il dégrasse toujours un maximum.

– D'accord, du sucre. C'est tout?

– Tu permets que j'appelle vite fait Laura? Ce sera, je te le jure, mon seul coup de fil de tout le séjour.

– Dis-moi où tu as rangé ton portable, je vais aller te le chercher.

– Pas la peine, il ne me quitte jamais, même quand je ne m'en sers pas... Finalement, un gilet ne serait pas de trop. Tu le trouveras là-haut dans la chambre... Allô, Laura? Oui, oui, c'est fabuleux, et si tu voyais les lits, quasiment des paquebots... Dis-moi, est-ce que tu connaîtrais une pianiste qui s'appelle, merde, attends, quelque chose comme Vollarde ?... Collard ! Catherine Collard, oui, c'est cela. Qu'est-ce qu'il faut que je sache sur elle? Évidemment que c'est à cause de Max! Je veux l'éblouir... Quoi? Intéressant. Bien, merci... Non, je me sens en pleine forme. Pas le temps maintenant, plus tard. Sois gentille, Laura, ça peut attendre. Je te rappellerai demain matin quand je serai seule, le concert vient de commencer.

– Ta sœur, ça va?

– Elle t'embrasse.

– Le téléphone, c'est fini. On est bien d'accord?

– Fini.

– Tu aimes?

– Beaucoup. C'est un vieil enregistrement, n'est-ce pas?

– En effet, il a été réalisé, je crois, en 1978, mais cette version a été entièrement remastérisée.

– On va faire quoi, cet après-midi ?

– Descendre sur la plage, peut-être?

– Tu crois qu'on arrivera à se baigner?

– Demain, on essaiera, mais aujourd'hui, comme nous sommes encore en avril, c'est hors de question, n'oublie pas le proverbe, « En avril, ne te découvre pas d'un fil ».

– Il ne manquait plus que les proverbes !

– Et pourquoi pas ? L'esprit de sérieux et moi, ça ne colle pas. Sache que j'adore aussi faire les lignes de la main et lire l'avenir dans le marc de café. Même que je tiens ça d'André Breton. Une référence, non?

– Demain, c'est bien le 1^{er} mai ?

– Exact. Le jour à compter duquel toutes les folies sont permises...

– Encore une connerie de ce calibre, et je t'émascule.

– Ouille ouille ouille ! Comme disait Stendhal, il est toujours périlleux de souffrir.

– C'est quoi, le morceau qu'on écoute?

– Une sonate, la numéro 2.

– Ne m'en veux pas, mais je sens que je vais piquer du nez et faire une petite sieste. Tu ne me raconterais pas une histoire pour m'endormir? Une histoire de mai, bien entendu, parce que celles d'avril...

– Tu réclames l'impossible. Mes histoires de mai ne sont pas des berceuses. Nous-mêmes, à cette époque, on ne dormait guère.

– Invente.

– Tu me paies combien? Ne grimace pas, je plaisante... Il faut que je me concentre. Tu entends ? Mon moteur de recherche s'est mis en marche. Quoi? Que vois-je? Une histoire pour la sieste de mademoiselle Jenny. Problème, elle ne date pas précisément de mai, mais à deux mois près c'est tout comme. OK?

– Si elle est drôle, je prends.

– Je peux t'abord te poser une question?

– Pose, pose.

– Est-ce que tu sais qu'il y a eu au mois de juin de cette année-là des élections législatives ? Non... Sans importance. Je vais te résumer la situation. Les unes après les autres, les usines recommençaient de tourner à la grande satisfaction des syndicats qui n'avaient jamais accepté cette grève générale, les étudiants s'étaient remis à préparer leurs examens, l'essence, qui avait manqué, coulait de nouveau à flots, et la droite, en raflant la grande majorité des sièges à l'Assemblée, venait de rassurer la majorité qu'on qualifiait de silencieuse, si bien que chacun ne pensait plus qu'à ses vacances, mis à part, ça va de soi, les gauchistes de tout poil qui rêvaient toujours d'en découdre, persuadés que mai n'avait été que le prélude d'une révolution inévitable...

– Dis donc, ce n'est pas très rigolo comme histoire.

– Ce n'est pas l'histoire, mais son point de départ. L'histoire, la voici. Il était une fois une cinquantaine de Parisiens qui, sentant la guerre civile venir, décidèrent de se retirer loin de la grand-ville afin de s'y préparer dans le plus grand secret. Un beau matin de juillet, les voici partis, non pas pour le maquis, mais presque, puisque dans l'une des camionnettes, qui composaient leur convoi hétéroclite, quelque gendarme soupçonneux aurait pu découvrir l'arsenal que ces jeunes gens avaient réussi à rassembler par des moyens sur lesquels je ne m'étendrai pas. Par chance, sans doute parce que la maréchaussée, surchargée de travail en mai, s'adonnait, elle aussi, aux joies du farniente, aucun barrage, aucun contrôle n'entrava la bonne marche de l'expédition. Moyennant quoi, nos vaillants guérilleros débarquèrent sans coup férir dans un hameau abandonné de Corrèze que le papa d'un des leurs avait, l'année

précédente, racheté pour une bouchée de pain. Las, une fois sur place, nos héros ne prisèrent que modérément l'absence de confort et surtout l'éloignement de toute source de ravitaillement. C'est ainsi que quelques-uns d'entre eux, quoique professant par conviction ouvriériste la plus grande méfiance envers la paysannerie, préconisèrent d'utiliser les fermes environnantes comme bases d'appui. En clair, comme épiceries. La décision fut mise aux voix, et une majorité d'affamés fit le reste. Il allait cependant de soi que nous ne devions sous aucun prétexte nous faire connaître comme apôtres de la libération des masses. En conséquence, nous choisîmes d'envoyer aux bouseux ce que nous avions de mieux, la seule DS de notre flotte et nos trois plus jolies camarades qui paieraient comptant ce qu'on leur proposerait. Mais les paysans, qui nous épiaient, savaient très bien à qui ils avaient affaire. Et le premier à recevoir notre trio, se rappelant la Résistance, la vraie, celle qu'avaient menée les guérilleros communistes de Guingouin, leur réserva le meilleur accueil. À charge pour nos ambassadrices de raconter ce qui s'était passé à Paris, cette maudite capitale qui se fichait du sort des damnés de la terre. Il faut savoir que, dès le début mai, le relais local de télévision avait cessé d'émettre à la suite d'un gros orage et que, par la faute de la grève générale, aucun technicien n'était venu le réparer. Chacune de nos trois camarades y alla de son récit, d'autant plus volontiers que le paysan aux anges veillait à remplir régulièrement leurs verres. Après ça, la famille tout entière leur demanda ce qui leur ferait plaisir. Des poulets, si vous en avez. On n'en manque pas, et des nourris au grain. Et quoi encore? Des conserves. Pour ça, il vous faudra descendre au bourg. Mais on va vous dépanner avec des tomates et des radis. Quant aux poulets, on vous les portera ce soir. Tu dors ? Presque, hein ?.. Dommage, tu vas rater le clou du spectacle. Imagine nos têtes lorsque, à six heures du soir, alors que nous étions prêts à faire rôtir ces volailles, forcément divines, sur le grand feu que nous avions allumé dans l'une des cheminées, la femme du paysan nous apporta une cage dans laquelle se serraient six poulets encore vivants... Et dire qu'aucun de nous, qui complotions la destruction violente du vieux monde, ne voulut ou ne sut leur tordre le cou!

Vingt et un

LA GARDIENNE POUSSE DES HAUTS CRIS lorsque Jenny lui fait part de leur désir, bien que Max ne fasse pas chorus, de descendre se baigner. Madame, la température de l'eau ne doit pas dépasser douze degrés, et d'aussi bon matin, un jour comme aujourd'hui, quasiment un dimanche, personne ne viendra à votre secours si l'un de vous se trouve mal. Il est vrai qu'au moment où ces paroles sont prononcées, le soleil, dont la radio avait prévu le retour, tardait encore à percer le brouillard. Le petit déjeuner s'étant éternisé, autant par flemme que par lascivité, le ciel, qui n'est pas, fiez-vous à la chanson, sourd aux plaintes des amants, en a profité pour s'accorder aux prévisions météorologiques, et Jenny n'a alors de cesse que de contraindre Max à la suivre. Comme la gardienne le leur avait laissé entendre, il n'y a sur la plage qu'un petit groupe de planchistes en train de passer leurs combinaisons isothermes, les veinards pense Max, et de-ci de-là des enfants bottés et chaudement vêtus qui fouillent, armés de pelles, le sable mouillé à la recherche de coquillages. Pas un seul baigneur. Il est pourtant maintenant près de midi. Max essaie une nouvelle fois de détourner Jenny de son projet. En vain. Elle est déjà en maillot qu'il hésite toujours à se déchausser. Le temps qu'il s'y résigne en frissonnant, elle s'est jetée à l'eau. Lui ne s'y aventure qu'à petits pas, reculant plus souvent qu'il n'avance malgré les encouragements de Jenny – c'est génial, vas-y – et la volonté de se prouver qu'il peut encore courir le risque d'attraper la crève pour la beauté du geste. Le froid est le plus fort. Trois brasses, dont une la tête sous l'eau, applaudissez l'exploit, tiennent quitte Max de toute démonstration d'héroïsme. On ne va pas contre sa nature, se disculpe-t-il en se hâtant de se rhabiller, il a l'âme d'un sniper, pas celle d'un marin. Il n'est chez lui que sur la terre ferme. Où il attend, tiraillé par toutes sortes d'angoisses contradictoires, le retour d'une Jenny à la chair rosie mais rugissante de bonheur. Il la salue comme elle le mérite. Avec l'admiration que prodiguent les planqués aux volontaires redescendant du front. Les planchistes l'imitent. Après avoir pris soin d'abriter la téméraire sous une grande serviette-éponge, et lui

avoir, avec énergie, rendu sa couleur naturelle, Max perd ses manières d'ange gardien lorsque, s'étant débarrassée de son maillot, Jenny lui découvre les pointes de ses seins que l'océan glacé a impudiquement rehaussées.

– C'est mort, hein?

– Forcément, un jour férié.

– Au contraire, il devrait y avoir plein de monde aux terrasses de bistrots et dans les rues.

– Attends, en ce jour la république défile contre le fascisme. Or la république, ce sont d'abord tous les pleins de fric qui hantent les aéroports les week-ends et jours fériés et qui se sont fait construire les villas qui nous entourent.

– Si on était restés à Paris, tu serais allé à la manif?

– Probablement que non.

– Et pourquoi?

– Parce que le 1^{er} Mai, on doit réclamer l'impossible.

– C'est-à-dire ?

– La semaine de vingt heures payée cinquante. Ou mieux, la fin du travail.

– Tu es emmerdant avec tes grands mots. Moi, ne t'en déplaie, je me serais déplacée.

– Avec ta sœur ? Je te signale que Lutte Ouvrière doit, sans doute pour la première fois de son existence, traîner des pieds. Manifester en faveur de Chirac et de Strauss-Kahn, c'est tout de même trop lui demander... Avec trente ans de moins au compteur, j'aurais moi-même rédigé un tract et, sans doute, si je l'avais distribué, m'aurait-on cassé la gueule.

– Tu aurais écrit quoi dans ton tract?

– Rien que l'Histoire ne m'y autorise... Cette fête des travailleurs, que même le Front populaire n'a pas été capable de décréter chômée, c'est Pétain qui l'a officialisée. Après Hitler, il est vrai... Elle est bonne, non?

– Ça ne m'étonne pas que tu comptes autant d'ennemis. En plus, tu dois tout faire pour que leur nombre ne baisse pas. Du coup, quand je réfléchis à nous deux, je me dis qu'on va devoir s'habituer à survivre dans un bunker. Promets-moi qu'on s'abonnera au câble et à un vidéoclub... Justement, pour ce soir, si on se louait une cassette ou un DVD qu'on regarderait au chaud dans notre pieu?

– Pourquoi louer, et où d'ailleurs le faire, quand il suffit de puiser dans la réserve du proprio?

– Qu'est-ce que tu racontes ? Je n'ai rien vu de semblable.

– Il a planqué ses DVD dans le coffre de bois...

– Celui de l'entrée ? Mais il est fermé à clé. J'ai essayé de l'ouvrir.

– Rappelle-toi notre conversation au Balzar. Je t'ai dit que j'étais un assassin et un voleur.

– Assassin, ça oui, je m'en souviens, mais voleur, tu mens, tu me l'as caché.

– Eh bien, te voici au courant. Donc, j'ai forcé la serrure de ce coffre, et dedans j'ai découvert une bonne centaine de DVD.

– Des choses bien?

– Beaucoup de merdouilles à la mode, *Félix et Lola*, *La vie est belle*, la *Jeanne d'Arc* de Luc Besson, *Fight Club*...

– Quoi ? Tu n'aimes pas *Fight Club*, toi, l'homme au nez cassé et qui n'a que le mot de destruction à la bouche?

– Je déteste.

– Explique-toi.

– Je ne sais plus. C'est déjà loin...

– Pas de ça, mon loulou. Ne me confonds pas avec Laura.

– Essayons, mais c'est sans garantie. Ce film raconte bien l'histoire d'un schizophrène qui se rend compte, quelle blague, que le monde est régi par Ikea et les cartes bancaires ?

– Tu schématises un maximum, c'est beaucoup plus complexe, beaucoup plus émouvant.

– Aussi complexe et aussi émouvant qu'un roman rouge-brun s'il s'en écrivait de vrais, et non pas ces ersatz qu'on rattache trop vite au fascisme. Bon, parlons de *Fight Club*. D'un côté, tu as ce cadre d'un groupe automobile qui découvre dans la boîte à poings nus la promesse d'une société nouvelle, quoique cette sorte de pugilat ne soit pas sans rappeler la barbarie de la Rome impériale. En gros, un tel discours, émasculons la société pour qu'elle ne nous baise plus, correspond à l'idéologie des SA, les sections d'assaut nazies. Tu as l'air surprise ? Les SA, ma chérie, ne manquaient jamais une occasion de vomir sur le capitalisme, cosmopolite, suceur de sang, et de célébrer, en retour, la vaillante classe ouvrière, rapport, j'imagine, à leur envie d'enfiler tous ces jeunes prolos sentant bon la sueur et l'huile de vidange. Tu te tais ? Je continue. Et donc, de l'autre côté, il y a le double du cadre, le caricatural Brad Pitt, qui, ras le cul des bastons, projette d'aller plus loin, d'instaurer le règne de la terreur généralisée, et mobilise pour ce faire une troupe d'abrutis au crâne rasé et, comprenez l'astuce, tout de noir vêtus. Il me semble qu'ils disent même avoir l'ambition de provoquer le chaos. À ta façon de rouler les yeux, je constate que j'ai tout juste. Eh bien, ceux-là, ce sont les SS. Et *Fight Club* n'est qu'une resucée des contradictions du nazisme avec une pincée de nihilisme façon Unabomber pour faire bonne mesure. J'exagère ? À peine. Quant à déclarer urbi et orbi que cette saloperie est une charge violente contre la mondialisation, permets-moi d'en rire. Entre les rase-bitume de *Fight Club* et les Diggers de Grogan, le choix est vite fait. Emmett Grogan, ça oui, c'était un mec génial, qui avait des couilles et qui ne se trompait pas d'adversaire, en l'occurrence les jeunes bourges contestataires de Berkeley. Tiens, par exemple, un jour de 1969, Grogan accepta de participer à un de leurs meetings anti-impérialistes. Sitôt son discours prononcé, dix mille étudiants survoltés lui réservèrent un triomphe. Après s'être laissé longtemps applaudir,

Grogan reprit le micro et déclara à ces dix mille cons, dont les fils doivent adorer *Fight Club*, qu'ils venaient d'entendre un discours de Hitler aux sections d'assaut de son parti. Un discours datant de 1934, juste avant que les SS liquident les chefs SA.

– Dis, quand tu te rappelles un film, tu fais combien dessus ? Deux heures ? N'empêche que, quoique tu en penses, c'est parce que tu es un vieux gaga que tu n'as rien compris à *Fight Club*. Le cinéma doit s'arrêter à 1968 pour toi, je suppose?

– Dans le coffre, il y a tout de même trois bons films. Étrangement, ils ne datent pas de 1968.

– Des westerns?

– Non, des films pleins de larmes et de rêves.

– Alors, j'ai dû les voir.

– Peut-être.

– C'est quoi?

– *jusqu'au bout du rêve, Jardins de pierre et À bout de course.*

– Avec quels acteurs?

– Si tu le demandes, c'est que tu ne les as pas vus.

– Quels acteurs?

– Que je ne dise pas de conneries, dans le premier, il doit y avoir Amy Madigan, Kevin Costner, le vieux Lancaster, et James Earl Jones, qu'on retrouve d'ailleurs dans *Jardins de pierre*, aux côtés de James Caan et d'Anjelica Huston. Le bouquet, c'est la présence de River Phoenix et de Christine Lahti dans le dernier.

– Tu ne serais pas cinéphile aussi?

– Me trouves-tu si mauvaise mine?

– Ouaf, ouaf!

– Ça t'emmerde, hein, que je sois contre *Fight Club*? Bon, admettons que j'aie tort. Explique alors pourquoi contre Le Pen et ses électeurs, tous les inconditionnels de *Fight Club* ne descendent-ils pas dans la rue pour casser du facho ?

– On rentre, tu me fatigues. Oui, vraiment.

– Gifle-moi. Je suis impardonnable.

OceanofPDF.com

Vingt-deux

ILS AVAIENT REGARDÉ LE FILM de Lumet, à cause de River Phoenix que Jenny s'était rappelée avoir adoré dans *My Own Private Idaho*. À la fin, la tête sur la poitrine de son amant, Jenny pleura. Max aussi. Aucun des deux ne chercha à dissimuler son émotion, ni à la justifier d'un quelconque commentaire. Ils restèrent ainsi longtemps silencieux, inertes. Presque morts. Comme si, à la perspective de devoir reconnaître que leur entente ne se limitait plus à l'exercice de la seule lubricité, Jenny et Max redoutaient de se tromper de mots. Quand enfin ils se décidèrent à ouvrir la bouche, le pire survint sans qu'ils l'eussent cherché, du moins le pensent-ils maintenant qu'après avoir poussé la déraison jusqu'à décider de faire chambre à part, chacun essaie de trouver le sommeil. Une plaisanterie de Max sur la forme du sèche-cheveux de Jenny les précipita dans une dispute ignoble, comme seuls peuvent en avoir ceux qui, dégrisés, reculent devant la mise en commun de leurs affinités. Parce qu'elle se sent responsable d'un tel gâchis, Jenny serait tentée de se lever et d'aller rejoindre son amant, mais un reste de fierté l'en retient. C'est tout de même lui qui a été le plus venimeux. De son côté, Max, que sa culpabilité étouffe, toujours son maudit désir d'écraser le contradictoire, est sur le point de venir réclamer son châtiment. Il ne voudrait le faire qu'avec des caresses. Or il faudra bien qu'il parle. Qui sait s'il y parviendra sans marquer de réticences ? Sans dévoiler les doutes qui le rongent ? Il hésite. Elle hésite. Le temps s'écoule. En pure perte.

- Allô... Comment s'est passée ta réunion ?
- C'est toi, Max ? Mais quelle heure est-il ?
- Quatre heures du matin, moins quelques minutes.

– Quatre heures ! Putain, le con ! Tu sais que je me suis couché il y a à peine une heure?

– Vous étiez si nombreux ou tu t'es auto-interviewé ?

– Tu n'avais qu'à venir, lâcheur.

– Je ne suis pas à Paris.

– Tu es rentré en Ardèche?

– Non plus. Tu m'en veux?

– De ne pas être venu? Il y avait tellement de monde que je n'ai pas eu une seconde le loisir de regretter ton absence.

– Donc, la révolution avance à grands pas et les patrons tremblent.

– Tu m'appelles pour me dire ça? Mais tu es malade. Au lieu de m'empêcher de pioncer, tu aurais été mieux inspiré de tirer du lit la femme de Tracy. Réfléchis, une psy, dans ton cas, ça s'impose.

– Inutile, j'en ai une à portée de la main, façon de parler d'ailleurs.

– D'accord, j'ai compris. Tu es avec Jenny. Et tu viens de t'engueuler avec elle.

- C'est vrai que tu piges vite. Je me souviens que dans les assemblées générales, celles où en tout cas vous daigniez venir, toi et tes camarades, tu n'avais pas ton pareil pour brouiller les cartes en rebondissant plus vite que n'importe qui. Tu as agi de même dans cette réunion ?

– Max, tu as beau crâner, cette foutue envie te colle toujours à la peau, hein?

– Arrête avec tes gros sabots. Une bonne fois pour toutes, fais-toi à l'idée que je suis en permission de longue durée...

– On va se quitter parce que j'ai les yeux qui se ferment.

– Toi, tu fatigues plus vite qu'avant. Je t'ai connu plus vaillant.

– Et toi, tu travailles au moins? Que tu fasses politiquement ce que bon te semble ne concerne que toi, tu remarqueras que je n'ai pas osé parler

de conscience, mais le scénario, c'est du flouze, et je ne plaisante pas avec.

– Tout à l'heure, j'ai terminé la scène où Stendhal et la fille de Mélanie pleurent comme des Madeleines en assistant à la représentation d'une pièce de théâtre.

– Laquelle?

– Je ne sais pas encore. On demandera à ta sœur. Elle doit toujours être branchée avant-garde, non?

– Sur ces bonnes paroles, je raccroche.

– Attends, tu avais raison pour Jenny. Je crois que je suis en train de la perdre.

– Tu veux que je lui parle? Que je lui explique quel sale type tu es ? Que tu reprends ce que tu donnes mais que, lorsque tu l'as repris, tu le redonnes?

– C'est presque ça. En vérité, j'aimerais que tu me trouves une idée pour m'en sortir.

– Baise-la.

– Toujours aussi expéditif, Meyer.

– Il n'y a pas d'autre moyen. D'abord, on feuke, puis on cause.

– T'as feuqué qui, cette nuit?

– Ta gueule !

– Tu fais bien d'en parler, de ma gueule, je vais descendre en ville me la faire éclater. Je tomberai bien sur une bande de petits voyous qui prendront plaisir à dérouiller un viocard.

– Laisse un plan avant d'y aller.

– Un plan?

– Oui, un plan des scènes encore à écrire pour que je puisse engager un jeunot qui finira le travail pour trois fois rien.

– Il est dans ma tête, le plan.

– Merde, baise-la, et laisse-moi dormir.

– Je l'aime, Meyer.

– Tu l'aimes et tu ne la baisses pas ? Redescends sur terre, tu n'as plus vingt ans. Tu joues contre la montre, désormais.

– S'il n'y avait que moi...

– Qu'est-ce que tu cherches à me dire?

– Je crois, non, je suis convaincu que les médecins nous mentent, qu'elle est plus gravement atteinte qu'ils ne le prétendent et que, si quelqu'un joue contre la montre, c'est elle, et personne d'autre.

– Je te reconnais bien là. Le soupçon permanent. Arrête. Te monte pas la tête. Ou alors agis. Sors-la du Val-de-Grâce. Réclame un autre avis.

– Pourquoi prendrais-je une telle initiative? Pour l'achever plus vite?... À supposer que d'autres médecins confirment mon intuition, ne vaut-il pas mieux qu'elle continue de se penser guérissable?

– Aime-la, Max. Donne-lui ce qu'elle attend. Tu n'as pas d'autre issue.

OceanofPDF.com

Vingt-trois

ELLE VIENT DE SE RAPPELER où elle avait rangé la canne de son grand fils, le demi de mêlée de l'équipe locale victime l'année dernière d'une déchirure ligamentaire du genou. Loué soit le Seigneur, Monsieur va pouvoir s'épargner de descendre au bourg s'en acheter une, d'autant que le pharmacien doit en être à court. C'est que la saison de rugby touche à sa fin. Entre nous soit dit, ajoute la gardienne en fronçant les sourcils, je vous avais mis en garde, rien de pire que l'eau glacée pour réveiller les vieilles douleurs. Max ne la dément pas. Tant qu'à faire, mieux vaut qu'elle attribue son boitillement à une crise de rhumatismes qu'à l'exploit amoureux dont il s'est cru capable en se laissant submerger par l'impétuosité de Jenny. Lui dire la vérité scandaliserait inutilement cette femme si serviable qui se signe chaque fois que, dans le couloir du premier étage, elle passe devant le James Dean crucifié, peint par un émule de Dali ou de Warhol. À bientôt soixante ans, baise-t-on encore debout avec une sportive pendue à son cou quand on a la hanche déglinguée ? Oui, et même plutôt deux fois qu'une, quitte à en payer le prix, se répond Max en entendant le pas de Jenny dans l'escalier.

- Et l'ETA, tu n'as jamais donné?
- Je n'ai aucune sympathie pour les nationalistes.
- Bien, je coche la case correspondante.
- C'est quoi? Une liste ?... Me soumettrais-tu à un questionnaire ?
- En effet, j'ai décidé de ne plus naviguer à l'aveugle avec toi, histoire de nous éviter d'autres disputes.
- Tu aurais dû commencer par me demander quelle était ma marque de préservatifs.
- Pas besoin, j'ai l'œil. À propos, si on laissait tomber ces machins-là ?

– Il me semble qu'au moins une fois cette nuit on l'a déjà fait, et qu'on a peut-être eu tort.

– Quand je viole, je viole. Pas de pause capote, ça casserait le rythme.

– Là, tu n'as cassé que ma hanche.

– Mais je te trouve encore plus désirable avec une canne.

– Conclusion: plus de préservatifs.

– Eh oui, la nature doit reprendre ses droits. Moi-même, j'envisage d'arrêter la pilule.

– Chercherais-tu à me faire comprendre que tu caresses le projet d'être mère?

– En un sens, oui.

- En un sens, seulement? Quel est l'autre?

– L'envie de te sentir vraiment dans mon ventre.

– Je croyais que c'était un vagin.

– Ne prononce pas ce mot, je ne l'aime pas. À mon avis, ce sont les hommes qui l'ont inventé, pas les femmes.

– Tu aurais préféré quoi?

– J'aurais choisi un nom de fruit, ou de fleur. Quelque chose qu'on ait envie de sentir, de lécher, de croquer.

– Consulte donc un dictionnaire d'argot, les voyous ne t'ont pas attendue pour le faire.

– Si c'est à moule que tu...

– Non, je songeais à l'abricot fendu.

– Abricot fendu ? Ce n'est pas un fruit féminin, ça.

– Il y a aussi figue.

– Je demande à réfléchir.

– Réfléchis, mais réfléchis aussi au fait qu'il n'est pas certain que ce soit le bon moment pour une grossesse.

– Rapport à ma chimio ?

– Pas seulement.

– Il y aurait bien une autre possibilité.

– Laquelle?

– Tous les deux, on signe le contrat suivant : sitôt la tumeur cramée, tu me fais un gosse. Disons que tu essaies.

– Merci pour la restriction... Une question, cependant. A quoi servirait un tel contrat si, au bout du compte, nous n'en avons plus envie?

– Te fatigue pas, j'ai compris. Cet enfant, tu n'en veux pas.

– Je mentirais si je te contredisais.

– Vu ce que je viens de dire, tu seras sans doute étonné d'apprendre que, moi aussi, j'hésite.

– Mais tu aimerais tout de même.

– Oui, et pourtant lorsque j'entends une collègue au lycée me confier qu'elle vient de décider de faire un bébé, je me retiens pour ne pas lui cracher à la gueule. Un enfant, ce n'est pas un objet qu'on fabrique, c'est de l'inconnu, comme l'amour, c'est toujours une surprise, bonne ou mauvaise.

– Un jour que Michel Leiris dansait avec une femme qu'il désirait, elle lui confia qu'elle était enceinte... Devine quelle a été sa réaction?

– C'est un écrivain, ce Leiris ?

– Oui, et l'un de mes préférés.

– Il s'est enfui?

– Non.

– Il a fait un infarctus?

– Pire, il n'a pas pu s'empêcher de vomir sur sa cavalière.

- Tu veux dire qu'il l'a insultée?
- Non, il lui a vomi dessus. Littéralement.
- Tu comptes l'imiter?
- Je ne t'ai raconté cette histoire que pour gagner du temps. Je voulais essayer d'imaginer comment, moi, je réagirais si tu m'annonçais une telle nouvelle dans six mois ou plus.
- Et tu as trouvé?
- Je pense que je prendrais immédiatement rendez-vous avec un chirurgien.
- Pour me faire avorter?
- Non, pour la pose d'une hanche artificielle et, allons jusqu'au bout, pour un pontage de l'aorte.
- En somme, tu viens de me déclarer que tu es prêt à faire de vieux os.
- Il faudra bien que je conduise mon enfant à l'école et que je séduise les mères de ses copains et copines.
- Pourriture.
- Attends, ça c'est la partie plaisante, le *happy end* dont tout un chacun raffole, mais il y a un revers à la médaille. Et quel revers ! Une supposition que le grand jeu redémarre, comment pourrais-je reprendre ma place à la table si je dois m'occuper d'un gosse?
- Ton père l'a bien fait.
- Regarde le résultat.
- Tu n'es pas à plaindre.
- C'est que tu ne sais pas tout.
- Et je me fiche de le savoir. Garde tes secrets pour les écervelées que tu dragueras pendant que je serai enceinte... En attendant, puisque l'amour ne m'est pas encore interdit, si on s'enfermait entre quatre murs?
- Déjà?
- Oui, tout de suite. Tu n'as qu'à te démerder pour nous dénicher un hôtel. Oubherais-tu que la mort a préempté le terrain?

– Tu es incroyable. Du rayon layette, nous voici revenus à l'étage des linceuls.

– C'est l'attitude que t'ont recommandée les toubibs? Traiter mes angoisses par la grosse rigolade? Si oui, ne les écoute pas. Nous sommes des bêtes sauvages, je ne veux pas que tu me traites autrement.

– Ça te travaille ?... Qu'est-ce que je dis ? Tu parles d'une question à la con!! Excuse-moi, je suis nul, archinul, mais mon vocabulaire s'appauvrit quand...

– Quand la mort vient sur le tapis? Pourtant, tu es le premier à l'agiter lorsqu'il s'agit de toi.

– Tu as peur? Tu ne devrais pas. Tout va bien se passer...

– Tu en es si persuadé que ça?

– Absolument.

– Il n'empêche que, cette nuit, avant notre réconciliation, je n'ai cessé de songer avec effroi au temps que nous étions en train de gaspiller.

– Pour l'hôtel, je sais où nous allons aller.

– Non, mais j'halluciné, tu connais aussi San Sébastian?

– J'y suis venu cinq à six fois, entre 64 et 66.

– Si ce n'était pas pour l'ETA, c'était pour qui?

– Il aurait mieux valu que tu me demandes la raison de ces voyages en terre franquiste. Je t'aurais répondu que je faisais le livreur à l'époque.

– La drogue?

– Qu'est-ce que tu vas imaginer? Non, j'apportais à des gens qui me ressemblaient du matériel qu'on n'achète pas au coin de la rue.

– La drogue, tu y as touché?

– Tu reprends ton questionnaire?... Bon, j'ai fumé du H, j'ai pris de l'acide, j'ai touché à la poudre, mais juste pour suivre le mouvement. L'alcool et le tabac m'ont toujours suffi. Difficile de changer de style quand on en a trouvé un... Mais toi?

– Moi... Ne me juge pas, hein? Moi, je ne dis jamais non, encore aujourd'hui, lorsque l'occasion se présente de sniffer une ligne de coke.

– Tu en as avec toi?

– Non, mais il ne doit pas être difficile d'en trouver dans une station balnéaire aussi chic.

– Tu en as consommé depuis qu'on est ensemble ?

– Deux fois. Quand je me suis pointé à ton hôtel la première fois, et quand tu es rentré de Dijon.

– Tu en as parlé au pneumologue?

– Oui.

– Et alors?

– Il préférerait que, pendant la chimio, j'arrête, ou que je remplace la coke par un pétard.

– Ces militaires, tout de même!

– Il est loin, ton hôtel?

– À cinq, dix minutes à pied, dans la vieille ville. Sans canne, évidemment... Donc, ne m'en veux pas si, avec, c'est plus long. On pourrait prendre la voiture, mais il est plus sage de la laisser au parking. Là-bas, pour se garer, c'est galère.

– Sans vouloir te mettre la pression, et te forcer à me prendre la main comme un gentil infirmier, sache que je suis en train de perdre patience.

OceanofPDF.com

Vingt-quatre

LE LENDEMAIN, APRÈS AVOIR DÉPOSÉ Jenny et consulté sa messagerie sur Internet, Max est reparti pour Biarritz afin de rendre la Polo au loueur. Il avait été convenu que chacun déjeunerait de son côté, Max ayant repéré, la veille, une librairie d'occasions dans laquelle il ne désespérait pas, si la chance lui souriait, de trouver l'un des livres dont il avait parlé à Jenny. Il en a été pour ses frais. En dehors de quelques raretés régionalistes sur le Pays basque, et d'une assez belle collection d'almanachs des années 30 et 40, les bacs n'étaient remplis que de poches et de livres neufs soldés. Le métier se perd. Où sont passés les chineurs auprès desquels sa génération s'est gorgée de lectures interdites? Quel sort réserve l'avenir à leur enfant si Jenny tombe enceinte ? C'est quoi, ce pays de merde ? Autant de questions sans réponses qui finissent par réveiller sa vieille complice, l'amertume. Max aimerait pouvoir lui appliquer le traitement qu'il réserve à ses écrits sur l'ordinateur. Pomme X, on coupe et on recommence. Dommage que l'inconscient se moque des règles informatiques, dommage surtout que je ne sache pas me contenter d'être encore en vie. En réponse, sa hanche se réveille. Quand ce n'est pas le bourdon, c'est madame la douleur qui rapplique, et l'autre folle qui, un pied dans la tombe, rêve d'un gros ventre, si c'est ça, la vie, pourquoi lui ferais-je les yeux doux? Là-dessus, Max pousse la porte de la Maison de la Presse, mais alors qu'il prévoyait de n'y passer qu'en coup de vent, le temps d'acheter ses journaux et les magazines de Jenny, l'imprévu se rappelle à son bon souvenir. Au rayon des romans policiers, malmenée par les dizaines de mains qui l'ont feuilletée et reposée sans se décider à l'emporter, la réédition de *Ringolevio* lui cligne de l'œil. Il y a encore de l'espoir, tant bien que mal l'héritage se transmettra, la jeune classe ne partira pas démunie à l'assaut du mensonge organisé... À qui jugerait exagérées, sinon invraisemblables, de telles sautes d'humeur, que ne soutiennent aucune analyse sociale, ni aucun euphorisant chimique, Max ne manquerait pas de répondre que l'homme qui cherche un puits dans un désert s'émerveille toujours de la moindre goutte d'eau. Il pensait

cela dans les années 60, il le pensait moins quand il s'associa aux frères Kader, et plus du tout voilà une dizaine de jours tandis qu'il pénétrait dans la librairie proche du cimetière Montmartre. Faut-il croire que l'amour, ce mot que t'arrache Jenny chaque fois que tu jouis, te débarrasse de ta rouille?

– Monsieur... Est-ce que...?

– Jeune homme, quoi que vous vendiez, je ne suis pas acheteur.

– Je... Euh... Non... Mais pas du tout...

– Ne balbutiez pas. Soyez direct.

– Plus je vous observe et plus je suis persuadé que... Au fait, je suis assis là-bas, oui, sur votre gauche, la table où il y a cette...

– Vingt dieux, un prodige! Et moi qui craignais que les rouquines eussent été rayées de la carte. Ce bon point va vous valoir mon indulgence si vous vous décidez à me dire pourquoi vous vous dandinez devant moi. N'auriez-vous pas de quoi payer votre addition?

– C'est ma copine qui m'a invité.

– Les rouquines sont par nature fantasques et généreuses.

– Bon, je me lance... Ne seriez-vous pas Maximilien Périer-Lagrange?

– Vous permettez? Avant de vous répondre, il faut que je boive un coup.

– Je me suis trompé?

– Non. Mais il y a si longtemps qu'on ne m'a plus appelé ainsi. J'ai du mal à comprendre d'ailleurs comment un garçon de votre âge...

– À la maison, dans le bureau de mon père, il y a une photo de vous.

– De moi?

– Pas que de vous. C'est une photo de groupe que mon père a fait agrandir à cause de la présence de son propre père à vos côtés.

– Pour le coup, nous voici plongés dans les méandres de la préhistoire. Puis-je savoir de qui vous êtes le petit-fils ?

– De Paul Le Goff.

– Paul ?... Le grand Paul Alors j'imagine que vous êtes le fils de Manuel, mais quel âge avez-vous ?

– Dix-neuf ans.

– Il n'a pas lambiné, Manuel.

– Il va avoir quarante ans en décembre.

– Vous en êtes où ? Je veux dire, vous commencez, ou vous attaquez le dessert?

– On a déjà bu notre café.

– Venez en prendre un autre avec moi. Tous les deux, bien sûr.

– Ma copine reprend dans cinq minutes. Elle est hôtesse dans l'agence immobilière qui est juste en face.

– Ne me dites pas que, vous aussi, le travail vous appelle.

– Dans une certaine mesure, oui. Je ne suis que de passage, logiquement j'aurais dû repartir ce matin, sauf que je ne me suis pas réveillé et que j'ai raté mon train. Or le prochain part dans une vingtaine de minutes.

– Vous n'habitez pas Biarritz ?

– Mes parents, mais pas moi. Je me suis réinstallé à Paris depuis l'année dernière.

– Et vous y faites quoi?

– De la musique.

– Jazz, rock, rap, techno, world? Merde, j'ai oublié la valse musette.

– Et, pourquoi pas l'hymne olympique, tant que vous y êtes ?... Je suppose que vous n'aimez pas la musique d'aujourd'hui?

– Détrompez -vous. Suffit que ça swingue, et je suis client.

– Eh bien, moi, je mélange tous les styles.

– Écoutez, laissons de côté les considérations musicales. De toute façon, ce que je pense n'a aucun intérêt. Le Goff, c'est ma jeunesse, et depuis quelque temps tout ce qui me la rappelle me fait l'effet d'une

potion magique. Maintenant que la porte est ouverte, on ne va tout de même pas la refermer, vous n'êtes pas de mon avis ?

– J'aimerais aussi qu'on se revoie, qu'on ait le temps de bavarder plus longuement. Je sais si peu de choses sur mon grand-père. Appelons-nous. Voici ma carte.

– Il a une carte ! Ça, c'est la classe. «François Le Goff, Ephémère Production. Dites donc, vous êtes gonflé.

– Je peux avoir votre numéro?

– En ce moment, je campe à droite à gauche, et je n'ai pas de portable.

– Appelez-moi.

– Promis.

– Si vous restez encore quelques jours dans la région et que l'envie vous prenne d'appeler mon père, il est dans l'annuaire, ne lui parlez pas de moi. Nous sommes fâchés. Invoquez le hasard, ce sera préférable, quoique, à votre place, je...

– François, j'y vais.

– J'arrive, Hélène.

– Je vous félicite, mademoiselle.

– De quoi, monsieur?

– De ne pas vous être pliée à la dictature des blondes.

– Oh, ça, si je pouvais, je me raserais le crâne.

– Vous auriez tort. Le rouge est une si belle couleur.

– Sauf chez les femmes, monsieur.

– À Paris, alors, jeune Le Goff?

– Certainement.

Vingt-cinq

LA MARÉE MONTANTE a ramené la pluie. Et, à sa suite, un net refroidissement de la température. En sortant du bureau de poste, où après avoir appelé Manuel, le fils Le Goff, il a passé plusieurs coups de fil, dont un, sans succès, au général, Max ne doit qu'à sa canne, sauvagement brandie, de pouvoir griller la politesse aux malheureux qui attendent un taxi sous le déluge. Tandis que la grosse Mercedes s'efforce de rejoindre la route de Bidart, Max ne prête qu'une attention polie, hochements de tête, monosyllabes, au concert de lamentations du chauffeur. Peu lui importe que la météo ne s'accorde pas au commerce. Qu'il fasse presque nuit en plein milieu de l'après-midi ne le soucie guère depuis qu'une pharmacienne lui a délivré à contrecœur le poison des mauvais jours. Il n'empêche que si sa hanche, chloroformée par le myorelaxant, ne l'importune plus, les pensées de Max tendent, au fil des kilomètres, à imiter la couleur du ciel. Tout y passe, Meyer qui pourrira le scénario, le général qui ne cessera de lui mentir, Laura qui ne retiendra pas un mot de sa confession, et même Jenny qui mourra plus tôt qu'elle ne l'imagine. À l'instant précis où Max aperçoit la maison, il s'entend demander au taxi de rebrousser chemin alors qu'aucun son ne sort de sa bouche. Il règle la course, descend de la voiture, lève la tête et constate que Jenny a fait du feu. Dommage, se dit-il, que j'aie invité à dîner Manuel Le Goff et son épouse... Allons, vieux débris, mets ton masque!

– Maintenant que nous sommes sortis de table, et que n'ont volé ni les insultes ni les assiettes, je vais être franche avec vous. Lorsque Max m'a dit qu'il avait invité des amis à lui, j'ai craint que vous ressembliez à ceux qu'il m'avait présentés à Paris. Ils agitent de grands mots, mais, à l'oreille, il est facile de deviner qu'ils ne les pensent plus. Ou alors, quand ils ne mentent pas, ils vous poignent dans le dos... Et puis, ils sont blasés, ils ont vécu trop de choses, rencontré trop de gens, et l'on se sent exclu

lorsque, comme moi, on a grandi en regardant le monde sans quitter sa rue et en barbotant sans complexe dans sa petite existence.

– Jenny, Jenny, quand finiras-tu de te rabaisser? Pour ce qui est de notre soirée chez Meyer, tu as, je l'admets, en partie raison, mais pas du tout en ce qui te concerne. Ta petite existence, pour reprendre tes propres mots, est riche de promesses, alors que la mienne n'est qu'une suite de déjà-vu. Un exemple, supposons que je te demande si tu as lu *Ma vie sans moi*, et que tu me répondes par la négative, eh bien, je t'envierais de pouvoir être encore en mesure de découvrir un tel livre.

– Vous n'avez pas froid? Si, hein?... Max, tu veux bien rajouter une bûche?

– Ça va s'arranger, Jenny... Je peux vous appeler Jenny?... J'ai regardé le baromètre avant de sortir, il est en train de remonter, et d'après la météo, l'anticyclone revient. De toute façon, la côte basque, c'est ça, le mauvais temps ne dure jamais longtemps, ni le beau d'ailleurs, mais dans l'ensemble on y est plutôt bien.

– Marianne, prendrez-vous un digestif avec le café?

– Non, merci.... Comment doit-on dire : Maximilien ou Max?

– Comme vous le sentez.

– Vous aimez cette maison, Maximilien?

– Elle est agréable à vivre.

– Elle appartenait à la demi-sœur de mon oncle, et nous pensions l'acheter, quand Manuel, après notre mariage, a décidé de transférer son cabinet à Biarritz, mais cette chipie en demandait trop. Beaucoup trop. Et l'architecte a emporté le morceau

– Étant donné que vous pourriez être sa sœur, vous n'êtes évidemment pas la mère de François?

– Manuel ne vous l'a pas dit?

– Non, je n'ai pas dit à Max que la mère de François est morte trois ans après sa naissance.

– Accident ou maladie?

– Noyade... Mais je ne sais toujours pas si elle était accidentelle ou volontaire.

– Tu étais avec elle?

– Hélas, non ! Elle était partie toute seule rejoindre sa famille en Corse. Durant les trois années où nous avons vécu ensemble, elle n'y était pas retournée une seule fois. C'est qu'elle avait caché aux siens l'existence de François, jusqu'au jour où l'une de ses tantes, de passage à Paris, nous tomba dessus. Furieux, le père de Laetitia, c'était son nom, la convoqua sur l'île. Elle n'avait fini par accepter qu'à la condition que je ne l'accompagne pas, car elle redoutait que sa famille nous contraigne à un mariage dont je ne voulais pas.

– Vous faisiez les mêmes études ?

– En effet, sauf qu'elle avait un an d'avance sur moi. Elle a intégré HEC du premier coup alors que je n'ai réussi le concours qu'après avoir redoublé la classe préparatoire.

– Et aujourd'hui, tu vois ses parents ?

– Pas son père qui me rend responsable de la mort de sa fille. Seulement sa mère, quand elle vient sur le continent se faire soigner. François lui est très attaché. Figure-toi qu'il s'était même mis à apprendre la langue corse avant que la musique l'accapare.

– Je vais sans doute te choquer en me mêlant de ce qui ne devrait pas me regarder mais, à ta place, j'opterais pour l'accident.

– Merci, Maximilien. C'est exactement ce que je ne cesse de lui répéter.

– Peut-être que, Marianne et toi, vous avez raison, mais je ne peux m'empêcher de continuer à penser que si j'avais été plus conformiste, moins le fils de mon père en quelque sorte, et que si, comme tout le monde, je m'étais marié, Laetitia serait encore vivante.

– Tu te souviens de ton père?

– J'avais presque douze ans lorsqu'il s'est suicidé, et malgré la vie qu'il menait, il me semble que je l'ai bien connu. Nous avons partagé beaucoup de choses ensemble. J'adorais qu'il me raconte ses aventures,

du moins celles qu'un enfant pouvait entendre... À ce propos, je me suis souvent demandé pourquoi tu n'avais pas assisté à ses obsèques.

– Je pourrais te répondre que je n'aime pas les cimetières, mais en 1974 je vivais dans un autre monde et je n'avais pas envie de rencontrer les amis de Paul.

– C'est ce que ma mère m'a dit. Il n'empêche que...

– Que j'ai eu tort? Oui, c'est vrai. Aujourd'hui, je n'agirais sans doute pas de la même façon.

– Tu continues d'écrire?

– Il le faut... Et toi, comment gagnes-tu ta vie?

– J'ai ouvert une agence de conseil.

– Et tu conseilles qui?

– Forcément, les entreprises. Mes conseils coûtent cher.

– Et à Biarritz, tu as des clients?

– Je rayonne sur tout le grand Sud-Ouest. En ce moment, je travaille avec des producteurs de vin du Madiran.

– Qu'est-ce qu'un HEC peut conseiller à des viticulteurs ? Je croyais que c'était le boulot des œnologues.

– C'est très simple. Les gens du Madiran vendent moins de pinard qu'ils ne le devraient puisque, précisément grâce aux œnologues, ils ont amélioré leur vinification, leur système de production, etc. Et que leurs prix ne sont pas prohibitifs. C'est donc là qu'avec mon équipe, j'interviens. Dans un premier temps, nous interrogeons les consommateurs, surtout la tranche d'âge la plus intéressante, celle qui a les moyens et l'envie de dépenser, les trente-cinquante ans, et nous notons leurs reproches. Ensuite, et c'est l'étape la plus passionnante, nous essayons avec nos clients d'en tirer les conséquences. Or quelle est, d'après toi, la critique qui revient le plus souvent dans la bouche de nos sondés ?

– Je dirais, au hasard, les étiquettes, la forme des bouteilles, mais au fond je n'en sais foutrement rien puisque je n'en bois pas.

– Et pourquoi n'en bois-tu pas?

– J'ai toujours trouvé le madiran trop râpeux.

– C'est ce qui fonde son originalité au dire de ses amateurs. Eh bien, c'est pourtant ton opinion, parce qu'elle est partagée par le plus grand nombre, que nous allons essayer d'imposer à nos clients. Notre but, c'est de leur désapprendre à faire leur vin comme ils l'ont toujours fait. C'est de les guider progressivement vers la modification de leur savoir-faire.

– En somme, tu leur apprends à changer de goût.

– Plus que ça. Je leur apprends à changer de conviction. Pourquoi s'en tenir à une tradition lorsqu'elle représente un handicap?

– C'est dégueulasse, votre truc.

– Ils ont réagi comme vous, Jenny, la première fois. Et même plus violemment.

– Et dans ces moments-là, tu penses encore à ton père?

– Pardon? Je ne vois pas le rapport.

– Tu crois qu'il t'approuverait de contraindre ces pauvres imbéciles à se renier?

– Ils veulent gagner plus d'argent, Max.

– Et alors?

– Alors, je les y aide. Il n'y a pas de morale dans le commerce.

– Je te l'accorde, mais que fais-tu de la tienne, de morale? Tu ne te résumes tout de même pas à un compte chèques.

– À cheval donné, on ne regarde pas la bride.

– Je crois que je vais monter me coucher.

– Je t'accompagne, jenny. Juste le temps de raccompagner nos invités jusqu'à la porte.

– Mais Max, qu'est-ce qui te prend?

– Tu l'as dit toi-même, tes clients réagissent toujours mal la première fois. Donc, ouste, dehors !

OceanofPDF.com

Vingt-six

LA DÉPRESSION TARDE À S'ÉLOIGNER en direction du Midi toulousain. Toute la matinée du samedi, il a plu sans discontinuer. Maudissant aussi bien les météorologues que les conseillers du diable qui ne savent pas lire un baromètre, Jenny a tourné son humeur chagrine contre Max, lui reprochant de ne plus travailler à son scénario. Parce qu'il juge la remontrance inappropriée, sinon injuste, son amant est retombé dans le mensonge. Que croit-elle qu'il ait fait hier à Biarritz? Après déjeuner, il a écrit assez longtemps pour se voir compter une demi-douzaine de cafés quand il s'est levé de table, et ce matin, pendant que Madame prenait son bain, il a mis au propre ses griffonnages. Pas moins de six pages, ma belle... Se sent-elle capable de les lire sur l'écran puisque, par manque de l'imprimante restée à Paris, il ne les a pas tirées? Jenny refuse de jouer les contrôleuses, il misait là-dessus, mais elle persiste dans une attitude qu'elle se reproche d'avoir adoptée tout en ne parvenant pas à en changer. Elle se saisit ainsi de *Ringolevio* pour remettre de l'huile sur le feu. Ce Emmett Grogan, grimace-t-elle, est imbuvable, il tire trop la couverture à lui. Un peu comme toi, ajoute-t-elle. C'est le défaut de tous les stendhaliens, nous sommes nos meilleurs personnages, commence d'argumenter Max avant de se ressaisir et d'inviter Jenny à sortir ramasser des escargots. Disant cela, il n'imagine pas un instant que cette femme, devant laquelle il se fait si souvent l'impression de tricher, prendra une fois de plus sa dérobade pour argent comptant. Il ne comprend pas que Jenny, en le pressant tout à coup d'enfiler l'un des cirés que les propriétaires rangent dans le cellier, feint d'être sa dupe. Bien qu'elle n'en ait pas plus envie que lui-même, une telle promenade va lui épargner le seul reproche qu'elle n'a pas eu le courage de lui adresser. Elle ne doute plus que Max terminera son scénario, de même elle ne le remerciera jamais assez de lui avoir fait découvrir *Ringolevio*. Ce qu'elle ne tolère plus depuis qu'ils se sont réveillés, c'est le spectacle qu'il lui offre. Celui d'un homme que la douleur rend prudent à l'excès alors qu'elle-même est en danger de mort. Elle ne veut pas que le

père de son enfant s'accoutume au déclin de son corps, elle veut qu'il se batte jusqu'au bout pour l'empêcher de renoncer à une grossesse dont elle mesure l'inconséquence même lorsque son corps aura été débarrassé de cette saloperie de tumeur.

– Et comment réagit Stendhal ?

– Il cherche une diversion et pense s'en sortir en attirant l'attention de Mérimée sur un titre du journal qu'il était en train de lire. Un truc risible... Je ne sais pas. Par exemple, une grand-mère suicidaire qui se jette par la fenêtre et s'écrase sur son petit-fils, lequel meurt sur le coup... C'est d'ailleurs une histoire vraie, je crois même qu'on en a tiré un film, il y a une vingtaine d'années.

– Ça marche?

– Non. Mérimée veut absolument avoir le fin mot de cette histoire. Il revient à la charge et exige de son ami, si tant est que lui-même soit celui de Stendhal, qu'il lui jure que jamais il ne se convertira.

– D'après toi, Stendhal y songeait?

– Réellement, veux-tu dire? Je serais tenté de le craindre. Il avait déjà rejoint la franc-maçonnerie dans l'espoir de faire la grande carrière diplomatique qu'il n'a d'ailleurs pas faite.

– Es-tu si sûr que l'intérêt, seul, l'y avait poussé?

– Sûr et certain. Il se moquait des systèmes, et n'éprouvait que du dédain pour les idées républicaines, le règne de l'épicier selon lui. Je te rappelle que, sous l'Occupation, cet aspect de Stendhal, farouchement antidémocrate, antiaméricain, a fourni la matière de nombreux articles dans la presse collaborationniste. Aujourd'hui, si les souverainistes n'étaient pas aussi incultes qu'ils le sont, ils pourraient reprendre son argumentation. Nous-mêmes, quand nous le lisions dans les années 60, les années des grandes manif contre la guerre du Vietnam, nous nous délections de ses attaques contre la toute-puissance du dollar. Comme quoi, chaque époque trouve ce qu'elle cherche dans un écrivain.

– Je ne voudrais pas te peiner, mais cette scène ne me plaît pas. Qui ça va intéresser ? On est en plein roman d'amour, et voilà que tu en interromps le cours pour montrer que Stendhal est capable de mentir et

de se renier dès lors qu'il estime pouvoir en tirer un profit quelconque. Pour tout te dire, ça ressemble à un règlement de comptes entre Max et Maximilien. Ce dont tout le monde se fout. Exerce ta verve sur autre chose, cesse de te mordre la queue.

– A l'évidence, ce n'est pas mon jour. D'abord, le couplet sur les infortunes de la vieillesse qui, paraît-il, n'en sont pas, et puis maintenant le zéro pointé pour m'être rendu coupable de je ne sais quel crime de détournement de preuves...

– Je ne cause pas comme ça, moi. Je suis simple. Que tu te glisses dans la peau de Stendhal, ce n'est pas ce que je te reproche. Tu as raison de le faire. Chaque lecteur le fait. Mais il ne le fait que parce qu'il se reconnaît dans les pensées de l'auteur. Contente-toi d'être le double de Stendhal, explicite-le, éclaire-le de l'intérieur, mais ne lui colle pas tes petits ressentiments. Aime-le comme il aime Fabrice, en lui donnant tout ce qu'il n'a pas, la beauté, la force, le courage, mais ne le réduis pas. En un mot, entraîne-nous du côté du rêve, Logane.

– Tu as suivi des cours du soir ou quoi?

– Que crois-tu que l'on dévore dans les vestiaires ? Stendhal, bien sûr. Ça vaut tous les anabolisants, ducon.

– Tu me donnes une idée...

– La meilleure, sans doute? Merde, ne me fusille pas du regard, j'ai encore le droit de te taquiner.

– Stendhal va découvrir que Mérimée est en train de lui piquer Anna, la fille de Mélanie.

– C'est déjà mieux. Mais tu peux faire encore plus palpitant.

– Tu es devenue très exigeante.

– Je le serai chaque jour davantage. Tu es entré dans ma vie comme un voleur dans une maison qu'il pensait inhabitée, et qui s'y retrouve prisonnier.

– On met les bouts?

– Pourquoi, tu n'aimes plus la pluie?

– J'ai envie d'écrire.

– D'accord.

– Pour cet après-midi, tu as quelque chose sur le feu? Cross-country, marathon, parcours du combattant ?

– Plus dur encore! Apprentissage de la vie en société...

– Pas question, je préfère encore le saut à l'élastique.

– Ferme-la, Logane. Réserve ton souffle à la montée, tu as vu le dénivelé? Pense à ce qui t'attend. Après l'atelier d'écriture, ça cause comme ça, les profs, direction le réfectoire, puis petit roupillon, chacun de son côté, et enfin leçon de choses suivie de travaux pratiques. Et ce jusqu'à épuisement de tes pulsions morbides. Et des miennes.

OceanofPDF.com

Vingt-sept

LE VENT BOULEVERSE leur programme. Comme pour rattraper son retard, il ne s'embarrasse d'aucune trêve, ne marquant ni mollesse ni fléchissement, il est fort, impétueux, hargneux, et les nuages, troupe désorganisée, s'enfuient sans s'attarder en direction des plaines céréalières. Jenny décrète illico la remise à plus tard des distractions en chambre. À moins d'une journée de notre départ, et alors que se remonte le soleil, tu m'accorderas qu'il y a mieux à faire que de batifoler dans un lit qu'on retrouvera de toute façon ce soir. En écho à l'enthousiasme de Jenny qui rassemble déjà ses affaires de plage, Max, sans quitter l'écran des yeux, hoche la tête avant d'esquisser, visage toujours aussi peu expressif, le geste de rabattre le couvercle de l'ordinateur. En se retournant vers son amant pour lui demander s'il compte se baigner, Jenny entrevoit d'un simple coup d'oeil le danger. Ma fille, cet homme est en train de regretter sa solitude, ne lui facilite pas la tâche. Max est maintenant debout. S'il prend tout de suite son blouson, ce sera la preuve qu'il ne s'oblige à te suivre que par compassion, parce qu'on ne doit pas contrarier une malade. Empêche-le de le faire. Oblige-le à rester. Traite-le durement. Il ne s'en sentira que plus seul, plus fort. Et plus amoureux. On y va? demande Max en enfilant son blouson. Jenny éclate de rire.

– Comme quoi, j'ai eu raison de te forcer à rester.

– Vraiment?

– Oui, ça me plaît beaucoup ce que tu as écrit.

– Pour une fois, c'est venu tout seul. La scène s'est construite sans que j'y pense.

– Alors, tu me vois comme ça? Impertinente, coquette, roublarde... ?

– Pas tout le temps. Mais quand tu es mal à l'aise, oui, tu ressembles à Anna, ou plutôt c'est Anna désormais qui te ressemble.

– Je devrais protester mais, au fond, je suis tout bêtement ravie. Me voici dans un film.

– À ceci près que tu n'y es pas tout entière.

– C'est-à-dire? Qu'est-ce que tu me reproches encore?

– Ce n'est pas un reproche.

– D'accord, mais tu as enlevé quoi?

– Je t'ai faite moins vulgaire que tu sais l'être lorsque tu veux me troubler.

– C'est fantastique, ça! Dès qu'une femme emploie les mots des hommes, on la dit vulgaire. Merde, c'est quoi, cette hypocrisie?

– Encore une fois, Jenny, tu ne m'écoutes pas. J'aime la vulgarité, elle est le signe que nous vivons, que nous savons que nous sortons d'un trou pour y rentrer en fin de partie...

– Tu deviens trop verbeux. Dis les choses plus... vulgairement. Ça te fait pourtant bander, hein, une femme qui te parle de son cul?

– Si je la désire, oui. Reste que je ne désire pas toutes les femmes. Et puis, je n'identifie pas forcément le sexe à la vulgarité. Laquelle va au-delà, fout en l'air tous les codes, toutes les règles, tout ce qui diminue l'individu en l'obligeant à choisir ses mots, en le rendant prisonnier d'un vocabulaire qui n'est pas spontanément le sien.

– Explique. Donne-moi un exemple.

– Je pourrais t'en donner mille.

– Un seul suffira.

– Tu as lu Bukowski?

– Non, mais je sais qui c'est. Laura m'en a assez parlé.

– Une fois, je suis tombé sur lui à la télé. Dans une émission littéraire. J'ai oublié qui étaient les autres écrivains en face de lui, de pauvres merdes sûrement, mais je me souviens parfaitement qu'à un moment donné, Bukowski s'est levé et qu'il est allé soulever la jupe de la femme savante qui lui faisait face et qui n'arrêtait pas d'enfiler les lapalissades...

– Donc, la vulgarité contre les femmes, mais pas l'inverse?

– Pour qui me prends-tu? De nous deux, c'est moi qui suis le plus hostile à la société des hommes... Tiens, je vais te raconter une autre histoire. Moins ancienne. Et dont tu auras beaucoup de mal à prétendre qu'elle dessert ta cause. C'était l'année dernière, à New York. A un colloque de la Columbia University sur Sade. Ne me demande pas ce que j'y faisais. Je l'ignore. J'ai poussé une porte et je suis entré, voilà tout. C'était un Français qui pérorait à la tribune. Un ex-surréaliste, je crois. D'après le programme, ce monsieur était censé nous éclairer sur les dessous des Cent vingt journées... C'était d'un chiant! On aurait cru entendre un théologien. Tout à coup, une Noire a bondi sur l'estrade et l'a interpellé. En anglais, bien sûr. Avec un fuck tous les trois mots. Et tu sais ce qu'elle voulait savoir? Si ce spécialiste de Sade s'était fait chier sur la tête pendant qu'on lui broutait le paf. Eh bien, vois-tu, grâce à cette vulgarité, la vérité a enfin fait son entrée dans ce colloque.

– Pas mal! Cela dit, pourquoi as-tu gommé ma vulgarité ?

– À cause de la censure, pardi.

– T'es lâche, alors?

– Autant que toi.

– Allez, monte, je suis pleine d'idées sales.

OceanofPDF.com

Vingt-huit

ILS S'AFFRANCHISSENT DE LEURS DERNIERS TABOUS. Quand l'imagination de Jenny s'épuise, Max, qui ne veut pas apparaître moins sacrilège, s'oblige à l'entraîner dans les sombres soubassements de ses instincts. La mort plus d'une fois est de la partie, mais jamais ils ne tremblent, jamais ils ne la fuient. Comme s'ils avaient admis qu'en l'associant à leur folie, ils ne se mentiraient plus. Ils rêvent de ne plus se disjoindre, mais le pourront-ils ? À chaque fois que leur désir retombe, il leur semble que non. Et puis que oui, et puis que non, et les voici de nouveau ne formant qu'une seule chair convulsive.

– Réveille-toi, Max, c'est l'heure.

– Quoi? L'heure! Quelle heure?... Il fait encore nuit, non ?

– Justement, je veux assister au lever du soleil, et je tiens à ce que tu sois à côté de moi.

– Vois-tu, autrefois...

– Non, non, aujourd'hui, ce n'est pas hier. Et je peux te promettre que ce ne le sera plus jamais. Plus de regrets, plus de mensonges.

– Le temps de me passer le visage sous l'eau froide, et je suis à toi.

– Max, je me trompe ou tu ne boites plus ?

– Ni l'un ni l'autre. Tu ne te trompes pas, mais je dissimule, je camoufle, en attendant que Cartier sorte son bistouri et taille dans le vif.

– Couvre-toi, il fait frais.

– Comment le sais-tu ? Ne me dis pas que tu es déjà sortie courir?

– Qui te parle de courir? Non, j'ai pris en charge l'organisation.

– Organiser, mais qu'est-ce que tu as organisé?

– Le café est en train de passer, j'ai pressé le restant d'oranges et, si j'ai déjà avalé mes céréales, je ne t'ai pas oublié. J'ai débouché notre dernière bouteille de sauternes.

– Mince, réveille-moi tous les matins, et je te jure qu'en retour je fermerai la porte aux mauvais rêves.

– Ce n'est pas tout, j'ai sorti, à la force du poignet, les deux fauteuils du salon sur la terrasse et j'ai aussi prévu des couvertures.

– Mais tu ne crois pas qu'on est un peu en avance?

-jamais de ce foutu « un peu » entre nous, m'avais-tu dit.

– Pardon... Bon, ça y est, je suis prêt... Prêt à tout.

– À tout? Comme cette nuit?

– Un peu moins, quand même.

– Qu'est-ce que je viens de te rappeler?

– Sauf que, des fois, c'est bien pratique ces « un peu ».

– On se fout de ce qui est pratique ou de ce qui ne l'est pas. Nous, on n'a besoin que de l'inutile, du superflu. Vive le considérable, à bas l'insignifiance.

– Si tu te mets, dès l'aube, à la déclamation, il ne me reste plus qu'à remballer ma méfiance et à te suivre comme un petit chien... Hé, regarde, l'horizon s'éclaircit

– Merde, fonçons.

– Essayons.

Vingt-neuf

L'AVION SE POSE pile à l'heure. Depuis qu'à mi-parcours, le commandant de bord leur a annoncé qu'il bruinait sur Paris, Max s'est fait un devoir de divertir Jenny par des plaisanteries, dont lui-même convient qu'elles ne sont pas toujours drôles, sur l'inévitable victoire de Chirac. À partir de demain, a-t-il ainsi pronostiqué, les journaux télévisés du soir commenceront par l'arrestation en direct live de l'un de ces sauvageons qui font trembler le pays et se termineront sur leur procès en comparution immédiate avec la possibilité pour les téléspectateurs de décider de la peine. L'interactivité au service de l'autorité, voilà comment la patrie en danger se sauvera du péril jeune. Avec une spontanéité aussi convaincante que désarmante, Jenny a ri aux éclats, si bien que Max est reparti de plus belle. Même en matière d'intempéries, vient-il de soutenir, Chirac n'égale pas Mitterrand. Place de la Bastille, en mai 81, ç'a été le déluge grâce aux bons services de la Générale des eaux, tandis que tout à l'heure, à la République, ils devront se contenter de trois misérables gouttes de flotte, à cause de ce Messier qui tarit tout ce qu'il touche. La réaction de Jenny – elle se contente de lui presser la main avant de la porter à sa bouche et de l'embrasser sans grande tendresse, comme par réflexe-trouble Max, mais la gaieté qu'il lit sur le visage de la jeune femme le rassure. Ce doit être parce qu'on se rapproche de la piste et qu'elle appréhende, tout comme lui, ce moment où l'avion paraît si vulnérable. Qu'importe, se dit-il, le vol s'achève, et j'ai réussi à lui faire oublier son cafard. Il se trompe. Jenny n'a ressenti aucune tristesse à la perspective de se retrouver dans une ville livrée à la grisaille. Dès qu'elle s'était assise dans cet Airbus, il lui avait semblé, peut-être parce que le sel de l'océan imprégnait encore ses mouvements, que la part la plus sensible, la plus émotive d'elle-même, était restée à terre et que n'allait s'envoler vers Paris que la parcelle infectée par la tumeur. Au rebours de ce que s'est imaginé Max, elle n'a donc pas une seule minute éprouvé le besoin qu'il lui fasse, en l'égayant, oublier la réalité, puisqu'elle s'en était détachée. Si elle a ri, ce n'était que par attendrissement, pour

dédommager son amant de lui montrer tant d'attachement. À la station de taxis d'Orly Ouest, Jenny l'en remercie à sa manière en lui déclarant tout à trac qu'elle préfère rentrer seule, afin de s'éviter la traversée de Paris côte à côte. Max, décontenancé, essaie de la faire revenir sur sa décision, mais Jenny n'en démord pas. Au moins jusqu'à demain, je veux continuer de croire que nous ne sommes toujours pas arrivés, je ne te retrouverai qu'à l'hôpital, dit-elle sans s'expliquer davantage. En la voyant s'éloigner, Max se rappelle un roman noir qu'il a beaucoup aimé au temps où il vivait avec Carla, sans doute parce que le personnage principal portait le même prénom que lui. Étrangement, s'il ne se souvient plus du titre, il a encore en mémoire la dernière phrase : « Max sut qu'il n'était pas au bout de ses surprises, bonnes ou mauvaises. » À l'instant où il se répète la phrase à voix haute, ce qui déclenche le haut-le-corps du CRS qui contrôle l'accès aux taxis, il sent derrière lui une présence familière. Il se retourne lentement, pivotant sur sa jambe gauche, comme pour se laisser du champ s'il s'agissait d'une mauvaise surprise. C'est Mathilde de La Mole, en grand deuil et enceinte jusqu'aux yeux. Max secoue la tête, ferme les yeux, puis les rouvre. Merde, à force de tout inventer je suis en train de devenir fou, il est temps que Logane disparaisse afin que Jenny lui survive.